This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 3995.16

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

9566
102

MICHEL KATKOFF

ET SON ÉPOQUE

QUELQUES PAGES
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE EN RUSSIE
1855-1887

PAR

GRÉGOIRE LIWOFF

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1897
Tous droits réservés

Qu'est-ce donc qu'un publiciste? C'est un écrivain particulièrement des temps nouveaux, un homme qui, sans être exclusivement un historien ou un philosophe, est souvent l'un et l'autre, qui mêle la philosophie, la littérature et l'histoire, rassemblant sous une forme saisissante et rapide tous les éléments des questions à mesure qu'elles se succèdent, condensant parfois en quelques pages la vie d'une époque ou la vie d'un homme, suivant d'un esprit préparé par l'étude les luttes de l'intelligence, les évolutions de la pensée aussi bien que les événements, mettant enfin un art invisible dans cette œuvre toujours nouvelle d'un enseignement substantiel et varié.

Charles DE MAZADE.

« On n'est point maître d'un document pour l'avoir feuilleté, ni même pour l'avoir lu. Il faut l'avoir relu, l'avoir comparé à d'autres, se l'être rendu familier, y avoir réfléchi hors de son cabinet, en promenade, en voiture; les idées ne nous viennent pas à l'heure dite; on ne juge pas une époque au pied levé; on ne ressuscite pas à volonté dans son imagination et dans son esprit la figure d'un homme; il faut attendre, laisser faire le temps, l'occasion, le hasard. Quelquefois, on lit un volume pour écrire une page. Je sais un homme qui, un jour, en lut quatre pour écrire trois lignes. Il y a telle phrase que nous avons mûrie depuis quinze ans avant d'en être sûrs et d'oser le dire. Concluez hardiment qu'un écrivain, même quand il rêvasse dans un fauteuil ou qu'il flâne sur le boulevard, se donne autant de mal qu'un autre, et que les trois ou quatre cents pages barbouillées d'encre auxquelles de loin en loin aboutit son effort contiennent autant de travail que les rapports d'un secrétaire de préfecture, les écritures d'un caissier ou les requêtes d'un avoué. »

H. TAINE.

MICHEL KATKOFF

ET SON ÉPOQUE

Vers la fin de 1841, on pouvait rencontrer à l'Université de Berlin, au cours du célèbre professeur de philosophie Werder, deux étudiants russes. Très assidus, presque toujours assis à l'écart au fond de l'amphithéâtre, ils attendaient en conversant l'arrivée du professeur. Leur conversation était très sérieuse et très animée. Ils disputaient à propos du nouvel ouvrage du philosophe allemand Carl Michelet, *La personnalité immortelle de l'esprit*. Les étudiants allemands les regardaient avec curiosité en disant : « *Unsere Russen sind da im eifrigen Zwiegespraeche begriffen* » (nos

Russes sont entrés dans une matière bien sérieuse).

Les deux jeunes gens étaient de vrais Russes de Moscou, et cependant ils ne se ressemblaient pas plus au physique qu'au moral. Le plus âgé était très grand, une sorte de colosse taillé en véritable hercule, mais lourd et disgracieux dans sa redingote râpée et démodée. Sa tête puissante, couverte d'une forêt de cheveux qu'il portait à la mode des paysans russes, était coiffée d'une sordide casquette. Cette mise négligée (pure affectation, car l'étudiant était riche) choquait fort son jeune ami. En regardant cette figure étrange et sauvage, cette barbe épaisse qui lui embroussaillait le bas du visage et couvrait une partie des joues, on pensait involontairement à quelque chef de bandits du Caucase, chanté par Pouchkine dans son poème : *Les frères brigands*. Sa voix était rude et stridente ; en parlant, il gesticulait comme un petit bourgeois du Midi, et, bien qu'il fût aristocrate de naissance et ancien

officier d'artillerie, il n'y avait aucune distinction dans ses manières. Il s'appelait Michel Bakounine.

Son jeune ami était de taille moyenne, avec les cheveux et la moustache d'un blond clair comme chez la plupart des Russes du Nord. Sans être élégante, sa mise était soignée. Son apparence était modeste, timide même, mais réfléchie. Ses yeux bleus, un peu ternes, exprimaient la douceur et la mélancolie. Nature rêveuse et poétique, il déclamait souvent avec emphase des vers de Schiller et de Heine qu'il savait presque tous par cœur; il rappelait alors quelque poète symboliste ou quelque esthète moderne d'un des petits cénacles parisiens. Il s'appelait Michel Katkoff.

Il eût été difficile, certes, de prévoir, à l'époque où Bakounine et Katkoff étudiaient côte à côte la philosophie hégélienne, qu'ils prendraient plus tard, dans la vie pratique, des chemins diamétralement opposés, et qu'ils deviendraient d'irréconciliables ennemis. L'a-

ristocrate Bakounine, l'officier d'artillerie du plus autoritaire des tsars deviendrait un jour l'incarnation même de l'idée de destruction et de désordre, serait reconnu, un quart de siècle plus tard, par tous les révolutionnaires de l'Europe comme l'apôtre des théories anarchistes modernes. Le romantique et doux Katkoff s'imposerait bientôt comme le leader du grand empire du Nord et le chef de la presse russe ; il créerait le parti ultra-national et s'érigerait en promoteur et en défenseur fougueux et violent de l'autorité autocratique et absolue des tsars.

*
* *

On se rappelle avec quelle émotion le public français apprit, au mois d'août 1887, qu'un grand publiciste russe, le soi-disant promoteur de l'alliance franco-russe, auquel une sommité médicale parisienne, le docteur Potain, était allée donner ses soins, venait de

mourir à Moscou. Deux hommes d'État français, du parti radical alors au pouvoir, MM. Floquet et Lockroy, échangèrent avec la veuve de Katkoff de touchants télégrammes de condoléance. Peut-être les deux radicaux français ne se doutaient-ils guère que le défunt rédacteur de la *Gazette de Moscou* n'eût pas hésité dans son pays à demander pour des politiciens de leur nuance la déportation dans une province éloignée de la Sibérie. Les surprises de la politique sont souvent inexplicables, et ses arcanes sont impénétrables comme les décrets de la Providence.

Katkoff exerça, pendant plus d'un quart de siècle, une influence politique sans exemple dans l'Empire des tsars, dépourvu de toute liberté d'écrire ou de penser. En France, sous l'ancien régime, il faudrait remonter jusqu'au seizième siècle, où le grand Béarnais inspirait lui-même Duplessis-Mornay, pour trouver une analogue influence d'un publiciste sur la direction de la politique.

Peu de journalistes en Russie eurent autant d'ennemis que l'ancien rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Aucun publiciste russe n'a suscité de jugements aussi différents. Reconnaissance et haine, considération et mépris, enthousiasme et malédiction, admiration et dénigrement, tels furent les sentiments exprimés tous les jours par la presse russe à l'égard du grand publiciste réactionnaire. Les uns l'appelaient « le vaillant lutteur pour le principe national russe », « l'apôtre de la grandeur et de la gloire de sa patrie », « le jalon de la renaissance slave », « la terreur de l'Allemagne et de l'Angleterre », « le patriarche de la presse russe et le grand réformateur de l'enseignement secondaire en Russie ». Les autres le traitaient : d' « écrivain public », de « marabout des menées obscurantistes », de « chef de tous les délateurs », etc. Cette diversité étrange de jugements sur Katkoff tient aux libertés qu'il prenait vis-à-vis de ses collègues de la presse, et ensuite à ses défauts.

Intelligent et très instruit, Katkoff avait beaucoup de fougue et d'ardeur, mais il avait peu de contenance et était toujours peu circonspect. Hardi et puissant, il ne savait être ni réservé ni adroit. D'un caractère peu malléable et parfois plein de ténuité et de mesquinerie, très versatile, d'humeur âpre et cacochyme, il était trop sujet aux emportements et aux soudaines défaillances; il se décourageait et se rebutait fréquemment. Son enthousiasme était toujours éphémère. Capable, caustique, maître dans l'art de rétorquer les arguments, spirituel même quand il le voulait, ses violences faussaient souvent son esprit; et alors, malgré sa situation exceptionnelle, il ergotait sans scrupules, lançait de vraies catapultes de vétilles et d'accusations gratuites contre ses adversaires pour pallier ses propres erreurs et ses torts.

Il y a assurément plus d'un point d'affinité entre Katkoff et Louis Veuillot. Hâtons-nous d'ajouter que le journaliste réactionnaire de

Moscou avait plus de fonds et plus de savoir que l'auteur des *Odeurs de Paris;* ses brillantes qualités de publiciste étaient corroborées par la fougue réactionnaire d'un Salabery. De même que le fameux comte vendéen qui, en royaliste un peu trop exalté, malgré sa qualité de journaliste, regardait toujours l'imprimerie et la presse comme le seul châtiment dont Moïse eût oublié de frapper l'ancienne Égypte, de même Katkoff était aussi peu méticuleux dans ses épithètes à l'adresse de ceux de ses confrères de la presse qui ne partageaient pas ses opinions. Ainsi son expression « brigands de la plume et filous de la presse » (*razboïniki perà i mocheniki petschati*), dont il qualifiait les collaborateurs du journal libéral *Goloss* (1)

(1) Le *Goloss* était un journal à grandes prétentions mais admirablement dirigé par André Kraïevski, qui était à juste titre regardé comme le François Buloz russe. Kraïevski lui-même n'a jamais rien écrit, mais pendant quarante-cinq ans il a su diriger d'une manière magistrale les écrits des autres. Le *Goloss* était un journal très dédaigneux des autres feuilles russes, qu'il ne nommait jamais et auxquelles il n'empruntait jamais aucun renseignement. Le

(la Voix) que publiait son ancien bienfaiteur et ami André Kraïewski, est restée célèbre dans les annales de la presse russe.

I

Michel Nikiphorovitch Katkoff naquit à Moscou en 1818. Son père, *tchinovnik* (employé de l'État), appartenait à la petite noblesse (*dvoriantsvo*), d'où sont sortis presque tous les hommes célèbres russes. La mère de Katkoff, femme énergique et intelligente, était d'origine circassienne. C'est elle qui, à la mort prématurée de son mari, avec de très modestes ressources, se chargea de l'éducation de son fils. Le jeune Michel fut placé d'abord à l'École des orphelins et, plus tard, pour

journal de Kraïevski ne polémisait directement qu'avec Katkoff. Aussi ce dernier ne daignait répondre qu'aux attaques du *Golos*.

achever ses études, à l'Institut du professeur Pavloff. A l'âge de dix-sept ans, Katkoff, muni de son diplôme d'études, se fit inscrire à la Faculté des lettres de l'Université de Moscou. Parmi ses camarades de l'Université, se trouvait une personnalité très parisienne, M. le baron de Mohrenheim, le très distingué ambassadeur de Russie en France.

Katkoff se fit remarquer à la Faculté comme le plus brillant élève de philosophie et de philologie. Un de ses biographes, le professeur Lubimoff, raconte que tous les camarades de Katkoff voulaient assister à ses examens, tellement ses réponses à ses examinateurs étaient brillantes. En 1839, Michel Nikiphorovitch fut reçu licencié et candidat à l'agrégation. A cette époque, il fit connaissance du célèbre critique Wissarion Belinski, qui est, à juste titre, considéré comme le Sainte-Beuve russe (de même que l'illustre critique français, lui aussi commença par être étudiant en médecine), et qui fut le

maître de toute une génération d'où sortirent les romanciers et les publicistes russes les plus illustres de notre siècle : Ivan Tourgueneff, Dostoïewski, Gogol, Necrassoff, l'historien Granowski (le Villemain russe), Hertzen, Bakounine, Ogareff, Panæff, Wassili Botkine, etc. Belienski devina aussitôt du talent chez le jeune néophyte de son cercle littéraire et lui proposa de collaborer à la revue qu'il publiait sous le titre de l'*Observateur*. Le jeune Katkoff, nourri de Hegel et de Schelling, savait à fond toute la philosophie allemande. Il publia dans la revue de Belienski une suite d'articles sur la philosophie de l'art, qui furent très remarqués. Possédant aussi très bien l'anglais et l'allemand, il se mit à traduire *Roméo et Juliette* de Shakespeare et le *Radcliff* de Heine. Bientôt Katkoff devint le collaborateur des *Annales de la Patrie* (1), la revue russe la plus importante

(1) Cette revue, qui s'appelait en russe *Otetchestvenia Zapiski*, fut supprimée sous Alexandre III, en 1884. L'influence de Katkoff ne fut pas étrangère à cette suppression.

et que publiait André Kraïewski. Katkoff débuta dans cette grande revue par un remarquable article sur « les anciens chants populaires russes ». Je tiens à en reproduire quelques passages, car à travers cet article peut-être un peu déclamatoire et qui rappelle le ton des rhétoriciens-sophistes allemands, on voit déjà s'éveiller le futur créateur de l'idée nationale russe.

« Voilà mille ans que le peuple russe a commencé à se comprendre. Que d'années! Mais à quoi ont-elles été employées? Quelle vitalité le peuple a-t-il montrée pendant ces dix siècles? A-t-il tracé autour de lui la sphère dans laquelle il est destiné à se mouvoir et qu'il doit remplir de sa vie? Un léger aperçu de l'histoire la plus reculée de la Russie oppresse l'âme; en effet, c'est un attristant spectacle qui se déroule aux yeux de l'observateur derrière notre géant. Loin, très loin, s'étend la steppe... puis elle disparaît sous un épais brouillard... C'est à peine si l'on aper-

çoit un insaïsissable mirage ; partout la tristesse, le vide, le froid, le manque de vie... Comme notre enfance est terne et pauvre ! comme les souvenirs que nous conservons sont confus, sans aucun charme et sans aucun enivrement ! Aussi les avons-nous oubliés, les rêves d'enfance, au cours de la marche désordonnée de notre histoire...

« Quel serrement de cœur lorsque nous regardons en arrière les lignes de l'horizon qui se confondent avec le ciel ! A mesure que nous avançons, la steppe s'anime cependant ; elle se couvre d'une population bruyante, venue on ne sait d'où ; elle retentit de voix sonores et confuses... mais c'est la vie terrible, c'est le râle, ce sont les cris et les transports d'une agonie furieuse ; ce peuple hétérogène tourne avec fureur au milieu d'un chaos sauvage ; c'est la rage et le désespoir... les glaives traversent les poitrines et les lutteurs tombent pêle-mêle...

« Où est la marque du développement, la

signification de tous ces phénomènes, la logique de leurs successions ? Tout est mêlé, tout est confus... Et cependant le soleil a éclairé tout à coup sous nos yeux un spectacle surprenant, il a rayonné sur une étonnante monarchie, telle que l'humanité n'en a jamais encore vu de semblable... Mais comment cette sublime monarchie a-t-elle surgi ? Par quel miracle est sorti du chaos cet organisme gigantesque, ce grand corps d'athlète, qui a étendu ses membres puissants sur tous les coins de notre globe ? Par quel enchantement, sans labeur et sans efforts apparents, a pu se former cette unité qui épouvante par sa grandeur et qui a pénétré partout avec une force sans précédent, pour commander à l'humanité ?... »

Il y a certainement une grande analogie, fortuite peut-être, entre cet article de Katkoff sur les origines et la formation de la Russie et la description du même sujet dans les *Histoires d'hiver* de M. de Vogüé, les plus belles sur le

caractère russe qu'ait publiées l'éminent académicien. Dans le conte de M. de Vogüé, le grand seigneur russe Michaïl Dmitrich P... s'exprime ainsi :

« Vous voulez expliquer le génie de notre peuple. Vous êtes-vous demandé d'où il procède ? Vos savants décident communément que le caractère d'un peuple est déterminé par les origines de race, par la nature du pays habité, par les vicissitudes historiques subies. M'est avis que ces messieurs négligent quelques milliers d'autres causes. Mais peu importe : je veux bien coucher mon géant sur ce lit de Procuste et l'examiner avec votre lanterne. La race ? Les sources mystérieuses de l'Inde et de la haute Asie, coulant durant des siècles dans les ténèbres, ont formé ce fleuve trouble ; un beau jour, qui est d'hier, il a surgi à la lumière ; nul ne sait d'où viennent ces eaux muettes. Tout ce que Dieu a remué d'inquiet depuis le temps de Babel, entre la mer de Glace et le Pacifique, entre le

Caucase et l'Altaï, tout cela est venu se heurter, se fondre et se taire dans nos déserts ignorés... La race ! Qui a jamais parlé de la nôtre ? La Bible dit : « Gog et Magog » . Hérodote connait les Scythes « la plus récente de toutes les nations » ; « plus loin, les Hyperboréens ; personne n'en peut rien dire avec certitude ; des lieues au nord des régions habitées, invisibles et inabordables. Voilà tout ce que l'ancien monde sait de nous. Le nouveau nous ignore pendant près de mille ans ; le jour où il s'avise de rechercher Gog et Magog, le Scythe et l'Hyperboréen, quatre-vingts millions d'inconnus se lèvent et répondent : « Je m'appelle Ivan Ivanovitch, je n'en sais pas plus long. »

« Le pays ? Ce n'est que solitude, silence, accablement. Un pays bas, plat et blanc. Six mois de mort. Des températures qui devraient tuer jusqu'aux germes de la vie. Soudain, un matin d'été, la vie éclate sans transition ; et quelle vie ! La fleur se hâte, le fruit la suit,

un soleil des tropiques brûle cette terre figée ; c'est joyeux et magnifique, mais toujours immodéré, écrasant. La terre russe a des rébellions et des ardeurs de vierge ; elle se rit de vos efforts. En Occident, l'homme commande ; ici, il obéit à la nature. L'histoire ? Vous savez que nul peuple n'a été secoué par plus de mains et de mains plus dures, que nul n'a subi autant de servitudes domestiques et étrangères, autant d'invasions qui ont déteint sur lui ; vous savez qu'il erre depuis longtemps comme une grande épave entre l'Europe et l'Asie. A mon sens, le Russe est le produit de la soupe nationale qu'il mange ; on y trouve de tout, du poisson, des légumes, des herbes, de la bière, de la crème aigre, de la glace, de la moutarde, que sais-je encore ? des choses excellentes et des choses exécrables ; on ne devine jamais ce qu'un coup de sonde va ramener de là. Ainsi de l'âme russe ; c'est une chaudière où fermentent des ingrédients divers et confus : tristesse, folie, héroïsme, fai-

blesse, mysticisme et sens pratique ; vous en retirez de tout au petit bonheur, et vous en retirez toujours ce que vous attendiez le moins. Si vous saviez jusqu'où cette âme peut descendre ! Si vous saviez jusqu'où elle peut monter ! Et de quels bonds désordonnés ! »

Katkoff, en devenant le collaborateur attitré des *Annales de la Patrie,* présenta au directeur son ami Michel Bakounine, et le futur apôtre des idées anarchistes se chargea de diriger la partie philosophique de la célèbre revue. Un an après, au commencement de 1841, les deux collaborateurs de Kraïevski partirent pour Berlin, où nous les avons déjà signalés aux cours de Werder, de Schelling et d'autres illustres professeurs allemands.

II

La période qui s'étend de 1840 à 1848 fut la plus éclatante de la littérature russe. L'autoritarisme sévère de Nicolas Ier, en effaçant toute vie politique dans le vaste empire du Nord, n'avait pu atteindre la vie intellectuelle de la jeunesse studieuse, pleine de force et de talent. Tandis que la haute société et l'aristocratie de Saint-Pétersbourg étaient abaissées et humiliées à la suite de la répression de la révolte de 1825, la jeune génération de la classe moyenne du *dvoriantsvo* se tournait vers la philosophie allemande pour y puiser toutes ses idées sur le monde, sur la société et sur l'État. On sait cependant que la philosophie hégélienne n'a pas porté de fruits bien sains pour la Russie. L'adage russe qui dit : « Ce qui fait du bien au Russe est mortel à

l'Allemand », peut, en l'occasion, être retourné, car la sophistique allemande du commencement du dix-neuvième siècle a empoisonné plus d'un Russe parmi les mieux doués. Le nihilisme scientifique et doctrinaire fut récolté dans les auditoires des charlatans allemands en philosophie de l'Université de Berlin. Les plus grands agitateurs russes ou les démagogues universellement connus, Bakounine, Hertzen, Ogareff et Ivan Golovine, sont sortis de ces écoles. Tous avaient goûté au mancenillier hégélien. Le slavophilisme, qui prit à cette époque une forme philosophico-religieuse, ne fut au fond qu'un nihilisme mystique revêtu du *kaftan* et de la *mourmolka*. Katkoff demeura un des rares hégéliens russes qui échappèrent ainsi au nihilisme d'un Hertzen ou d'un Bakounine, tout autant qu'au slavophilisme mystique et révolutionnaire d'un Khomiakoff ou d'un Kiriewski, et c'est là son grand mérite.

Peut-être la misère contre laquelle dut

lutter pendant son séjour à l'étranger le futur altier et tout-puissant journaliste a-t-elle contribué à lui enlever ses illusions sur les vertus de la philosophie et de la littérature. En tout cas, de retour à Moscou, Michel Nikiphorovitch rompit en visière avec tous ses anciens amis, et abandonna complètement sa collaboration aux revues littéraires.

C'est l'administration qu'il convoite désormais. Il se crée des relations dans la haute société moscovite et gagne vite la faveur du comte Strogonoff, alors curateur de l'Université de Moscou. Celui-ci lui proposa d'embrasser la carrière du professorat. Katkoff se mit aussitôt à préparer sa thèse de doctorat, qu'il soutint avec éclat en 1845, sur le sujet suivant : « Des formes et des éléments du dialecte slavo-russe. » Au dire du savant slaviste M. Pypine, qui ne peut nullement être accusé de complaisance envers le journaliste réactionnaire, cette thèse a une grande valeur au point de vue linguistique. Reçu docteur, —

ou, selon le système russo-allemand, magister, — Katkoff fut nommé professeur de philosophie à l'Université de Moscou. Ce n'était pas là encore sa véritable vocation. En dépit de son érudition, le jeune professeur fut toujours dépourvu de cette éloquence facile qui captive les auditeurs. Son cours, très savant, ne pouvait pas intéresser les étudiants, à cause de l'aridité des sujets.

En 1848, les événements politiques qui secouèrent l'Europe occidentale eurent leur écho en Russie. La jeunesse moscovite, après avoir erré sur les sommets de l'Encyclopédie et de la phénoménologie des obscurs idéologues allemands, se tourna vers l'étude des questions sociales. Ce fut l'époque du retour de l'influence française en Russie, influence qui avait disparu avec la retraite de la Grande Armée. Les idées socialistes de Jean Raynaud, de Pierre Leroux, de Louis Blanc, et les romans de George Sand et de Balzac s'emparèrent de la jeunesse universitaire. Le complot

de Petrachewski, dans lequel sombra Dostoïewski, fut la première explosion de la pensée russe depuis Radistcheff et Novikoff, deux victimes du faux libéralisme de Catherine II. De même que leurs illustres prédécesseurs les martinistes, les adeptes de Petrachewski, en faisant de la littérature une œuvre de combat, aspiraient à réformer l'organisation sociale et notamment à préparer l'affranchissement des serfs. Toutefois, ce nouveau mouvement intellectuel, cette fermentation des esprits de la jeunesse russe, alarmèrent le plus autocrate des tsars, dont la politique réactionnaire redoubla aussi d'efforts. On sait quelle profonde antipathie Nicolas Ier portait à la philosophie et à toutes les idées abstraites, quelles qu'elles fussent. Parmi les mesures les plus rigoureuses prises pour étouffer le mouvement des esprits, il faut citer la suppression, dans toutes les Universités russes, de la chaire de philosophie.

A la suite de l'ukase qui prescrivit cette

suppression, Katkoff resta sans situation. Seul soutien de sa famille, le jeune professeur, en disponibilité, fut forcé pendant quelque temps, pour gagner sa vie, de donner des leçons particulières et devint précepteur du jeune prince Galitzine.

En 1851, un événement qui n'avait rien de politique détermina véritablement la vocation réelle de Katkoff. A cette époque, vint à Moscou Fanny Elssler, la célèbre danseuse viennoise, que les Parisiens purent admirer en 1846 dans le *Diable boiteux*. A la sortie de la dernière représentation, le rédacteur en chef de la *Gazette de Moscou*, journal officiel du ministère de l'instruction publique, un certain Khlopoff, voulant montrer qu'il avait le même goût, en fait de danseuses, que le duc de Reichstadt et le fameux diplomate comte Prokesh-Osten, offrit son droschki (petite victoria russe) à la célèbre diva et se mit lui-même sur le siège du cocher, avec un énorme bouquet à la main, pour conduire la danseuse

à la gare. Quelques jours après, le trop galant fonctionnaire public, admirateur des ballerines, était destitué. L'infortuné Khlopoff eut Katkoff pour successeur. Voilà par quel chemin tortueux et bizarre la fortune capricieuse se chargea d'assurer le sort de son nouveau favori.

III

Pendant les dernières années du règne de Nicolas Ier, la rigueur de la censure fut excessive, et le caractère entier de Michel Nikiphorovitch en souffrit beaucoup. Il la considérait comme un ferment de démoralisation. Les rapports qu'il présenta au ministre de l'instruction publique sur la modification de cette censure restèrent sans résultat, et de pareils insuccès le découragèrent. Aussi laissa-t-il toute la direction de la *Gazette de Moscou* à

son beau-père et à son principal collaborateur, le prince Schalikoff. Pour se consoler et se distraire, Katkoff s'appliqua aux études grecques et latines qu'il publia dans la revue savante de son ami, le professeur Leontieff, le plus grand latiniste russe. La science politique semblait l'intéresser encore médiocrement.

Chose digne de remarque! de même qu'en Allemagne en 1849, alors que tout le Vaterland était secoué par un mouvement révolutionnaire, le chef du socialisme d'outre-Rhin, le fameux Ferdinand Lassalle (considéré, quelle ironie! comme le maître politique du chancelier de fer) occupait ses loisirs à écrire son traité sur la philosophie « évolutionniste » d'Héraclite; de même, en Russie, en 1854, à l'époque où le maréchal Saint-Arnaud et le général Bosquet campaient avec leurs zouaves et leurs hussards sur les bords pittoresques de l'Alma, tandis que lord Raglan faisait parader les dragons gris d'Écosse et les highlan-

ders dans la classique vallée de Balaklava, à cet instant même où l'autocratie ultra-réactionnaire allait faire banqueroute à l'intérieur et perdre son prestige en dehors de l'Empire, Katkoff, le futur champion conservateur, s'occupait à écrire un ouvrage sur les sophistes grecs et restait impassible devant les graves événements qui se déroulaient dans sa patrie.

Il écrivait sur les écoles idéalistes d'Élée et d'Italie. Il traitait cette partie de la philosophie grecque en véritable hégélien, bien qu'il se crût disciple de Schelling. En prenant pour base la fameuse formule du sophiste de Berlin : « Tout ce qui est rationnel est réel et tout ce qui est réel est rationnel », il considérait la philosophie comme le développement graduel de toute réalité existante. Si l'entendement humain crée quelquefois des formes désordonnées et fantastiques, dans leur ensemble ces formes restent comme des types éternels et inébranlables. Tout ce qui est capricieux et sans règle peut atteindre l'individuel et le par-

ticulier, mais l'ensemble et l'universel restent en dehors de sa portée. L'idée infinie porte en soi-même sa cause et sa conséquence, sa raison d'être; elle est la seule condition de toute intuition, de tout entendement et de toute connaissance s'exprimant en catégories, en rapports, et communiquant par le langage qui est la plus ample des logiques, la plus parfaite des philosophies, et qui prime toutes les intuitions. Dans l'intuition, la pensée est toujours étroitement liée à l'univers, et tout ce qui est indispensable à ce dernier est nécessaire à la pensée et *vice versâ;* c'est une garantie mutuelle ou, pour mieux dire, une solidarité de tous les éléments : physiques, logiques et psychologiques, qui sortent et rentrent l'un dans l'autre.

Michel Nikiphorovitch s'arrête longtemps sur les sophistes grecs; il est attiré par instinct vers la philosophie qui, dans la politique, remplaçait l'idée absolue d'un droit quelconque par l'idée de la force. Gorgias et Pro-

tagoras ont toutes ses prédilections. Il prend fait et cause pour défendre « les professeurs en sagesse » contre les propos désobligeants que tiennent les anciens et les modernes à leur égard. Selon le philosophe de Moscou, le jugement de Platon disant que les sophistes sont ceux qui ont faussé la dialectique du « bien » et du « vrai » pour en faire un instrument de rapport et de puissance, sinon de mensonge, est injuste et partial ; l'opinion d'Aristote qui disait des disciples de Gorgias : Les sophistes sont ceux qui acquièrent la richesse au moyen d'une science fausse et d'une basse théorie de l'utilité, est erronée. C'est un préjugé regrettable, ajoute Katkoff, qui s'est répandu depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, que les sophistes étaient des gens sans moralité. En général, on peut dire, au contraire, qu'ils étaient très honnêtes et très consciencieux ; ils possédaient tout simplement plus que les autres l'art d'exposer et d'appliquer leur savoir avec beaucoup d'éloquence et d'habileté. Entre les sophistes

d'Athènes et ceux qui de nos jours appliqueraient toute leur intelligence supérieure, non aux intérêts d'un ordre élevé, mais seulement aux choses pratiques et utiles (au journalisme, par exemple), Katkoff ne voit aucune différence. Nous allons voir comment il fut lui-même le plus vivant et le plus probant exemple de cette théorie qu'il soutenait.

IV

L'avènement au trône d'Alexandre II et le traité de Paris marquèrent une nouvelle ère en Russie. Aucun pays d'Europe n'a eu autant de ressemblance avec la France de la fin du dix-huitième siècle que l'empire des tsars après la guerre de Crimée. En France, il fallut d'abord le règne de plus d'un demi-siècle du grand Roi, qui lassa et épuisa le pays, puis la Régence corrompue et pervertie, pour

préparer la décadence de la monarchie française et, comme conséquence, le mouvement révolutionnaire des esprits. En Russie, la mort du tsar autoritaire amena une véritable explosion d'idées subversives et nihilistes. En montant sur le trône, le successeur de Nicolas Ier n'abdiqua rien ni ne répudia rien de son pouvoir suprême. Et pourtant, les idées et les doctrines qui commencèrent à se propager dans la société et dans la littérature russe furent plus hardies et plus dangereuses que celles de Rousseau et d'Holbach. Quelle fut la cause de cette anomalie? La Russie a-t-elle subi des secousses et des révolutions antérieures? Assurément. Tandis qu'en France, sous le règne du faible et infortuné Louis XVI, le pays restait encore intact comme organisation sociale, tel qu'il avait été créé et établi au moyen âge par la chevalerie et la féodadalité, dans le vaste empire du Nord, l'ancien régime était déjà aboli et détruit au commencement du siècle dernier. Et, à l'inverse de la

France, où le peuple exalté par l'injustice et la souffrance s'ameutait, se soulevait, renversait et démolissait tout : trône, régime, religion, organisation sociale, en Russie, c'était un tsar, un autocrate même, sans l'appui d'une aristocratie — d'un *boyarstvo* — qu'il avait dissoute, sans le secours d'un clergé qu'il avait asservi, rien qu'à l'aide d'un procédé mi-asiatique, mi-byzantin (pouvoir illimité, tyrannie de l'individu et despotisme de la pensée), qui changeait de fond en comble l'état social de son empire. Moins bien doué que Charlemagne, mais plus hardi, Pierre le Grand avait tenté d'élever, à l'aide du knout et du bâton, son peuple encore à moitié barbare jusqu'au niveau de la civilisation la plus avancée. La Russie, telle qu'elle fut transformée par l'œuvre du grand Tsar, eut le même malheur, les mêmes vicissitudes que l'empire créé par Charlemagne. Pierre eut d'incapables et d'indignes successeurs. Il eut beau, selon l'éloquente expression de M Anatole Leroy-Beau-

lieu, offrir en holocauste à la raison d'État, qui fut son dieu et son idole, sa santé, son peuple, sa famille même, renouveler le sacrifice d'Abraham; son entreprise de réformes ne lui survécut pas. Durant un demi-siècle, on vit sur son trône des femmes de mœurs légères et sans culture intellectuelle, de vulgaires gourgandines, des enfants ou des névrosés dont la politique ne fut qu'une série d'alternatives et de reculs. Le pays fut gouverné tantôt par un régent, ancien patronnet, tantôt par un dictateur, ancien palefrenier de Riga.

Catherine II fut la première souveraine capable de continuer dignement l'œuvre de son illustre prédécesseur. Hélas! elle ne put comprendre l'âme de son peuple. Elle eut beau « se faire saigner de sa dernière goutte de sang allemand », elle n'en resta pas moins étrangère à la masse autant par instinct que par calcul. Son libéralisme fut une toquade, un caprice de jolie femme. Elle s'entichait

des idées de Voltaire et de Diderot comme elle se parait de ses plus belles robes. Plus femme qu'impératrice, elle n'avait que le goût de l'extérieur et le culte de l'apparence. Très intelligente et d'une bonne culture intellectuelle, elle resta convaincue que l'ignorance du peuple était son meilleur frein et constituait le plus sûr appui de son trône. La Sémiramis du Nord se souvenait aussi que Richelieu, Mazarin et l'abbé Fleury s'opposaient obstinément à l'instruction du peuple, car ils estimaient que celui-ci gagne sur tous les points à ne pas savoir lire et écrire. Quand le gouverneur de Moscou lui présenta un mémoire en se plaignant de l'insuccès des écoles populaires, elle écrivit en marge : « Tant mieux ; ce n'est pas pour eux que je fonde des écoles, c'est pour l'Europe, où je tiens à conserver mon rang dans l'opinion. Du jour où nos moujiks auraient le désir de s'instruire, ni vous ni moi ne resterions à nos places. »

Lorsque éclata la Révolution française, la

grande Tsarine, femme de lettres et philosophe, se posa comme une terrible réactionnaire; ce furent les littérateurs et les publicistes de son empire, dont elle se prévalait et se targuait avant d'appartenir à la corporation, qui devinrent les premières victimes de ses répressions.

Des réformes violemment appliquées par Pierre le Grand, des inconséquences et des incohérences de Catherine II, sortit une Russie dédoublée, chancelante, bifurquée, si on peut dire. A la surface, une société très civilisée et cultivée, aux mœurs subtiles, quelque peu relâchées et même frivoles, des raffinements d'intelligence, une littérature très haute et une science fort avancée; au fond, une masse inculte, un peuple bon et débonnaire, mais ignorant, superstitieux et paraissant encore traverser le moyen âge.

Cet abîme entre les deux classes est le plus grand mal dont souffre encore la Russie contemporaine. L'empire des tsars peut être

lancé à un grand train, mû par deux locomotives d'un système de construction différent, marchant à des vitesses inégales; une catastrophe est toujours à craindre. De là l'origine de deux courants opposés dans la vie intellectuelle russe : les occidentaux (*zapadniki*), ou partisans de la civilisation européenne à outrance pour leur pays, et les slavophiles, détracteurs et adversaires des réformes de Pierre Ier et adhérant à l'adoption d'une culture nationale russe.

V

Tocqueville nous a montré comment en France, depuis longtemps parmi toutes les nations de l'Europe la nation la plus littéraire, les hommes de lettres, ne possédant ni fortune, ni rang, ni autorité, se tenant toujours loin de la politique, s'emparèrent en fait et tout

d'un coup, vers le milieu du dix-huitième siècle, de l'autorité et de la politique, sans vouloir exercer de gouvernement ni diriger les affaires du pays. « La nation française, dit-il, était encore, au dix-huitième siècle, complètement étrangère à ses propres affaires, dépourvue d'expérience, gênée par ses institutions et impuissante à les demander, mais elle était alors, de toutes les nations de la terre, la plus lettrée et la plus amoureuse du bel esprit; voilà pourquoi les écrivains y devinrent une puissance politique et finirent par y être la première (1). » Il semblerait que la Russie, vers

(1) Avant Tocqueville, un autre gentilhomme de vieille souche, Charles de Rémusat, avait exprimé la même idée.

Dans son mémorable discours sur l'*Histoire philosophique de la littérature française*, prononcé à l'Institut en 1844, on peut lire le passage suivant : « .....Le dix-huitième siècle a commencé. La littérature, en se faisant appeler la philosophie, annonce à tous qu'elle a conscience de sa mission, et qu'elle aspire à dominer les esprits. La société ne pense plus que par ce qu'elle lit, et l'on commence à croire sérieusement à ce que l'on pense (car avant comme plus tard, sous l'Empire, l'on avait de l'esprit, mais l'on ne pensait guère). La puissance de la littérature s'est annoncée par ses œuvres

le milieu de notre siècle, ait voulu disputer à la France sa suprématie littéraire. En effet, née avec Pierre le Grand, la littérature russe se développa avec une rapidité vertigineuse. Lomonossoff, le créateur de cette littérature, a donné par lui-même, par la multiplicité de ses dons, la mesure du génie russe. Savant, philosophe, publiciste, grammairien, littérateur, poète, son intelligence était aussi vaste que celle de Voltaire. Il fut tout ensemble le Franklin, le Malherbe et le Jean-Baptiste Rousseau de son peuple. Sans doute, Lomonossoff se borne encore à chanter dans ses odes, avec idolâtrie, le pouvoir absolu du grand Tsar. Un quart de siècle après, nous voyons déjà apparaître dans la littérature,

et elle a tout fait en France. C'est elle qui a commencé l'affranchissement de nos pères. Ce sont les études classiques qui les ont élevés et ennoblis. C'est une littérature éclatante qui a mis des bourgeois au niveau des grands de la terre. C'est la philosophie qui les a fait passer de l'égalité à la puissance; c'est elle enfin qui a changé la face du monde social. Les événements et les institutions, 1789 et 1830, tout procède de l'esprit qui se fait servir par le talent. »

dans la poésie, le culte de la patrie et de la nation.

La protection généreuse et l'encouragement des littérateurs par Catherine II donnèrent une immense impulsion aux belles-lettres russes. A la poésie (qui précède toujours comme art littéraire inférieur) s'ajoutèrent bientôt, avec Kantemire, Von-Vizine et Kniajnine, la satire et l'art dramatique. A l'approche de la Révolution, la jeune littérature russe, soit par un esprit d'imitation propre aux Slaves, soit par contagion, prit des allures révolutionnaires et socialistes. Kniajnine, dans sa tragédie *Vadim possadnik à Novgorod* (*possadnik*, premier magistrat municipal, sorte de suffète, podestat ou béotarque des villes hanséatiques de l'ancienne Russie), parue en 1789 et imprimée aux frais de l'Institut de Saint-Pétersbourg, fait du possadnik un insurgé. Vadim ameute le peuple contre Rurik, qu'il appelle usurpateur du pouvoir et voleur de la liberté. Le publiciste Lopoukhine expose à la même épo-

que, avec commentaires, les doctrines socialistes des francs-maçons. Novikoff, le Renaudot russe, lance dans ses feuilles des satires mordantes contre le pouvoir et la vie sociale. Radischtcheff, dans son *Voyage de Moscou à Saint-Pétersbourg*, critique le servage en Russie avec une telle âpreté et une telle hardiesse que la Cour suprême le condamne à mort. Dès lors, la littérature, le roman, la poésie, sont devenus dans l'empire des tsars un instrument de politique et une arme de combat contre le pouvoir absolu.

L'invasion de la Grande Armée détourna la Russie intellectuelle de la France. Joukowski s'inspirait déjà de l'Allemagne et Pouchkine de l'Angleterre. Dans des vers intitulés *Volnosti* (liberté), Pouchkine fulmine contre la tyrannie et incite la masse à secouer ce joug odieux : dans le *Kinjal* (poignard), il fait l'apologie de Charlotte Corday et de l'étudiant allemand Zandt, meurtrier de l'espion russe Kotzebue.

VI

Le règne de Catherine II fut une époque de grandeur et de gloire politique et aussi l'époque de la démoralisation des classes élevées en Russie. Le servage, en rendant la vie facile, fit naître une grande frivolité de mœurs. La vie privée de la Sémiramis du Nord ne fut pas un bon exemple pour ses sujets. Les relations qu'elle entretenait avec les encyclopédistes répandirent en Russie des idées bien dangereuses pour une jeune société qui se désorganisa, se divisa de plus en plus.

Lorsque éclata en France la Révolution et que les jacobins jetèrent en défi à l'Europe monarchique la tête d'un roi, Catherine II changea complètement ses idées littéraires et philosophiques. La Tsarine encyclopédiste et auteur n'eut pas maintenant assez d'invectives pour

flétrir l'anarchie gauloise, l' « Égrillarde » . Au lieu de médailles et de fourrures, elle s'apprêta à envoyer à Paris vingt mille Cosaques et crut, dans la fanfaronnade que lui donnait sa victoire sur les Turcs, que cela suffirait pour écraser « l'hydre à douze cents têtes de savetiers et d'avocats » . A l'intérieur, elle devint la plus terrible des réactionnaires et abandonna la littérature pour l'histoire.

Il importe de remarquer qu'à la fin du dix-huitième siècle, tout ce qui s'écrivait en Europe sur la Russie avait un caractère désobligeant et même hostile. Les Allemands surtout, toujours très dédaigneux des Russes comme d'une race soi-disant inférieure, présentaient l'empire des tsars sous un tableau bien sombre et peu flatteur. La poète Klinger, un Allemand naturalisé Russe, qui fut précepteur de Paul I^er^ et que Catherine II combla d'honneurs, dans les articles qu'il publiait en Allemagne sur sa nouvelle patrie, divisait le genre humain en deux parties : *Die Menschen*

und die Russen (les Hommes et les Russes). Les écrivains étrangers affirmaient qu'avant Pierre Ier la Russie était un pays plus barbare que le Maroc.

La Tsarine écrivain prit la défense de son pays contre le courant de l'opinion étrangère : elle fut secondée par une autre grande dame, écrivain comme elle, la princesse Daschkoff, présidente de l'Institut de Saint-Pétersbourg. Catherine II fut la première qui osa dénigrer les réformes du grand Tsar réformateur. Cette nouvelle tendance nationaliste de la souveraine ne tarda pas à porter ses fruits. Peu après, un publiciste de talent, le prince Tcherbatoff, commença une campagne contre l'œuvre de Pierre le Grand, en s'extasiant devant la vertu des vieux Russes, et en faisant le panégyrique de l'ancien régime moscovite. Tcherbatoff doit être regardé à juste titre comme le chef et le patriarche des slavophiles modernes (1).

(1) C'est une erreur répandue par quelques écrivains

Les idées contradictoires agitées par la Tsarine elle-même jetèrent une grande perturbation, de la confusion et du désarroi au milieu de la jeune société russe. Mme de Staël, qui se trouvait en 1812 en Russie, nous a fait un sombre tableau de l'état intellectuel de la société russe de cette époque.

De même Griboïedoff, dans la célèbre comédie *Trop d'esprit nuit* (en russe, *Gorié ote ouma*), le plus grand chef-d'œuvre du théâtre russe, nous a mis aussi en présence des deux camps qui divisaient la société russe : d'un côté, Tchatski, et de l'autre, Famoussoff et son ami le colonel gâteux Skalozoube.

Le règne d'Alexandre Ier eut les mêmes inconvénients que celui de sa grand'mère : libéralisme au début, réaction à la fin. Mais

russes, et répétée par M. de Vogüé, que Karamzine fut le premier champion du slavophilisme. En vérité, le célèbre historien, le vieux Russe intransigeant, ne fut que le disciple de Tcherbatoff. Dans la politique militante, c'est le tsarevitch Alexis qui se déclara adversaire des réformes de son illustre pere.

l'impulsion était donnée. Les Schiskoff et les Araktcheef, obscurantistes acharnés, ne firent qu'envenimer le mal. « Comme au siècle précédent, dit Delavau, la société russe est partagée en deux camps : dans l'un se trouvent les hommes attachés aux idées et aux formes sociales des pays occidentaux; l'autre renferme les partisans du passé. Les deux partis sont en présence, la menace et le défi à la bouche; la situation est critique, et un conflit semble inévitable. L'échauffourée du 14 décembre 1825, imprudente manifestation des novateurs, vint éclairer le gouvernement sur les menées souterraines qui se tramaient autour de lui, et le calme ne se rétablit dans l'Empire qu'au prix de mesures violentes. »

La révolte que l'empereur Nicolas Ier dut réprimer pour monter sur le trône détermina le caractère de tout son long règne. Il se peut que, sans cette fatalité, le successeur d'Alexandre Ier eût commencé, comme ce dernier, par être libéral. Le marquis de Custine nous a

donné sur les pensées intimes du plus réactionnaire des tsars de précieuses indications. L'Empereur, qui était d'un caractère droit et franc, lui déclara qu'il n'admettait que deux formes de gouvernement : l'absolutisme et la République. Il choisit la première comme plus conforme aux besoins de son pays (1).

(1) Voici textuellement la conversation du marquis de Custine avec Nicolas Ier :

« — Sire, un des principaux motifs de ma curiosité, avant de venir en Russie, était le désir de m'approcher d'un prince qui exerce un tel pouvoir sur les hommes.

« — Les Russes sont bons, mais il faut se rendre digne de gouverner un tel peuple.

« — Votre Majesté a deviné ce qui convenait à la Russie mieux qu'aucun de ses prédécesseurs.

« — Le despotisme existe encore en Russie, puisque c'est l'essence de mon gouvernement, mais il est d'accord avec le génie de la nation.

« — Sire, vous arrêtez la Russie sur la route de l'imitation et vous la rendez à elle-même.

« — J'aime mon pays et je crois l'avoir compris; je vous assure que lorsque je suis bien las de toutes les misères du temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe en me retirant vers l'intérieur de la Russie.

« — Pour vous retremper à votre source?

« — Précisément. Personne n'est plus Russe de cœur que je le suis. Je vais vous dire une chose que je ne dirais pas

On sait avec quel zèle il appliqua sa théorie. Pendant trente ans, la Russie fut transformée

à un autre, mais je sens que vous ne comprendrez pas, vous. »

Ici l'Empereur s'interrompt et me regarde attentivement, je continue d'écouter sans répliquer et il poursuit :

« Je conçois la République, c'est un gouvernement net et sincère, ou du moins qui peut l'être; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses, mais je ne conçois pas la monarchie représentative. C'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption, et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine que de l'adopter jamais.

« — Sire, j'ai toujours regardé le gouvernement représentatif comme une transaction inévitable dans certaines sociétés, à certaines époques, mais, ainsi que toutes les transactions, elle ne résout aucune question : elle ajourne les difficultés. »

L'Empereur semblait me dire : « Parlez. » Je continuai :

« — C'est une trêve signée entre la démocratie et la monarchie sous les auspices de deux tyrans fort bas : la peur et l'intérêt, et prolongée par l'orgueil de l'esprit, qui se complaît dans la loquacité, et par la vanité populaire, qui se paye de mots. Enfin, c'est l'aristocratie de la parole substituée à celle de la naissance, car c'est le gouvernement des avocats.

« — Monsieur, vous parlez avec vérité, me dit l'Empereur en me serrant la main; j'ai été souverain représentatif en Pologne, et le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de cet infâme gouvernement. Acheter des voix, corrompre les consciences,

en une vaste caserne. Le pays fut administré, trente ans durant, selon la propre expression du Tsar, par des stolonatchalniks (sous-chefs de bureau). On sait quel en fut le succès. Un écrivain russe nous a fait une description bien sombre du fonctionnarisme de Nicolas Ier. « Dans cette masse de fonctionnaires, dit-il, masse systématique jusqu'à l'incohérence et l'absurdité, tout se trouvait réuni pêle-mêle : bassesse de la mendicité prolétaire, morgue de la valetaille aristocratique, allure chevaleresque imitée de l'Europe féodale et parfaite absence de bonne foi, civilisation d'uniformes brodés recouvrant une ignorance crasse, ordre qui n'était que du formalisme, casuistique

séduire les uns afin de tromper les autres, tous ces moyens, je les ai dédaignés comme avilissants autant pour ceux qui obéissent que pour celui qui commande, et j'ai payé cher la peine de ma franchise; mais, Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique. Je ne serai plus roi constitutionnel. J'ai trop besoin de dire ce que je pense pour consentir jamais à régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue. » — (*La Russie en* 1839, tome II, page 46.)

légale avec absence de justice, tout cela, classé d'après l'ordre des rangs, tout cela concourait à former l'administration de l'armée, des finances, de la police et de la justice. » Le Tsar, se croyant en face d'une véritable Fronde ou d'une conjuration d'Amboise, commença par abaisser la haute noblesse, ce débris de *boyarstvo* en dissolution depuis Pierre le Grand. Il était convaincu que le contact avec l'Europe était dangereux et malsain pour ses sujets. Il voulut supprimer de son Empire tout ce qui portait le moindre cachet d'indépendance d'esprit ou de liberté de penser, qu'il regardait comme incompatibles avec le tsarisme. Toutefois, à travers « la croisée percée du côté de l'Europe par Pierre Ier », calfeutrée et mastiquée par Nicolas Ier, suinta bientôt le poison de la sophistique allemande hégélienne.

On sait qu'après la mort du célèbre philosophe, il y eut une droite et une gauche hégéliennes, et même une extrême droite et une extrême gauche. Les Russes, en vrais éclec-

tiques, puisaient largement toutes leurs idées dans cette philosophie. Les uns s'inspiraient de Fichte, de Schelling et de Schleiermacher, pour devenir mystiques et slavophiles; les autres s'entichaient des idées de Feurbach et de David Strauss et se déclaraient occidentaux et libres penseurs. Le fameux Arndt eut aussi son disciple russe, Pierre Tchadaieff, qui commença, en 1836, la bataille littéraire (toujours étroitement liée en Russie avec la politique) par ses *Lettres philosophiques* et l'*Apologie d'un fou*. Prenant comme texte l'aphorisme de l'abbé Le Blanc : « que l'amour de la patrie est une fort belle chose, mais que l'amour de la vérité est quelque chose de mieux », Tchadaieff écrivit une philippique contre sa patrie, sa religion et ses compatriotes. Certes, le point de départ de l'auteur de l'*Apologie d'un fou* n'est pas le même que celui de l'auteur de l'*Esprit du temps*, mais l'idiosyncrasie est toujours la même. Arndt fut indigné par la domination française, qui provoqua une décadence morale

et sociale dans sa patrie. Les caractères ont faibli. Les historiens manquent de cœur. Les poètes n'ont aucune influence sur la masse ; les critiques n'ont ni largeur de vues ni impartialité ; les publicistes sont lâches et veules. Le despotisme s'est établi un peu partout sur les ruines des anciens droits, et la bureaucratie achève d'écraser le pays. En somme, ajoute-t-il, nous sommes plats, pauvres, misérables, sans patrie et sans liberté, sans terre et sans ciel, et tout cela vient du défaut d'unité nationale !

Tchadaieff fit à peu près le même tableau de l'état de la Russie, mais avec plus de fougue et d'acuité. Tout le mal dont souffre la Russie, au point de vue intellectuel, moral, religieux et social, vient de ce qu'on n'a pas achevé l'œuvre de Pierre le Grand, c'est-à-dire parce que la Russie n'est pas devenue tout à fait européenne. Le trait prédominant de l'œuvre de Tchadaieff est le scepticisme. Il critique la vie morale et religieuse de la société

russe, et il la critique avec une amère ironie. Il juge l'histoire de son pays avec une grande sévérité. « Dans notre passé, dit-il, nous avons d'abord une brutale barbarie, ensuite une superstition grossière, puis une domination étrangère, féroce, avilissante, de l'esprit de laquelle le pouvoir national a plus tard hérité : voilà la triste histoire de notre passé. Nous n'appartenions à aucune des grandes familles du genre humain : nous n'étions ni de l'Occident ni de l'Orient. Placés comme en dehors des temps, l'éducation universelle du genre humain ne nous a pas atteints. Vint Pierre le Grand qui, de sa forte main, traça sur du papier blanc ces mots : « Europe et Occident » ; dès lors, nous fûmes de l'Europe et de l'Occident. Il ne faut pas s'y tromper. Avec le grand Tsar commença pour nous une ère nouvelle. C'est à lui que nous devons notre grandeur, notre gloire et tous les biens que nous possédons aujourd'hui. Il abjura la vieille Russie à la face du monde entier. Il balaya de son souffle

puissant toutes nos anciennes institutions; il creusa un abîme entre notre passé et notre présent, et il y jeta pêle-mêle toutes nos mesquines traditions. Enfin, il se saisit de nous, et en nous lançant sur la route à parcourir, il nous dit : « Voyez-vous là-bas cette civilisation, fruit de tant de travaux, ces sciences, ces arts qui coûtèrent tant de sueurs à tant de générations! Tout cela est à vous, à condition que vous vous dépouillerez de vos superstitions, que vous répudierez vos préjugés, que vous ne serez point jaloux de votre passé barbare, que vous ne vous vanterez pas de vos siècles d'ignorance, que vous n'aurez d'ambition que pour vous approprier les travaux de tous les peuples, les richesses acquises par l'esprit humain à toutes les latitudes du globe (1). »

(1) Hertzen écrivait vingt ans après, à peu près dans le même sujet :

« Le Russe est plus pauvre que le Bédouin, plus pauvre que l'Hébreu; il n'a rien avec quoi il puisse se réconcilier, rien qui puisse le consoler; il est libre du passé, parce que

L'apparition des *Lettres philosophiques* marqua une véritable époque dans l'histoire du développement intellectuel de la société russe. Ces lettres se présentent comme une marée montante d'indignation, comme le cri désespéré de René contre l'abaissement intellectuel et moral de la société russe depuis l'avortement de la révolte de 1825.

Nous savons par le livre de Custine ce qu'était la haute société russe au début du règne de Nicolas Ier. Hertzen et Nicolas Tourguéneff nous ont donné une description parfaite des mœurs moscovites de la même époque. Des influences dissolvantes, matérialistes et

son passé est vide, pauvre, étroit. C'est probablement là que gît le secret de sa vocation révolutionnaire.

« .....Nous sommes indépendants, car nous ne possédons rien; nous n'avons presque rien à aimer; il y a de l'amertume, de l'offense dans chacun de nos souvenirs.

« Détachés de la vie populaire par la civilisation européenne qu'on nous a tendue au bout d'un knout, détachés de l'Europe par un despotisme accablant, nous nous trouvons trop faibles pour le renverser et trop développés pour nous réconcilier avec lui. Il ne nous reste que la fuite... »

Hertzen fit vraiment l'expérience de sa doctrine.

athées sous Catherine II, spiritualistes de la moralité spéciale des Jésuites sous Paul Ier, théocratiques à la façon de Joseph de Maistre sous Alexandre Ier, mystiques, déliquescentes et disparates de Mme Krudener, sophistiques des Hégéliens, de toutes ces influences est sortie une société bizarre, sans convictions religieuses et morales bien arrêtées, sans idéal, une sorte de vaisseau démonté et battu par les vagues. Cette société est devenue conservatrice et tsariste par résignation et désespoir, comme plus tard, sous Alexandre II, elle deviendra libérale et intransigeante par rancune et sera combattue par Katkoff.

Cet esprit s'est emparé de toute la société éclairée, témoin les manifestations tumultueuses et hostiles des étudiants contre Tchadaieff, qui fut interné par ordre du Tsar dans une maison de santé. Encore une preuve que trop d'esprit nuit dans l'empire des tsars. On voyait des athées fieffés à la tête du Saint-Synode (entre autres le prince Jean Gagarine)

qui se faisaient ensuite clercs de la Compagnie de Jésus. Les femmes de la haute société se convertissaient au catholicisme pour avoir des directeurs séduisants. Et bien que le Tsar défendit presque à ses sujets de sortir de l'Empire, les grands seigneurs d'alors connaissaient mieux Dresde, Baden-Baden et Paris que Tver ou Kalouga. Ils étaient plus familiers avec le Palais-Royal qu'avec le Gostinoï Dvor. Le servage pesait sur le pays plus que jamais, et tout cela était comprimé par une force redoutable, par une véritable bureaucratie, toute une armée de tyrans pygmées dont la plupart était d'origine allemande. Un esprit aussi puissant et aussi cultivé que Tchadaieff éprouvait le même malaise en 1835 que tous les Français bien pensants et sérieux ressentirent en 1871 après la Commune. Entre les *Lettres* de Tchadaieff et les articles d'Émile Montégut sur la Révolution française, écrits en 1871, il y a plus d'un point commun.

En face de Tchadaieff se dressaient les sla-

vophiles. Presque tous étaient de grands gneurs imbus des théories de Hegel et de ... disciples.

Leur point de départ était la fameuse théorie du philosophe allemand sur l'histoire universelle, où il reconnait trois phases de développement : l'époque ancienne, ayant comme attributs ignorance et tyrannie ; l'époque grecque et romaine, où prirent naissance les différentes classes de la société moderne ; puis l'époque européenne ou chrétienne, dans laquelle la Renaissance, la Réforme et la Révolution française ont successivement développé la liberté. Dans ces périodes successives, la haute mission de l'esprit civilisateur, le *Weltgeist*, fut confiée à une des nations chrétiennes ; c'est maintenant le tour de l'Allemagne, qui doit dire le dernier mot. C'est ce *Weltgeist* que les slavophiles ont assaisonné et arrangé à la russe. D'après eux, le tour des Teutons est déjà passé, et, comme les autres peuples d'Occident, ils sont en dé-

cadence. La Russie, seule, est jeune, robuste, et les horreurs et les turpitudes de l'Occident ne l'ont pas atteinte ; tout cela, grâce à l'orthodoxie qui est le vrai christianisme. Par malheur, Pierre Ier a faussé le développement naturel de la Russie en la lançant vers la civilisation occidentale ; c'est là une faute à réparer, et le moyen d'y parvenir, c'est de la dépouiller de tout ce que Pierre a imposé en matière de réformes. Toute la force de la Russie git dans le paysan, dans le moujik de la vieille Russie. Pour quelques-uns de ces théoriciens, comme Constantin Aksakoff, ce moujik était devenu une sorte de curiosité archéologique. Tels furent les deux courants qui luttèrent avec acharnement durant tout le règne de Nicolas Ier.

Après l'apparition du livre de Custine sur la Russie, le Tsar avait rendu difficile l'accès de son empire aux étrangers. La Russie devenait de plus en plus isolée du reste du monde civilisé. Les jugements que l'on portait sur

elle en Europe devenaient par cela même plus hostiles et plus fantastiques. Et c'est encore en France que la Russie trouvait à cette époque des amis sûrs et pleins d'impartialité (1).

(1) Ainsi Charles de Saint-Julien, qui le premier fit connaître en France les œuvres de Pouchkine et de Kryloff, écrivait en 1847 :

« Il en est de certains pays comme de certains hommes, dont la destinée est d'être soumis aux jugements les plus contraires, de se voir à la fois l'objet d'éloges excessifs et de critiques violentes, de ne trouver de justice et de modération nulle part. Tel est de nos jours le sort de la Russie. Les uns, voyant dans cet empire l'expression la plus puissante d'un principe que la France a répudié, tendent les bras à son gouvernement fort indifférent à leur égard, et ne trouvent pas de formules assez pompeuses pour proclamer ses bienfaits. A les entendre, la Russie est le seul pays où règnent aujourd'hui sans partage l'ordre, la paix, le bien-être, le seul qui demeure fort et sage au milieu des secousses sociales dont le monde est ébranlé. Les autres, se jetant dans un excès opposé, ne voient, dans la nation russe, qu'un amas grossier d'esclaves courbés sous le knout d'un Tartare, lequel n'a d'autre loi que son bon plaisir, d'autre règle que son caprice. Cette dernière opinion est encore aujourd'hui la plus répandue, la plus accréditée généralement en Europe. En attendant que le grand redresseur de torts en cette matière, le temps, fasse prévaloir définitivement la vérité sur l'erreur, il suffirait d'un peu de réflexion pour découvrir ce qu'il y a d'exagéré dans ces jugements contradictoires. Une seule conviction résulterait,

VII

Si je me suis attardé si longtemps sur la marche et le développement des idées et de la littérature en Russie, c'est afin de faire comprendre le caractère de l'époque suivante, qui commença avec le règne d'Alexandre II et où Katkoff joua un rôle unique dans les annales de la Russie.

Nous avons quitté Michel Nikiphorovitch au moment où, à son retour de Berlin, il abandonnait la littérature pour devenir professeur de philosophie d'abord, journaliste officieux ensuite. Or, le grand courant littéraire qui s'était emparé des esprits après la

selon nous, d'un examen impartial de ces apologies et de ces attaques systématiques : c'est qu'un peuple qui, depuis neuf siècles, à travers les vicissitudes les plus étranges, a donné les plus éclatants exemples de courage et de patriotisme, un tel peuple mérite d'être traité avec moins de légèreté. »

mort de Nicolas Ier ramenait Katkoff de nouveau à la littérature. Dès 1855, nous le voyons solliciter auprès du gouvernement l'autorisation de fonder une grande revue littéraire. Lorsque le ministre de l'instruction publique lui eut répondu que cela était incompatible avec sa qualité de fonctionnaire public, Katkoff n'hésita pas à donner sa démission de rédacteur en chef de la *Gazette de Moscou,* bien que cet emploi fût son unique gagne-pain. Sa nouvelle revue avait pour titre le *Messager russe* et comme programme le développement de l'idée nationale. Il prit pour collaborateurs : le comte Léon Tolstoï, Ivan Tourguéneff, Gontcharoff, Pisemski et la comtesse Sallias comme romanciers; Dmitri Milutine, Pypine, Kaveline et Pobedonostzeff comme publicistes; Serge Solovieff, Oustrialoff comme historiens; M. de Molinari et le professeur Boungué qui traitèrent les finances; son ami Paul Léontieff et Outine dirigèrent la politique étrangère.

Katkoff s'aperçut bientôt qu'il existait une grande lacune dans sa revue : c'était l'absence d'articles sur la politique intérieure du pays. Mais la censure, telle qu'elle avait été érigée par Nicolas Ier, ne souffrait pas encore de modification. Elle n'admettait aucune discussion politique. Les relations du directeur du *Messager russe* avec les hauts dignitaires de l'Empire lui permirent d'entreprendre une campagne afin d'atténuer les rigueurs de la censure. Des circonstances favorables ne tardèrent pas à venir en aide à Michel Nikiphorovitch. Le projet du nouveau tsar d'abolir le servage servit de prétexte spécieux ou plausible à la presse pour discuter les moyens d'effectuer cet affranchissement, ainsi que la constitution des nouvelles conditions de la noblesse. Katkoff se jeta avec ardeur dans ces discussions, mais bientôt il reconnut avec dépit que ses connaissances dans les sciences politiques et en législation étaient très peu étendues. Il se mit à étudier les grands maîtres

anglais et allemands de la science politique, Blackstone, Bluntschli et Gneust, et entreprit un voyage en Angleterre pour étudier sur place la constitution de ce pays.

Le premier combat livré par Katkoff en sa qualité de directeur d'une grande revue fut encore un combat littéraire. Nous savons quel frein Nicolas Ier avait mis à la vie intellectuelle de son pays après 1848 (1).

Les désastres de la guerre de Crimée coïncidant avec la mort du Tsar réactionnaire avaient amené le réveil de cet assoupissement et avaient produit, comme conséquence, une grande agitation des esprits. « Une réaction générale, dit M. A. Leroy-Beaulieu, se produisit soudainement contre les trente années de despotisme qui avaient amené les défaites de

(1) Pour donner une idée de la rigueur de la censure, — rigueur qui allait jusqu'au ridicule, — il suffit de raconter la mésaventure, citée par M. de Mazade, d'un journaliste russe. Dans un article qui traitait de Louis XV et de Mme du Barry, le censeur faisait du roi de France un marquis et envoyait Mme du Barry expier ses fautes dans un couvent.

Crimée et rendu inutile l'héroïsme des soldats, paralysé par la corruption bureaucratique, par un système d'administration militaire qui, en plein dix-neuvième siècle, rappelait la guerre de Trente ans. Après une longue apathie de la société et du pays, venait une activité folle, mal réglée, sans direction ni voie tracée. La Russie semblait s'être éveillée soudain d'un sommeil léthargique; tout un monde, jusque-là silencieux et immobile, s'animait, parlait, gesticulait en même temps. A la guerre extérieure avaient succédé dans la presse, dans les salons, à la cour, des luttes intérieures non moins vives et acharnées. Partout on proclamait la nécessité des réformes. »

Le point de départ de cette agitation fut donné par le nouveau Tsar lui-même, quand il annonça dans un manifeste ses projets de grandes réformes libérales. L'effet de ce manifeste fut magique. Toutes les fonctions de l'Empire changèrent de caractère. La police devint moins tracassière, l'administration moins rude

et moins brutale, les censeurs plus complaisants et moins ombrageux.

La complaisance des censeurs permit à deux grandes revues, le *Contemporain* et la *Parole russe,* de devenir ouvertement radicales et socialistes. La littérature accusatrice et négative (*oblitchitelnia i otritzatelnia*), qui dut préparer le mouvement révolutionnaire, fit son apparition. L'apôtre de cette littérature, le chef du nihilisme doctrinaire, Nicolas Tchernichewski, venait de publier son traité d'esthétique sous le titre : *Rapports esthétiques de l'art et de la réalité;* c'était le manifeste de la nouvelle doctrine. Comme autrefois Geoffroy Saint-Hilaire, l'auteur russe définit ainsi le beau : *C'est la vie ;* chaque être est beau quand il manifeste en lui-même la vitalité telle qu'elle se présente dans nos idées et dans notre conception; un objet est beau s'il offre des signes qui nous rappellent vraiment la vie. En analysant toutes les branches de l'art, il s'efforça de montrer que ni l'architecture

ni la sculpture ne peuvent être considérées comme art, parce qu'elles ne manifestent pas de vitalité. Dans l'art musical, il admit le chant, c'est-à-dire les sons qui sortent de la voix humaine; mais la musique n'en est qu'une imitation grossière. Dans la poésie, il trouva que les images étaient toujours au-dessous de la réalité. La vraie poésie est celle qui exprime de hautes pensées. La réalité est toujours infiniment supérieure à la fantaisie. Le beau, dans sa réalité objective, est toujours beau et peut nous satisfaire.

Comme réfutation de cette thèse réaliste, Katkoff entreprit d'écrire une série d'études (qui n'ont jamais été achevées) sur Pouchkine. Il prit pour devise : *l'Art pour l'art*. Il voulut restaurer le culte de l'art pur. « Si vous voulez, dit-il, que l'artiste ou le poète soient utiles, laissez-les à leur inspiration et ne leur imposez pas vos théories. Il n'y a que la pensée spontanée et inspirée par le talent qui soit toujours une vraie image et un produit réel

de son époque. C'est dans cette pensée que se répercutent toutes les idées qui traversent sourdement le cerveau des contemporains. Et que le poète se garde bien de s'assimiler vos théories et vos spéculations, sous peine de devenir tout simplement un raisonneur ou un doctrinaire. Le raisonneur n'est bon à rien; le doctrinaire est respectable, mais alors il n'a pas besoin de création artistique. »

Peu de temps après, Katkoff eut un autre conflit littéraire avec sa collaboratrice, la comtesse de Sallias, qui écrivait sous le pseudonyme d'Eugénie Tour, à propos de sa critique un peu vive des œuvres de Mme Swetchine, publiées par le comte de Falloux. Katkoff fit remarquer à la célèbre comtesse qu'elle avait tort de juger si sévèrement Mme Swetchine. Un intérêt religieux, s'il est sincère et non fanatique, doit être respecté aussi bien des indifférents que des gens religieux.

A la même époque parut aussi dans la revue

de Katkoff le fameux roman de Tourguéneff : *Pères et Enfants*. Dans ce roman, le mot *nihiliste* (emprunté par Tourguéneff au romancier allemand Goutzkov) fut prononcé pour la première fois. Michel Nikiphorovitch écrivit un article dans lequel il exposa que la nouvelle doctrine était très dangereuse, tout en se prononçant contre toute mesure de répression. « Le meilleur moyen d'enrayer le mal, ajouta-t-il, c'est de rendre les intérêts sociaux plus actifs (1). »

Katkoff ne prit presque aucune part à la réforme d'affranchissement des serfs. Lorsque le président de la commission de la grande réforme, le général Rostovtzeff, s'adressa à lui, lui demandant son concours par la voie de la presse, Katkoff répondit que les rigueurs de la censure y mettaient obstacle.

En revanche, le directeur du *Messager russe*

(1) Je ne peux m'arrêter plus longtemps sur l'analyse des œuvres de Tchernichewski. J'y reviendrai dans une autre étude sur les deux chefs du nihilisme doctrinaire, Pissareff et Tchernichewski.

prit une large part dans la question universitaire soulevée en 1861 à la suite des désordres dans toutes les universités russes. Cette année 1861 fut une des plus troublées du règne d'Alexandre II. Le remplacement de Kovalevski, ministre libéral de l'instruction publique, par l'amiral Poutiatine, un réactionnaire d'une piété exagérée, les arrestations de quelques littérateurs déjà renommés, avaient provoqué une grande agitation parmi les étudiants. Les mesures sévères prises par le gouvernement contre les universités à cause des manifestations sympathiques des étudiants à l'égard des Polonais insurgés et des paysans révoltés près de Kazan avaient amené des désordres si graves qu'il fallut recourir à la force armée. Le sang coula, les universités de Saint-Pétersbourg et de Moscou furent fermées, et la plupart des étudiants transportés dans la forteresse de Pétropawlovsk (1). Le professeur Kostomaroff pro-

(1) Pour donner une idée de la gravité de ces désordres,

posa au gouvernement de transformer les universités en écoles libres, en prenant comme modèle le Collège de France. Katkoff attaqua vivement cette proposition. Il présenta un programme de réformes qui fut adopté vingt-trois ans après sous Alexandre III.

VIII

L'abolition du servage fut une véritable révolution à la fois sociale et économique pour la Russie. La société éclairée, ce que les Russes désignent sous le nom d'*intelligenz-tzia*, changea en un clin d'œil d'idées, d'apparence, de conditions sociales. A la suite du changement de mœurs, un grand mouvement des esprits, une agitation fébrile et une commotion profonde se propagèrent avec une

il suffit de citer la lettre adressée au mois d'octobre 1861 par le sénateur Khroustchoff à Nicolas Milutine.

rapidité inouïe. Toutes les classes de la société entrèrent en un antagonisme acharné; les opinions se divisèrent de plus en plus, entraînant avec elles une grande fermentation et une lutte active d'intérêts. Le pays tout entier fut ébranlé par une crise à la fois matérielle et morale. Slavophiles, occidentaux, démocrates, nationalistes, tous eurent maintenant leurs revues et leurs journaux. A la presse intérieure s'ajouta encore la presse clandestine et le fameux journal de Hertzen : *la Cloche,* publié à Londres. Hertzen (dont nous parlerons plus tard à propos de sa lutte avec Katkoff) devint l'idole et, pour tout dire, le dictateur de la jeunesse russe. Les opinions exprimées dans les journaux devinrent tellement audacieuses que le gouvernement fut sur le point d'adopter une nouvelle loi sur la presse, loi proposée par la vieille patraque de Poutiatine et qui devait atteindre directement les écrivains. Cependant, avant l'ukase sur l'émancipation des paysans, des publicistes de

tendances nettement opposées, comme Jouri Samarine (le principal collaborateur de Nicolas Milutine) et Tchernichewski, tombaient d'accord sur l'organisation des communes rurales des paysans, ce qui était bien significatif.

Lorsque la grande réforme fut devenue un fait accompli, la division et la lutte des opinions s'accentuèrent de plus en plus. Au milieu de cette anarchie morale, Katkoff éleva la voix. Il montra le premier que toutes ces luttes avaient été puériles, n'avaient été qu'une fantasmagorie de don quichottisme, que fictions et chimères. « Voyons, disait-il, est-il logique d'avoir des idéalistes, des matérialistes, des positivistes sans science philosophique? Est-il logique de se dire conservateur, libéral, progressiste, démocrate, démagogue, socialiste, communiste, dans un pays où il n'y a rien qui ressemble à une vie politique? Il me semble que tout homme raisonnable ne doit pas prendre ces gens-là au

sérieux. Dans un pays comme le nôtre, une seule opinion, une seule tendance peut avoir sa raison d'être : c'est le conservatisme modéré. Le vrai progrès n'a jamais eu pour but la négation et la destruction. Bien que la vie profite quelquefois de la mort, elle ne doit pas la désirer. Le vrai conservateur ne doit pas s'attacher aux formes, aux apparences, mais aux principes qui, seuls, donnent la vie et le sens. Tous ceux qui prennent pour devise ou mot d'ordre le *statu quo* tel qu'il existe, même si ce n'est que de la routine ou de la vétusté, qui ne s'attachent qu'aux formes et qui changent facilement de principes, sont de faux et mauvais conservateurs. Peu leur importe la vraie situation des affaires, pourvu qu'elles entrent dans leur domaine ; ils ne cherchent qu'à savoir de quel côté se tient le pouvoir. Que Dieu préserve notre patrie de pareils conservateurs, le jour où la véritable vie politique aura pris naissance chez nous ! »

Cet article, plein de modération et de sa-

gesse, impressionna vivement le gouvernement et arriva même jusqu'à l'Empereur (1). En ce moment, où un souffle de révolte et de mécontentement s'emparait de tous les esprits, la modération n'était pas chose banale. Le directeur du *Messager russe*, qui avait déjà reçu un avertissement du ministre au sujet d'un article où il se déclarait contre toute subvention des journaux, était devenu un personnage connu au Palais d'hiver.

Cependant la profession de foi de Katkoff piqua au vif le chef de la presse russe de Londres, Alexandre Hertzen, qui le prit à parti dans son fameux journal *la Cloche*. Le célèbre émigré était alors à l'apogée de sa puissance. Tout Russe qui se trouvait à l'étranger croyait de son devoir d'aller présenter ses hommages au proscrit de Nicolas 1er. Katkoff

(1) Quelque temps après, feu l'impératrice Maria Alexandrowna, recevant en audience Nicolas Milutine, lui répéta presque mot pour mot l'opinion de Katkoff sur la puérilité et le ridicule des partis politiques en Russie. (Voy. *Un homme d'État russe*, par Anatole Leroy-Beaulieu.)

lui-même, pendant son voyage en Angleterre en 1859, fit la connaissance de Hertzen, dont il apprécia le grand talent littéraire. Les deux adversaires se connaissaient donc parfaitement. Hertzen reprocha vivement à Katkoff de nier l'existence et l'importance des partis politiques en Russie. « Comment! lui disait-il, ne voyez-vous donc pas que tous les cachots du pays sont remplis de littérateurs, de publicistes, d'étudiants, d'officiers même, arrêtés à cause de leurs opinions politiques? n'est-ce pas là une preuve convaincante? Vous nous demandez ce que nous sommes. Eh bien, je vais fixer mes regards sur votre figure de savant et vous répondre qu'il ne s'agit pas ici de morale, mais de nos convictions politiques. Nous les avons, et elles valent bien les vôtres. »

Michel Nikiphorovitch releva ce défi et, dans un article foudroyant, terrassa son adversaire. En effet, Hertzen n'était pas très stable dans ses convictions politiques. Aucun des révolutionnaires et des démagogues russes

n'a montré autant de versatilité dans ses opinions que le rédacteur en chef de la *Cloche*. Hertzen fut ce qu'on peut appeler un démagogue manqué. Né avec tous les dons pour devenir littérateur et romancier, il fut jeté violemment par l'autocratie outrée de Nicolas Ier dans les rangs des révolutionnaires intransigeants. Et cet homme de lettres, ce fin lettré qui possédait l'ironie au même degré que Heine et qui maniait la langue russe avec une élégante supériorité et un éclat plein de charme, ne se sentit jamais à son aise dans le camp des redresseurs de torts de notre société. Rêveur, atrabilaire, toutes les théories subversives, toutes les solutions sociales violentes répugnaient à son âme d'artiste et de poète. On sait avec quelle sévérité Hertzen jugea les hommes de la révolution de 1848. Ils lui parurent comme des mystagogues et des charlatans qui se pavanaient et se prélassaient, cherchant à se goberger et à se gausser du peuple.

Lorsque la monarchie de Juillet fut renversée, Hertzen proclama tout haut que la démocratie et la République avaient fait banqueroute. Les barricades lui firent verser des larmes, ce qui fit dire à un écrivain allemand que ce Jérémie russe était curieux comme phénomène pathologique, en montrant quel désordre peut entrer dans une tête russe, grâce à la Révolution française et à la philosophie allemande. Lui-même se surnommait « un phénomène qui s'est perdu par hasard sur la route historique ». Il comparait sa situation à celle des philosophes romains des premiers siècles de notre ère, qui furent étrangers au passé et à l'avenir, qui furent convaincus que, seuls, ils possédaient la vérité et regardèrent avec chagrin le monde en dissolution et celui qui renaissait à sa place, se croyant à la fois plus faibles mais plus raisonnables aussi que le reste des mortels. Puis, tout d'un coup, Hertzen devint slavophile, bien que les Russes lui parussent toujours comme des fanatiques

désespérés, avilis, hébétés par le tsarisme de Nicolas Ier. Et il exprima ses idées dans la fameuse lettre qu'il adressa à J. Michelet.

Hertzen rêvait alors une liberté vague, sans plan ni forme bien arrêtés. Le socialisme était pour lui un instrument d'aspirations fantastiques. Dans son for intérieur, il était sceptique et se moquait de toutes les théories socialistes. Très Russe (1), son être était accablé par un seul et véritable chagrin, la nostalgie du pays natal. Hertzen cherchait partout la guérison de ses tristesses sans la trouver nulle part. Toute sa vie il garda cette nostalgie, et cet âpre malaise ne fit qu'augmenter avec l'âge.

Certes, Hertzen était peu préparé, peu trempé pour mener à bonne fin des luttes politiques. Ame tourmentée par des aspirations mal définies, frondeur, capricieux et fantasque, la réalité n'avait jamais pu le con-

(1) Rappelons que Hertzen était fils naturel d'un grand seigneur russe, descendant des boyards, et d'une Allemande dont il portait le nom.

tenter. Les haines implacables qu'il avait emportées contre le despotisme jetèrent une perturbation dans son esprit : sa tête devint pleine de saillies, de méplats, de protubérances et de déformations. En face d'une émeute, il se troubla, devint perplexe, hésitant. Au premier choc avec une réelle révolution, il lui arriva le même accident qu'à un de nos plus célèbres intransigeants, un marquis qui se trouva mal lors de son premier contact avec le peuple, dont l'odeur l'incommoda.

Or c'est à la versatilité — ce côté faible du célèbre émigré — que Katkoff s'attaqua. En suivant pas à pas toute l'action de Hertzen, il montra que, sous le clinquant du style et l'oripeau du sentiment, il n'y avait qu'une pensée amollie, morbide, qui cherchait des raffinements comme un estomac malade demande des mets relevés, épicés et indigestes. « Le but de tout écrivain ou de tout publiciste qui aime vraiment son pays, sa patrie, c'est

d'éclairer et de simplifier autant que possible les problèmes politiques et sociaux. Il doit attirer l'attention, concentrer la pensée de ses compatriotes sur les éléments et les problèmes les plus essentiels, les plus importants et les plus incontestables. Il ne doit jamais oublier la lourde responsabilité morale qu'il assume envers la société. Il doit rallier les intelligences, répandre ses idées fécondes, guider les hommes, éclairer leurs doutes, expliquer les fondements de leurs espérances, les rassurer sur leurs craintes et calmer leurs angoisses. Hertzen agit-il de cette manière? Nullement. Au lieu de créer une théorie nette, il agite et excite la fermentation des esprits de notre jeunesse sans expérience. Par ses boutades, ses fantaisies, ses préciosités, ses lubies, ses momeries, ses simagrées et ses « gabs », ses bons mots et sa finesse d'esprit, par ses ricanements dont il mésuse et auxquels il sacrifie tout, il ébranle la situation et prépare une terrible et désastreuse réaction. De-

vant chaque question politique ou sociale, au lieu d'apporter une solution, il étale sa dialectique capiteuse, son acrimonie, ses subtilités casuistiques et son rire méphistophélique, effrayant les uns et égarant les autres. A-t-il dit un seul mot raisonnable sur les importantes réformes qui sont en voie d'accomplissement dans notre pays? Non. Son mot d'ordre, son point de départ, c'est l'agitation de la pensée russe ; de même que l'impertinent dont parle La Bruyère, il rebute, aigrit, irrite, offense. Et cette façon de faire amènera un terrible désastre (1). » Katkoff fut vraiment prophète dans son pays. Cette agitation de la pensée russe eut pour dénouement le plus infâme et le plus odieux des régicides.

Quelque temps après, Katkoff publia deux articles sur la réorganisation de la noblesse et

(1) Je dois prévenir le lecteur russe que, dans mes citations des articles de Katkoff, j'ai dérogé maintes fois à l'usage établi de traduire à la lettre. J'ai tâché au contraire — autant que cela était de mon ressort — de rendre les idées de Katkoff dans la forme littéraire la plus française.

sur les réformes en Pologne. L'Empereur, qui lisait depuis quelque temps avec intérêt tout ce qu'écrivait le jeune publiciste, demanda au ministre de l'instruction publique de lui présenter un rapport sur Katkoff. Le ministre répondit que le directeur du *Messager russe* était un écrivain d'un grand mérite et qu'il était très lié avec le comte Serge Strogonoff, curateur de l'Université.

Vers la fin de l'année 1862, la question polonaise entra dans une période aiguë. Katkoff lança un nouvel article intitulé : *Ce qu'il faut faire avec la Pologne*, qui impressionna vivement l'Empereur. Au mois de décembre de la même année, Alexandre II vint à Moscou pour assister au grand bal du palais du Kremlin, et, apprenant que Katkoff était dans la salle, exprima le désir de le connaître. Le comte Strogonoff présenta le journaliste au Tsar et à la Tsarine, qui l'accueillirent avec une grande bienveillance. L'Impératrice lui parla longuement du plaisir que lui procurait

la lecture de ses articles politiques. Sur la demande de Katkoff, l'Empereur ordonna de le nommer à nouveau rédacteur en chef de la *Gazette de Moscou* et lui souhaita du succès. Katkoff ne trahit pas les espérances d'Alexandre II. Trois ans après, sa renommée s'était tellement accrue, sa gloire était devenue si retentissante, son influence dans les affaires de Pologne avait été à un tel point puissante, qu'il fut attaqué successivement en France par des hommes aussi autorisés que Charles de Mazade, Émile de Girardin, Anatole de la Forge et Henri Martin.

IX

On a grandement disputé en France, et avec beaucoup de talent et de savoir, à propos de l'influence que la politique d'un régime excessif ou faussé peut exercer sur la littéra-

ture, la poésie et d'autres manifestations élevées de l'esprit humain. Les causes de la pâleur, de la ternissure, de l'insignifiance et de la médiocrité de la littérature française sous le premier Empire ont donné lieu à de vives controverses. M. Brunetière a écrit de belles pages à propos de l'ouvrage de M. Merlet (*Tableau de la Littérature française de* 1800 *à* 1815) pour nous persuader que le régime napoléonien ne fut qu'une cause indirecte de la décadence momentanée des lettres françaises.

Mais avant MM. Merlet et Brunetière, et même avant Renan, Nisard, Émile Montégut et Henri Buckle, cette grave question avait été traitée avec un rare talent par un pur représentant du génie français, Charles de Rémusat. Ce fut au milieu de cette brillante époque qui s'étend de 1815 à la fin de la monarchie de Juillet. On commençait alors à oublier les scélératesses politiques et les ignominies de ces fous furieux de la terreur blanche, comme

on se souvenait déjà à peine des turpitudes, des jacqueries et du *delirium tremens* des politiciens de la terreur rouge. M. de Bonald finissait ses faibles réfutations de la doctrine de J.-J. Rousseau. Joseph de Maistre ne dissertait plus contre Voltaire. Chateaubriand était encore occupé à rétablir les « ruines » faites par Volney et voulait arracher au christianisme le masque odieux dont Parny l'avait affublé. Lamennais réagissait toujours contre l'indifférence créée par Diderot et d'Alembert. Un souffle libéral traversait à ce moment la politique avec l'arrivée au pouvoir de Martignac. La jeune génération était une génération heureuse et originale, pétulante, pleine d'essor et ivre de ses forces. On comptait dans ses rangs Victor Hugo, Mérimée, Michelet, Armand Carrel, Tocqueville. Leurs aînés s'appelaient Lamartine, Royer-Collard, Fourier, François Arago, Benjamin Constant, Ballanche, Charles Comte, Guizot, Cousin, Villemain. Le saint-simonisme était déjà une

doctrine établie ; Auguste Comte allait ouvrir son cours de philosophie positive. En 1828, Sylvain de Guizard fonda la *Revue française* sous la direction de Guizot, et le jeune Charles de Rémusat fut chargé d'y écrire une introduction, tâche dont il s'acquitta avec un éclat incomparable.

Le célèbre écrivain s'appliqua à rechercher dans quelles conditions les institutions politiques rendaient le mieux à l'esprit humain ce qu'elles en avaient reçu ; l'opinion qui considérait les bienfaits et les rétributions du pouvoir comme un stimulant des chefs-d'œuvre et qui attribuait au gouvernement des bons rois une puissance talismanique capable d'enfanter des génies lui paraissait fort erronée. Et si, dans la cité antique, la philosophie était fort étroitement unie à la politique au moment de la perte de la liberté, fallait-il donc de nos jours appréhender l'envahissement de la politique dans la littérature ? La politique exerce-t-elle toujours la même in-

fluence sur la littérature que sur la philosophie ? La paix et la liberté sont-elles absolument indispensables pour la prospérité de la philosophie et des belles-lettres ? Est-il vrai que ces dernières soient, en maintes occasions, incompatibles avec l'activité patriotique et opposées aux sentiments mâles, aux occupations sérieuses nécessaires pour établir et maintenir la liberté ? La poésie et le roman ne sont-ils pas souvent autre chose qu'un divertissement pour les oisifs et un amusement pour les femmes ?

Une telle étroitesse de vues, selon Rémusat, porterait atteinte à l'harmonie du monde moral, détruirait l'accord entre le beau et le bien. Sans science morale, sans critique libre et féconde, point de progrès. Ce sont ces sciences qui ont forcé la politique à vérifier ses théories et lui ont donné les moyens d'édifier la science de la législation. C'est la critique qui a guidé le législateur dans ses recherches des principes éternels et équitables

du devoir ; c'est la liberté qui a offert au moraliste les moyens les plus propres à lui faciliter la recherche de la vérité, « car, de quel prix serait la vie avec les passions qui la corrompent et les chagrins qui la désolent, de quel intérêt serait la société que l'erreur égare et que la force ravage, sans le besoin de chercher la vérité et le devoir de la dire ? De quoi serviraient à l'homme ces notions ineffaçables qu'il trouve en lui-même sur son origine et sa fin, si elles ne donnaient à sa destinée le caractère d'une mission ! »

La liberté, en nous donnant à chacun une mission, nous rend sérieux et nous fait responsables, et avec la responsabilité nous acquérons la sagesse. Toutefois, il semblerait, au premier abord, que l'esprit humain, dans ses plus hautes manifestations, n'ait pas toujours eu besoin de paix et de liberté. « Lorsque la paix intérieure est troublée, lorsque la force règne et que les passions les plus violentes, les intérêts les plus âpres, sont aux prises, la

gloire n'appartient qu'aux vertus fortes et au talent de l'action. A de telles époques, l'intelligence de l'homme peut beaucoup faire en peu de temps pour l'humanité, et quelquefois une seule journée improvise un changement qu'un siècle de repos eût à peine accompli. »

Néanmoins, les troubles et les révolutions empêchent la raison de pénétrer bien avant dans l'aperception de la vérité : ils ôtent au génie le calme qui lui est nécessaire pour de sublimes méditations. Les vues de l'esprit y sont justes, mais étroites. Le despotisme enlève à l'esprit humain beaucoup de hardiesse et de franchise ; à force d'être souvent comprimé, il finit par perdre le sentiment de son existence, et il marche vers la vérité sans fermeté ni droiture, avec une vue toujours hésitante et de peu de portée.

De tout temps l'on a cru que la littérature proprement dite était *une plante qui fleurissait mieux à l'ombre* et qu'elle subissait infiniment peu l'influence des institutions.

Pourtant, une critique judicieuse et sévère discerne dans les plus belles œuvres littéraires l'empire de l'autorité oppressive. Réellement, le despotisme force l'esprit à se ménager et l'émotion à se contenir ; en défendant les grands sujets, il comprime l'imagination, borne la pensée, lui enlève ses plus nobles sentiments et ses idées les plus généreuses ; l'éloquence est alors réduite à l'art de la flatterie. Cette fâcheuse influence politique crée des petitesses chez les plus grands génies et engendre, même dans les meilleurs écrits, des pages qui font pitié. « Gracieux dans la poésie, auguste dans la chaire, le mensonge dépare les productions des esprits les plus simples et les plus mâles. »

Suivons maintenant la méthode de Tocqueville. Tâchons d'incorporer à des lois générales les faits particuliers. Les traits caractéristiques du génie français ont toujours été le don de persuader, la promptitude, la clarté et la justesse même dans les erreurs. Au siècle

dernier, en se jetant dans les systèmes, l'esprit français devint audacieux, hardi et populaire ; la Révolution le rendit puissant et sérieux.

Il serait toutefois impossible de nier la grandeur de la gloire du dix-septième siècle, puisque ni les flatteries académiques, ni les hommages des snobs et des pédants n'ont jamais pu réussir à la ternir. « Mais, dit M. Ch. de Rémusat, parmi tant d'excellents écrits qu'il nous a laissés, et qui feront à jamais l'admiration et les délices des hommes de goût, en est-il beaucoup, en est-il un seul où le lecteur sévère ne reconnaisse la marque de ce que le grand Arnauld appelait le *génie du temps,* et qui était de *ne point savoir résister?* Dans les meilleurs écrivains, on retrouve une réserve d'examen, une crainte respectueuse des questions délicates, une complaisance volontaire pour les grandeurs du monde, souvent une complète ignorance des conditions et des droits de la société, souvent le

contraste étrange d'une grande force et d'une grande timidité d'esprit. On souffre quelquefois de voir de si puissantes intelligences, de si beaux talents se consumer sans fruit, ne travailler que pour la gloire et se contenter de plaire aux hommes qu'ils auraient pu si bien servir. Les facultés sont immenses, et l'œuvre est petite. »

Émile Montégut attribuait la grandeur littéraire du seizième siècle à la liberté relative que l'esprit humain avait commencé à respirer depuis l'établissement du christianisme en Europe. Débarrassées de la scolastique, affranchies en partie de la tutelle papale, arrachées momentanément à l'étreinte du catholicisme intolérant et autoritaire, non encore serrées et rapetissées dans les mesquines préoccupations et les séductions de la vie moderne, libres des trappes, des embûches et des artifices du gouvernement centralisateur et absolu de Richelieu, de Philippe IV et de Louis XIV, les facultés intellectuelles prirent un élan

extraordinaire. Elles s'ouvrirent et s'étendirent à l'infini vers la recherche de la vraie foi et d'un but idéal et éternel de la vie. De là vient que l'ensemble du seizième siècle, qui contient en germe tous les principes du monde moderne, reste très imposant, et que le nombre des hautes individualités qu'il renferme est infiniment grand. Prêtres nécessiteux et humbles, moines nomades, petits bourgeois, cabotins sans sou ni maille, tous écrivaient et parlaient comme des rois (au siècle suivant, ce roi sera remplacé par le vil courtisan). Les luttes de la Réforme, coïncidant avec la conquête du nouveau monde, avaient donné au seizième siècle un cachet exceptionnel pour manifester grandement les antithèses des actions humaines, pour exprimer tour à tour l'héroïsme du bien et l'ignominie du mal, les plus hautes vertus et les plus abominables scélératesses, la plus grande douceur et l'atrocité la plus hideuse, la véritable humilité chrétienne et l'arrogance catholique la plus

scandaleuse. D'un côté, on admirait Thérèse d'Avila, le Tasse, Cervantès, Shakespeare, le Titien, Camoëns, Ercilla, Rabelais, Montaigne, Amyot, La Boétie, Ronsard ; de l'autre, on entendait les cris des Moresques dans l'Alpajarra, les interrogatoires du Saint-Office dans les ghettos, les sentences affreuses du duc d'Albe. En France, le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois annonçait le commencement d'un hideux massacre par le Balafré, pendant que le cynique Allemand Besme, avec un air narquois, dictait une circulaire à l'inconscient Charles IX. Au Mexique, au Chili, au Pérou, on voyait l'impitoyable et farouche Cortez, le cruel Pizarre, le hargneux Almagro, le terrible ecclésiastique Vaca de Castro mener au pillage et au carnage, à travers un sol embrasé, des plaines immenses, des périlleuses forêts vierges, leurs bandes d'aventuriers sans vergogne poussés par l'unique attrait de l'or.

Cette barbarie du seizième siècle, qui osait tout et qui exprimait tout avec candeur et

naïveté, avait cependant, au point de vue des nobles poursuites de l'esprit humain, fait davantage pour le monde moderne que ne firent les raffinements du siècle suivant, époque du grand Roi, où toutes les manifestations de la nature humaine, l'amour, l'amitié, la foi, furent enfermées dans le cercle artificiel et factice de formules, de conventions de politesse et de principes. Ces règles de conduite, d'après lesquelles on était malade ou bien portant, correct ou malotru, poli ou goujat, aimable ou bourru, affectueux ou misanthrope, pudibond ou cynique, élégant ou rustaud, simple ou fastueux, modeste ou muscadin, raffiné ou manant, vertueux ou dépravé, dévot ou libertin, ascète ou paillard, chaste ou dissolu, pieux ou hypocrite, doué ou ganache, sérieux ou pitre, bon écrivain ou méchant folliculaire, poète ou butor, diplomate ou dandin, philosophe ou benêt, académicien ou hussard, étaient devenues une véritable tyrannie pour l'âme et la pensée de

l'homme moderne. « Je sais la grande objection, dit Émile Montégut, les hommes du seizième siècle sont encore tout près de la barbarie. Mais la barbarie est précisément la démonstration des forces instinctives qui sont en nous, sans souci des règles établies. Cet élément barbare est le principe de la liberté, et quiconque ne l'a point n'aime pas la liberté ; il est le principe des grandes choses. Malheur aux gens trop civilisés ! la carrière de l'amour et de la foi, du sacrifice et du dévouement, leur est à jamais fermée. Ils pourront avoir toutes les qualités secondaires possibles ; ils seront fins, discrets, intelligents, mais ils ne réussiront jamais qu'à vivre, et passeront leur vie à désirer ce qui ne vaut pas la peine d'être désiré. Dans le bien, ils ne dépasseront jamais une honnête moyenne bourgeoise ; dans le mal, ils seront rarement des scélérats, mais, en revanche, ils seront de vulgaires coquins. » C'est pour cela que Montégut avouait éprouver moins de répugnance pour

le bandit Fernand Cortez que pour le roué et élégant cardinal de Richelieu ; le duc d'Albe, fameux par ses persécutions, lui était plus sympathique que le faux libéral et l'astucieux diplomate Talleyrand.

Renan, de même que Kant, admettait que la liberté de l'individu était une conséquence inévitable, un postulat de la loi posée et nécessaire du progrès de l'esprit humain. Toutefois ce progrès demande en même temps de grands sacrifices du bonheur individuel. Souvent la même politique qui procure à une nation la plus grande somme de bonheur peut l'entraîner, au point de vue des grandes aspirations intellectuelles, dans une décadence sans issue. Notre siècle souffre déjà d'un mal énorme, c'est-à-dire d'une fausse idée de la vraie mission de la littérature et de l'art. Chez les anciens, les littérateurs et les artistes produisaient pour la pensée nationale. En France, au dix-septième siècle, ils produisaient pour le Roi, qui incarnait en lui toute la nation.

De nos jours, dans le domaine littéraire, la liberté formaliste a fait naître, selon l'expression de Villemain, plus de tracasseries que de grandes luttes, plus d'intrigues que de grandes passions.

Une société très civilisée, très raffinée, et immorale, est certainement plus favorable aux productions littéraires qu'une société fanatique qui abêtit l'humanité. Néanmoins, la civilisation, par l'extrême délimitation des droits qu'elle introduit dans la société, par les règles qu'elle impose à l'homme dans toutes ses actions, par les milliers d'articles de loi dont elle l'emmaillotte, par la clarté et la discrétion qu'elle exige de tout écrivain, — exigence qui, à son tour, pousse tout auteur aux petits perfectionnements de ses écrits, — cette civilisation, selon Renan, gâte et pétrifie l'œuvre, fait disparaître la force native, ternit et étiole la pensée, efface l'originalité et, en somme, réduit tout à une terne médiocrité. Et c'est pour cela que les Allemands ont tou-

jours eu raison de regretter la vieille vie germanique, où la rude sincérité n'avait pas encore été altérée par les fâcheuses influences romaine et chrétienne. En outre, la philosophie de l'histoire est là pour nous attester que les époques les plus orageuses ont été les plus favorables aux œuvres géniales. « Les *Dialogues* de Platon et les sanglantes satires d'Aristophane furent écrits à une époque qui ressemblait fort à 1793. » Toutes les grandes crises politiques et religieuses, à côté de monstruosités et de folies, ont donné naissance à des choses sublimes. En Judée, après l'apparition du Christ, la grande crise de l'esprit humain créa la plus haute œuvre, le plus sublime monument du sens moral, l'Évangile, et, parallèlement, le plus détestable code de dépression intellectuelle et de préceptes religieux les plus abrutissants, le Talmud. La Révolution française fit naître les apparitions les plus originales et les plus contradictoires. En proclamant la vraie formule des droits

de l'homme comme un nouveau symbole de liberté, elle fit de l'échafaud le seul moyen de gouvernement. Dante écrivit sa *Divine Comédie* au milieu de souffrances, de colères et de terribles passions. Le *Paradis perdu* fut composé sous l'impression de blessures politiques. L'œuvre de Chateaubriand a été le produit de la terrible fin du siècle dernier. La littérature fut plus brillante, sous l'oppression des deux derniers Bourbons, que durant les années de la monarchie de Juillet. En somme, Renan attribuait à la science et à la littérature toutes les vertus capables de rendre l'homme heureux. Il estimait que le savoir, étant indépendant comme la nature humaine, pouvait résister, comme les instincts profonds de l'homme, à tous les bouleversements politiques, bien qu'une révolution de quelques jours puisse faire plus pour notre esprit que toute une génération de littérateurs.

« S'il est, dit Renan, un lieu commun démenti par les faits, c'est que le temps des révolutions

est peu favorable au travail de l'esprit, que la littérature, pour produire des chefs-d'œuvre, a besoin de calme et de loisir, et que les arts méritent en effet l'épithète classique d'amis de la paix. L'histoire démontre, au contraire, que le mouvement, la guerre, les alarmes sont le vrai milieu où l'humanité se développe, que le génie ne végète puissamment que sous l'orage, et que toutes les grandes créations de la pensée sont apparues dans des situations troublées. De tous les siècles, le seizième est sans doute celui où l'esprit humain a déployé le plus d'énergie et d'activité en tous sens : c'est le siècle créateur par excellence. La règle lui manque, il est vrai : c'est un taillis épais et luxuriant, où l'art n'a point encore dessiné des allées. Mais quelle fécondité ! Quel siècle que celui de Luther et de Raphaël, de Michel-Ange et de l'Arioste, de Montaigne et d'Érasme, de Galilée et de Copernic, de Cardan et de Vanini ! Tout s'y fonde : philologie, mathématiques, astronomie, sciences

physiques, philosophies. Eh bien, ce siècle admirable, où se constitue définitivement l'esprit moderne, est le siècle de la lutte de tous contre tous : luttes religieuses, luttes politiques, luttes littéraires, luttes scientifiques.

« Cette Italie, qui devançait alors l'Europe dans les voies de la civilisation, était le théâtre de guerres barbares, telles que l'avenir, il faut l'espérer, n'en verra plus. Le sac de Rome ne troublait pas le pinceau de Michel-Ange ; orphelin à six ans, mutilé à Brescia, Tartaglia devinait seul les mathématiques. Il n'y a que les rhéteurs qui puissent préférer l'œuvre calme et artificielle de l'*écrivain* à l'œuvre brûlante et vraie qui fut un acte, et apparut à son jour comme le cri spontané d'une âme héroïque ou passionnée. Eschyle avait été soldat de Salamine avant d'en être le poète. Ce fut dans les camps et au milieu des hasards d'une vie aventureuse que Descartes médita sa méthode. Montaigne

courait le risque d'être assassiné en faisant le tour de son château, et n'en écrivait pas moins ses *Essais*.

« Les belles choses naissent dans les larmes ; ce n'est pas acheter trop cher la beauté que de l'acheter au prix de la douleur. La foi nouvelle ne naîtra que sous d'effroyables orages, et quand l'esprit humain aura été maté, déraillé, si j'ose le dire, par des événements jusqu'à présent inouïs. Nous n'avons pas encore assez souffert pour voir le royaume du ciel. Quand quelques millions d'hommes seront morts de faim, quand des milliers se seront dévorés les uns les autres, quand la tête des autres, égarée par ces funèbres scènes, sera lancée hors des voies de l'ordinaire, alors on recommencera à vivre. La souffrance a été pour l'homme la maîtresse et la révélatrice des grandes choses. L'ordre est une fin, non un commencement. Cela est si vrai que les institutions portent leurs plus beaux fruits avant qu'elles soient devenues trop officielles.

Il faudrait être bien naïf pour croire que, depuis qu'il y a une conférence du quai d'Orsay, il y aura de plus grands orateurs politiques.

« Malheur à la génération qui n'a eu sous les yeux qu'une police régulière, qui a conçu la vie comme un repos et l'art comme une jouissance ! Les grandes choses n'apparaissent jamais dans ces tièdes milieux. Il ne faut pas refuser toute valeur aux époques de calme et de régularité. Elles sont fines, sensées, raisonnables, pleines d'une délicate critique ; elles se lisent avec agrément aux heures de loisir, mais elles n'ont rien de ferme et d'original, rien qui sente l'humanité militante, rien qui approche des œuvres hardies de ces âges extraordinaires où tous les éléments de l'humanité en ébullition apparaissent tour à tour à la surface. L'univers ne créa qu'aux périodes primitives et sous le règne du chaos. Les monstres ne sauraient naître sous le paisible régime d'équilibre qui a succédé aux tempêtes des premiers âges. »

« Ce n'est donc ni le bien-être ni même la liberté qui contribuent beaucoup à l'originalité et à l'énergie du développement intellectuel ; c'est le milieu des grandes choses, c'est le spectacle des révolutions, c'est l'activité universelle, c'est la passion développée par le combat. Le travail de l'esprit ne serait sérieusement menacé que le jour où l'humanité serait trop à l'aise. Grâce à Dieu, nous n'avons pas à craindre que ce jour soit près de nous. »

Nisard était fermement convaincu qu'en littérature l'honnêteté s'accordait toujours parfaitement avec l'esprit, et que pour avoir du talent, le désordre, les bamboches et les fredaines ne suffisaient pas. Il prétendait que toute la vie des sociétés humaines se résume dans la lutte continuelle (qui dégénère en révolution sanglante lorsque les passions s'y mêlent) entre le sens individuel et le sens commun, deux grands principes également légitimes et incarnés au dix-septième siècle

dans Fénelon et Bossuet. Le principe du sens propre ou individuel donne naissance à l'invention et à l'activité ; le principe du sens commun (toujours raisonnable et appuyé sur la tradition) fait sortir l'ordre, l'autorité, l'esprit de convention, la règle et la discipline. Ces précieux éléments servent de régulateur et de frein pour l'esprit d'invention. Dans l'ordre supérieur de ce combat et de cette lice nécessaires et inévitables des deux grands principes, les combattants sont parfois innocents. Il est cependant toujours à souhaiter que le principe du sens commun l'emporte. Et souvent, c'est l'influence politique qui décide de la victoire. Les transitions sont par cela même les plus beaux moments des sociétés ; car, à de telles époques, le sens commun, en contre-balançant le sens individuel, lui emprunte toutes ses inventions. La discipline et la tradition, principes du pouvoir absolu, en ôtant aux œuvres de l'esprit tout ce qui est factice et capricieux, leur communiquent des

forces solides et les préservent de la licence qui mène aux égarements et même aux périls. Les vérités générales du bon sens (que Nisard définit selon Descartes « la chose du monde la mieux partagée »), lorsqu'elles sont exprimées dans un langage parfait qui leur donne des beautés méthodiques et régulières, deviennent des chefs-d'œuvre. Au contraire, les beautés libres, fruits hâtifs d'une imagination frivole et sans frein, sans méthode, sans modèle, dépourvues de vérité et de certitude, qui ne visent que le succès par l'agréable et le nouveau, œuvres florissantes sous un régime relâché, en développant chez les hommes la curiosité piquante mais pernicieuse pour l'enthousiasme, sont condamnées par elles-mêmes à la stérilité et à l'oubli. L'éclectisme sans discernement qui admire tout vaut encore mieux que le snobisme blasé et commun — cette infirmité intellectuelle moderne — qui n'admire rien.

Nisard n'accepte pas l'assertion de Mme de

Staël qui prétendait qu'en France la critique préférait toujours dans toute œuvre littéraire l'exécution à la conception. Il opte pour la méthode allemande ; il faut d'abord bien penser avant de bien écrire. Toute littérature, et la littérature française particulièrement, n'est autre chose que l'esprit de toute la nation personnifié, auquel les institutions et le régime servent de boussole ; c'est une partie simplement de « l'idée » de Hegel, dans laquelle le célèbre philosophe incarnait l'esprit de l'humanité.

Une littérature ne devient vraiment grande et glorieuse que par l'influence mirifique de l'autorité et de la discipline. Précisément, ces deux principes édifiants ont été représentés en France, au dix-septième siècle, par l'autorité de l'Académie et l'ascendant du grand Roi. Les qualités personnelles de Louis XIV et la sagesse de son gouvernement, en formant la nation pour laquelle travaillaient tous les hommes de génie de l'époque, exercèrent

l'influence la plus puissante et la plus salutaire sur l'esprit français. Louis XIV fut le premier qui réussit en France à transformer l'esprit de rébellion, de faction et de fureur déchaîné depuis François II en une seule émulation : servir le Roi. « Le temps que Mazarin avait perdu à mal régner, Colbert l'employait à servir le Roi. » L'ordre entra même dans les pensées du souverain. Et en remplaçant alors la servitude par une dépendance naturelle et légitime, en relevant la petite noblesse en présence du trône, en rapprochant les intervalles qui séparaient les classes, en subordonnant tout sans rien rapetisser ni avilir, Louis XIV ouvrit la carrière à tous les talents. En pensionnant les gens de lettres au nom de l'État dont il était l'incarnation, il les avait retirés de la servitude ; de plus, par son ascendant personnel, par ses goûts délicats, par son bon sens, par son merveilleux tact, il avait ensuite réglé leur esprit.

Nisard estimait encore que l'influence per-

sonnelle du grand Roi sur la littérature avait même été plus salutaire que celle de son gouvernement.

« Il importe, dit-il, de distinguer l'influence du gouvernement de Louis XIV de l'influence personnelle du Roi ; non que le gouvernement ne portât en toutes choses la marque de la personne, mais parce que ces deux influences ont eu des effets distincts, celle du gouvernement ayant été générale, et celle de la personne individuelle.

« Depuis le temps des Périclès, des Auguste, des Médicis, l'influence des bons gouvernements sur les lettres est la moins contestable des vérités littéraires. La grandeur dans l'ordre est le caractère commun de tous les gouvernements bien réglés ; c'est aussi le caractère de tous les écrits durables. Toutes les qualités de l'invention et de l'exécution se peuvent ramener à celles-là. Un grand génie peut naître au sein d'une époque orageuse ; mais il y naît tout seul, et ses œuvres, pleines

de cette grandeur déréglée qui ne plaît qu'à certains esprits, manquent de l'ordre et du goût qui rendent les écrits populaires. Les bons gouvernements suscitent les hommes de génie en foule, dans toutes les voies de l'esprit, et ils impriment aux écrits les plus divers ce caractère commun d'ordre et de grandeur dont ils sont marqués. C'est ce qui s'est vu pendant l'époque glorieuse qu'on appelle le siècle de Louis XIV. »

Henry Buckle tenait, on le sait, en piètre estime l'influence de la littérature sur le progrès social. Il considérait les philosophes et les littérateurs comme une sorte de prêtres d'Éleusis, une espèce d'hiérophantes de l'intelligence, plus nuisibles quelquefois (lorsqu'ils s'élèvent trop au-dessus du niveau commun) qu'utiles pour la civilisation (opinion qu'il affirme avoir empruntée lui-même à Tocqueville, à l'historien Grote, à W. Hamilton et à sir Reynolds). Néanmoins, le célèbre historien positiviste attribua au gouverne-

ment de Louis XIV beaucoup d'influence sur la littérature de l'époque. Il jugea l'action et l'ascendant du grand Roi sur les esprits d'une manière tout à fait opposée à celle de Nisard. Armé de faits à l'appui, l'auteur de l'*Histoire de la civilisation en Angleterre* s'efforça de nous montrer que le dix-septième siècle fut plutôt pour la France un siècle de décadence, aussi bien pour la littérature que pour la science et pour l'art. L'historien anglais fait remarquer qu'en 1661, c'est-à-dire à l'époque où le grand Roi inaugura son règne personnel, Descartes, Fermat, Gassendi, Pascal, Mersenne étaient déjà au bout de leur carrière (1).

(1) Un de nos maîtres les plus autorisés de la Sorbonne, M. Paul Janet, a exprimé la même idée que l'historien positiviste. Dans sa critique si judicieuse de l'ouvrage de Nisard, il s'exprime ainsi : « M. Nisard attribue à Louis XIV sur la littérature française une influence presque aussi grande que celle de Descartes; il lui consacre un chapitre aussi long, il lui donne autant d'éloges et presque les mêmes éloges. » M. Janet conteste l'action du grand Roi sur les lettres françaises, et même exprime des doutes sur les bienfaits de cette influence. D'abord, Descartes, Corneille et Pascal lui sont antérieurs; Mme de Sévigné, La Fontaine,

Le grand Roi, en ayant l'ambition de tout protéger, en voulant se servir de la littérature,

La Rochefoucauld, La Bruyère et même Saint-Simon sont restés en dehors de cette influence. Le plus beau titre du grand Roi, c'est d'avoir défendu Molière contre les courtisans, mais le génie de Molière n'a pas subi l'influence personnelle du souverain. Pascal n'avait pas besoin de Louis XIV pour trouver l'occasion d'écrire les *Provinciales* et les *Pensées*. Il est vrai que Bossuet est le dernier grand écrivain qui ait pu ressentir son influence. « Il est possible, dit-il, que le génie impérieux de Louis XIV ait passé jusqu'à un certain point dans le génie dominateur de Bossuet, mais ce n'est pas ce que j'aime le mieux ni de l'un ni de l'autre. » Le regretté Paul Albert, dans sa vive et acerbe critique de l'œuvre de Bossuet, arguait de la même analogie entre le caractère du grand Roi et celui du célèbre prédicateur. Il arrivait par les mêmes raisonnements aux mêmes conclusions que M. Janet.

M. Brunetière, à propos de l'influence du règne de Napoléon Ier sur la littérature, s'exprime ainsi :

« C'est une chose assez étonnante que dans un temps comme le nôtre, où l'histoire aspire à devenir au sens propre du mot « une science », elle continue toutefois, du milieu des conditions si nombreuses et d'un entrelacement si confus, qui toutes sont également nécessaires à l'explication des faits, d'en dégager et d'en détourner arbitrairement une seule pour l'élever à la dignité de ce qu'on appelle une cause. Il n'y a pas de causes dans la science, il n'y a que des conditions. Nous admettrons donc volontiers que les rigueurs du régime impérial aient pu contribuer pour une part à la stérilité littéraire de l'époque; mais prétendre

de l'art et de la science comme d'armes gouvernementales, avait fait de son siècle une époque d'intolérance, d'oppression, de persécution, de misère, de servitude, d'ignominie, d'opprobre et d'incapacité. Jamais les écrivains et les littérateurs ne furent rémunérés et rétribués avec plus de libéralité, de largesse et de munificence que sous Louis XIV, mais jamais aussi ils ne furent plus serviles, plus rampants, plus bas, plus lâches et plus vils : jamais ils ne se montrèrent si incapables de remplir leur véritable rôle, de réaliser leur vraie vocation d'apôtres et de prophètes de la vérité ou d'être les prédicateurs des doctrines salutaires. Pour gagner les bonnes

qu'elles en seraient la cause unique et l'explication suffisante, c'est une opinion politique, c'est une manière de purger sa bile, ce n'est pas une opinion littéraire. Une compagnie de grenadiers n'eût-elle jamais chassé de l'Orangerie de Saint-Cloud cinq cents législateurs, un pape ne fût-il jamais accouru du Vatican pour couronner dans Notre-Dame un soldat victorieux, nous osons croire qu'Esménard ne fût pas devenu un grand poète et que Luce de Lancival n'en eût pas eu la tête plus épique. »

grâces du Roi et la faveur de ses courtisans, les plus célèbres écrivains n'hésitèrent pas à immoler leur génie aux boutades d'un prince altier, superbe et vaniteux et à sacrifier leur talent aux caprices de favorites dissolues. Seuls, les nobles solitaires de Port-Royal préférèrent supporter le malheur d'être persécutés par un pouvoir intolérant et aveugle et oppressés par la force brutale plutôt que de subir la honte de se montrer déférents et serviles devant un despote arrogant et borné, infatué de sa personne et entiché de sa puissance. Aussi payèrent-ils cher leur digne aspiration à l'indépendance et à la sauvegarde des bonnes traditions. Mais les autres, en abdiquant toute leur personnalité, profanèrent leurs inspirations créatrices, prostituèrent leurs facultés supérieures dans des exercices puérils et frivoles. En somme, leur talent n'apporta aucune lumière. Pour plaire à la cour, les poètes, d'un air papelard, employaient des hiatus qui frisaient souvent le burlesque.

L'abaissement des caractères, l'abâtardissement des esprits en aboutissant à une dégénérescence générale, entraînèrent la décadence de la monarchie française. Tel est du moins l'avis de Buckle. On se souvient qu'un jugement moins sévère de l'époque du grand Roi a valu à l'abbé de Saint-Pierre d'être expulsé de l'Académie française.

De toutes ces opinions si remarquables et si contradictoires, une seule est et demeure certaine, c'est que l'influence politique est souvent plus fâcheuse que salutaire pour les manifestations les plus hautes de l'esprit. Et quand bien même cette influence n'eût pas amoindri la somme de talent et altéré la qualité de la sève intellectuelle, les oscillations, les fluctuations qu'elle cause dans les facultés humaines, les perturbations qu'elle jette dans les intelligences, les balancements qu'elle produit entre la vaine aptitude de la frivole imagination et la réelle puissance de l'entendement solide, comparés par le poète philosophe

Pope aux mouvements que fait l'océan sur les flancs de notre globe, — quand il envahit un côté, il laisse sur l'autre d'immenses bandes de sable, — ne seraient pas moins désastreux.

Au dix-septième siècle, en Espagne, la décadence irrémédiable de la littérature, qui marchait de front avec la ruine de la monarchie de Philippe IV et de Charles II, ce profond abaissement intellectuel du pays de Boscan, de Garcilaso, de sainte Thérèse, de Herrera, de Montemayor, de Cervantès, de Lope de Vega et de Calderon, tombé en un demi-siècle dans le gongorisme, n'est pas une mince preuve de l'influence néfaste que peuvent exercer une politique abjecte et un clergé atroce sur le génie d'un peuple.

Et, certainement, il est aisé de prouver que les secousses politiques, les brusques transitions sociales, les réactions, — aussi bien que le relâchement de l'autorité, — les troubles extérieurs, par la confusion qu'ils opèrent au sein d'une société civilisée, faussent

les esprits les plus robustes, égarent les intelligences les plus fermes et détournent de leurs courants naturels les plus réels talents. Les poètes deviennent satiriques ou socialistes; les romanciers se transforment en publicistes pamphlétaires et intransigeants, et les philosophes, les moralistes entrent dans la lice politique. En France, au commencement de ce siècle, les perturbations politiques ont donné Mme de Staël, Paul-Louis Courier, Armand Carrel, et plus tard la politique a détourné de leur pente naturelle des hommes de talent comme Louis Veuillot, Cormenin, Félix Pyat, Rochefort et tant d'autres; le subtil Montaigne, ce grand précurseur des petits égotistes modernes, s'il eût vécu de nos jours, serait devenu peut-être un simple pamphlétaire de l'opposition.

En Allemagne, Arndt, Heine, Bœrne sont nés de la même cause. L'Italie a eu Silvio Pellico et Farina. En Russie, Hertzen et Tchadaieff ont été créés par la réaction de

Nicolas Ier. Plus tard, le poète de talent Ogareff brisa sa lyre, s'expatria et se fit pamphlétaire politique. Le grand romancier, l'incomparable artiste Léon Tolstoï, sous l'influence des graves événements qui assombrirent la fin du règne d'Alexandre II, répudia son art, devint philosophe cacochyme, moraliste mystique et atrabilaire. Nécrassof et Tchedrine-Saltykoff, les plus grands satiriques russes, — l'un poète, l'autre prosateur, — sont nés à une époque trouble et transitoire. Enfin, l'insurrection polonaise de 1863 a fait du professeur méthodique et du littérateur sentimental Katkoff le plus influent et le plus redoutable journaliste de la Russie.

X

La Pologne est la grande fatalité de l'empire russe. En restant toujours comme État

tampon entre la Russie et l'Europe, elle a failli entraîner, au dix-septième siècle, la nation russe dans un abîme. La fortune de l'empire fondé par Vladimir Monomaque, grâce aux intrigues polonaises, était sur le point de sombrer. Depuis la perte de son indépendance, la Pologne avait été à deux reprises la cause de graves dissentiments diplomatiques entre la France et la Russie. Un homme politique français a dit, il n'y a pas longtemps, du haut de la tribune parlementaire, en faisant allusion aux désastres de 1870, qu'un peuple ou une nation n'ont pas le droit de se plaindre d'avoir été vaincus. Les Polonais plus que les autres n'ont pas ce droit. On disait autrefois que chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite; on peut dire que la Pologne a eu la fin qu'elle s'était préparée elle-même. En politique, les Polonais se sont appliqués aux principes les plus anarchiques. Dans le catholicisme, ils se sont attachés au côté le plus dangereux et le plus faussé, le jésuitisme. Ils n'ont pas voulu

comprendre qu'un pays ne peut exister sans le secours de son peuple.

Lorsque Catherine II leur eut imposé comme souverain un de ses amants de hasard, ils ne trouvèrent pas leur Cosme Minine. Et au moment où les Français proclamaient les droits de l'homme, eux proclamaient le droit du « noble ». Les vrais patriotes polonais, les Potocki, les Radziwil, les Branicki, étaient trop faibles pour envoyer à l'échafaud le traître Stanislas Poniatowski. Depuis, la Pologne était condamnée comme la Judée. Entre les Hébreux de la décadence comme Simon, Eléazar et Jean Gisca et les traîtres polonais, entre autres Malakowski, Jewouski et Xania-Branicki, il y a un saisissant parallèle à établir.

Les grandes réformes du commencement du règne d'Alexandre II remuèrent des choses malsaines dans toutes les sphères, en Pologne aussi bien qu'en Russie. Par l'insurrection de

1863, les Polonais avaient prouvé que les rudes épreuves historiques ne les avaient pas rendus plus prudents ni plus politiques. L'Empereur était prêt à leur faire toutes les concessions possibles. Malgré les troubles provoqués par des agitateurs polonais et russes, un ukase du Tsar, du 26 mars 1861, rétablit le conseil d'État polonais. Puis, l'année suivante, l'Empereur nomma vice-roi de Pologne son frère le grand-duc Constantin, connu par son libéralisme. Le nouveau vice-roi accorda une amnistie générale à tous ceux qui avaient été condamnés à la suite de troubles antérieurs. Le marquis polonais Velepolski fut nommé chef de cabinet du vice-roi. Dans plusieurs départements de la vice-royauté, l'état de siège fut supprimé. Malheureusement, les révolutionnaires polonais, qui avaient à leur tête le général Louis Méroslawski, ne désarmèrent pas. Ce même Méroslawski, qui, étant encore major, se fit remarquer par ses proclamations séditieuses pendant l'insurrection

de Cracovie, en 1849, se mit à la tête des insurgés badois et fut écrasé à Rastadt par les Prussiens. Une série d'attentats contre le grand-duc Constantin, contre le comte Liders, commandant en chef de l'armée, contre le marquis Velepolski, attentats qui furent même annoncés à l'avance par un journal révolutionnaire clandestin *Ruch* (le mouvement), prouvèrent au gouvernement du Tsar qu'il se tramait des complots autour de lui.

Nonobstant tous ces crimes dirigés par le comité secret de Varsovie, le grand-duc Constantin voulut parlementer avec la haute noblesse polonaise. Sur ses instances, l'empereur Alexandre II consentit à recevoir une pétition présentée par le comte André Zamoyski. Cette fois encore, les Polonais furent entraînés par une fatale imprudence politique en demandant l'annexion à la Pologne de toutes les provinces lithuaniennes jusqu'à la Dvina et jusqu'au Dniéper. L'Empereur, qui était encore plus gentilhomme qu'il n'était tzar, répondit à ces

exigences si peu diplomatiques par des paroles pleines de sagesse et de modération, paroles restées célèbres dans les annales de la diplomatie. « Monsieur, dit-il au comte polonais, vous savez que ce n'est pas moi qui ai causé la chute politique de la Pologne, mais les Polonais eux-mêmes ; pour réparer leur faute, vous ne pouvez maintenant exiger de moi le démembrement de la Russie. »

Le gouvernement russe était cependant sur le point d'agir avec beaucoup de douceur et de clémence envers la population insurgée. La dissolution de la société agronomique fut une mesure de précaution. La loi dispensant du service militaire les paysans lithuaniens qui n'avaient pas pris part au mouvement révolutionnaire exaspéra la noblesse polonaise. Or, cette loi d'exception était, au point de vue politique, fort équitable. Mais la séquelle révolutionnaire polonaise saisit l'occasion de renouveler ses crimes et ses violences. Le 22 janvier 1863, les troupes russes furent atta-

quées dans plusieurs endroits par des bandes armées. Une lutte sanglante était inévitable, et la Pologne allait succomber.

Certes, nous déplorons les cruautés excessives et inutiles du farouche Mourawieff; tous les Russes sont unanimes à rendre hommage à l'héroïsme de Sierakowski, de Suzin, de Maskievitz et de Léon Plater. Nous admirons le courage des grandes dames polonaises, comme la comtesse Plater, qui, allant avec ses filles assister à l'exécution de son fils, leur dit, comme elles sanglotaient : « Imitez-moi, mes enfants; je ne pleure pas, moi, parce que mon fils n'a pas tremblé devant les balles russes. » Et pourtant tout cela était-il bien sensé? Ne fut-ce qu'une exaltation morbide ou une folie impolitique, surtout au moment où régnait sur la Russie un tzar bon et même sentimental?... Alexandre II n'a-t-il pas prononcé, pendant une parade de la garde, au moment même où l'insurrection envahissait toute la Pologne, ces nobles paroles : « Je ne

veux pas accuser toute la nation polonaise de ces crimes et de ces forfaits; ce sont les menées d'une coterie révolutionnaire qui compte sur l'appui de traitres russes; malgré tout, je reste imperturbable dans la confiance que m'inspire ma vaillante et dévouée armée. »

L'épisode le plus regrettable dans l'histoire du soulèvement de la Pologne, en 1863, fut l'intervention diplomatique de l'Europe. Le signal du départ de cette intervention, qui devint fatale à la France sans avoir été utile à la Pologne, fut donné par le gouvernement de Napoléon III, où le ministère des affaires étrangères était dirigé, à cette époque, par un émigré polonais. Le souverain français « aux yeux à demi clos et qui ruminait déjà l'affranchissement des nationalités (1) », avait une confiance sans bornes dans son ministre, Walewski, qui prépara si habilement lord Palmerston au coup d'État de son maître.

(1) Jules LEMAITRE, *Discours de réception à l'Académie.*

L'empereur des Français montra par cette intervention son premier manque de clairvoyance politique. Il devint dupe d'une intrigue polonaise habilement préparée (1). « Le

(1) Voici exactement le texte de la proclamation signée du général Louis Mierolavski et trouvée parmi les papiers du comte André Zamoyski :

« Il est absolument indispensable de pousser au delà du Dniéper tous les propagateurs des idées de sédition, tous les chefs de factions populaires, tous les démagogues fieffés. C'est là où, autrefois, la sédition de Pougatcheff avait trouvé tant d'aliment qu'ils doivent déchaîner leur brigandage de Cosaques, leur esprit de révolte et ameuter la populace contre les popes, les grands seigneurs et les fonctionnaires en persuadant aux paysans que ceux-là s'opposent à leur affranchissement. Les incendies allumés à Moscou doivent être propagés dans tout l'Empire. Voilà en quoi consiste notre doctrine panslaviste et révolutionnaire! Voilà ce qu'on appelle le hertzénisme polonais! Pour bien servir la cause polonaise, il faut frapper le tzarisme au fond même de son empire. Il faut recruter des adhérents parmi les si nombreux fonctionnaires civils et militaires qui sont à moitié Russes et à moitié Polonais, et cela dans toutes les hiérarchies. L'anarchie seule est capable de porter au tzarisme un coup mortel qui entraînera la décomposition de l'empire russe. C'est par cette dissolution de l'État moscovite que la Pologne reprendra son indépendance. Il est nécessaire aussi d'envoyer aux journaux de tous les pays d'Europe des renseignements faux et exagérés sur les fermentations révolutionnaires en Russie, qui sèment la discorde entre toutes les

gouvernement peu sérieux de Napoléon III, dit M. Nevedinski, en se laissant leurrer, dérogea aux idées antérieures d'un rapprochement avec la Russie, se préparant ainsi les désastres de 1870. L'habile et clairvoyant Bismarck profita de ces circonstances ; en se rapprochant de la Russie, il put obtenir d'elle, sept ans après, une neutralité active. La discorde des Slaves entre eux et le malentendu survenu

classes; il faut répandre certains bruits sur l'état piteux de ses finances, sur l'état lamentable de l'armée et de l'administration; il faut tâcher de convaincre l'Europe que les Polonais sont seuls capables de ruiner la Moscovie, et qu'il est de leur ressort de mettre en pièces l'œuvre de Pierre le Grand. D'un autre côté, il faut importuner sans relâche les gouvernements français et anglais par de fausses plaintes émanant de Varsovie et qui paraîtront avoir été refusées à Saint-Pétersbourg. Il est de notre intérêt d'exhorter les puissances européennes à une intervention, afin qu'elles se trouvent compromises devant la Russie. Tous nos nationaux doivent être avisés que nous sommes familiers avec la politique des Tuileries; nous savons comment les Italiens, par leur importunité et leur persévérance, sont arrivés à rompre tous les obstacles et à briser toutes les barrières de la diplomatie. En excédant, pendant des années, l'Empereur des Français par leur patriotisme, ils l'ont poussé malgré lui à intervenir, ce qui leur a permis d'acquérir l'indépendance. »

plus tard entre la France et la Russie furent la base sur laquelle la main du génial et heureux chancelier s'appuya, pour réaliser son idée de l'unité et de la grandeur de l'Allemagne. »

XI

L'intrigue des révolutionnaires polonais réussit à rendre hostiles à la Russie toutes les grandes puissances européennes. Le prince de Bismarck fut le seul diplomate qui ne voulut pas se laisser entraîner par ces intrigues. Il se mit en opposition telle contre la majorité du parlement prussien, il railla l'amour des députés pour les Polonais en termes si caustiques, qu'il fut rappelé à l'ordre par le président de la Chambre.

En Angleterre, les leaders du parti tory se montrèrent particulièrement violents envers

la Russie. Lord Ellenborough dans la Chambre haute et Disraéli dans la Chambre des communes rivalisèrent de haine contre la Russie. Le futur héros du Congrès de Berlin, dans un long discours, déclara, avec sa fougue habituelle, que le partage de la Pologne était le plus grand crime des temps modernes. Il regretta la faiblesse du général Londonderry qui, au congrès de Vienne, avait retiré la proposition qu'il avait faite à Alexandre Ier de rétablir le grand-duché de Varsovie, parce que le Tsar lui avait répondu : « J'ai une armée de deux cent mille hommes en Pologne, et je regrette de ne pas pouvoir accepter votre proposition. » Quelques députés même s'adressèrent à la reine Victoria, lui demandant d'intervenir en faveur des Polonais. Toutefois, lord Palmerston et John Russell, qui dirigeaient à cette époque la politique anglaise, se montrèrent calmes et très modérés. On sait qu'alors Palmerston était sur le point d'abandonner son ancien allié de 1855.

En France, les choses prirent un caractère beaucoup plus grave et plus outrageant pour la Russie. Dans la presse, Émile de Girardin eut la regrettable idée d'adresser une lettre au Tsar et de lui demander de renoncer à la Pologne. Au début, lorsque, dans la diplomatie européenne, eut surgi la question polonaise, Napoléon III s'était montré quelque peu hésitant. La campagne d'Italie et l'affaiblissement de l'Autriche furent une cause assez naturelle de rapprochement avec la Russie. Certes, avec un peu plus de clairvoyance et une volonté plus ferme, l'empereur des Français eût pu résister aux instigations des « Polonophiles » de la Chambre, tels que Jules Favre et Guyard de Lalain, qui étaient de bons avocats, mais de médiocres diplomates. Du reste, Billaut, alors ministre sans portefeuille, avait répondu énergiquement, aux députés de l'opposition, que le gouvernement impérial ne se laisserait pas entraîner par des revendications révolutionnaires.

Napoléon III fut entraîné malgré tout par le chef de son ministère d'État qui avait, plus que les autres, des raisons de défendre la cause polonaise. L'Empereur s'attacha tout d'un coup aux clauses de la paix de Tilsitt qui rétablissaient le duché de Varsovie sous le sceptre du roi de Saxe. En voulant réparer la faute de la diplomatie occulte de Louis XV, qui avait permis le premier partage de la Pologne, Napoléon III employa nonobstant le même procédé. M. Mézières a fait remarquer avec beaucoup de justesse que, depuis deux siècles, après la grande époque de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin, après le glorieux commencement du règne de Louis XIV, chaque fois que les relations de la France avec les puissances étrangères ont été dirigées par une volonté unique, il en est résulté pour ce pays de terribles désastres.

Napoléon III commença par exciter secrètement l'Angleterre et l'Autriche contre la Russie. Comme autrefois le « Roy » de Mme de

Pompadour et de Mme du Barry, lui aussi il eut son « secret du Roi ». Ainsi, dans le *Livre jaune* distribué aux membres du Parlement au mois de novembre 1863, on omit la dépêche du 20 février 1863 du ministre des affaires étrangères Drouin de Lhuys au duc Napoléon de Montebello, ambassadeur français à Saint-Pétersbourg, dépêche dans laquelle le ministre indiquait au duc de Montebello comment il devait s'entendre avec l'ambassadeur d'Autriche pour faire des représentations collectives à la Russie.

L'entente entre la Russie et la Prusse dans la question polonaise servit de prétexte au gouvernement de Napoléon III pour ouvrir la campagne diplomatique contre la Russie. Le 17 mars 1863, les débats commencèrent au Luxembourg. Toutefois, la plupart des orateurs, comme, par exemple, le marquis Hilaire de Boissy, le général Gemot, le vicomte de la Guerronière, ne dépassèrent pas les limites des convenances diplomatiques.

Seul, le magistrat sénateur Louis Bonjean, assassiné lâchement en 1871, à la Roquette, avec Mgr Darboy et le curé de la Madeleine, M. Deguerry, par les « doux » fédérés, avec sa verve d'avocat méridional, dans un discours emphatique et ampoulé qu'il prononça à la fin de 1863, alla jusqu'à comparer la Pologne au Christ, dont Mourawieff serait devenu le Ponce-Pilate, et prêcha contre la Russie une croisade pour la cause polonaise qui, selon lui, immortaliserait le règne de Napoléon III.

Il y avait même, parmi les sénateurs français qui prirent part aux débats de la fameuse séance du 17 mars, un ancien officier de l'armée de Nicolas Ier et qui était plus apte qu'un autre à juger la politique russe. Cet ancien officier, combattant français dans les rangs russes contre les Turcs, le marquis Henri de la Rochejaquelein, prononça un discours plein de sagesse et de modération. Mais les deux ex-Polonais, le prince Joseph Poniatowski et le comte Walewski, répliquèrent

que les Polonais ne désarmeraient pas tant que la Russie n'aurait pas renoncé complètement à toute domination en Pologne.

La séance allait finir, lorsque le prince Napoléon demanda la parole et monta à la tribune. L'ancien commandant de la troisième division en Crimée n'avait jamais pu se consoler de son échec politique pendant la guerre d'Orient, quand il avait proposé de provoquer une guerre civile dans l'empire du Nord pour combattre la Russie. Hanté sans cesse par des idées révolutionnaires, il s'était trouvé très lié avec les insurgés pendant l'insurrection polonaise. Le cousin de l'Empereur saisit l'occasion de prendre sa revanche contre la Russie, qui était devenue sa bête noire. Son discours dépassa de beaucoup les limites de la prudence et même celles des convenances diplomatiques. Il évoqua tous les douloureux souvenirs de la lutte d'Alexandre Ier avec Napoléon Ier, disant que les tsars étaient venus plusieurs fois pour baiser la main des

Bonaparte qui leur avaient porté des coups terribles. Il s'efforça de montrer que, par l'émancipation des paysans, la Russie se trouvait en pleine décomposition, que le peuple russe était un peuple dégénéré et sans avenir, et la haute société pourrie et en pleine décadence.

Cette sortie sans tact et indigne d'un prince Bonaparte contre une grande nation produisit une douloureuse impression en Russie. Les Russes se virent profondément blessés dans leur dignité et leur amour-propre. C'était un défi à leur patriotisme.

Parmi toutes les voix qui s'élevèrent dans la presse russe pour protester contre ces injures, celle de Katkoff couvrit toutes les autres. Il se trouvait au premier rang pour relever le défi.

Le premier article de Katkoff, qui eut un énorme retentissement en Europe, fut dirigé contre le discours du prince Napoléon.

Le journaliste de la *Gazette de Moscou* se

révéla subitement comme un dialecticien vigoureux, un polémiste sarcastique et d'une éloquence âpre et fleurie à laquelle s'ajoutaient des idées d'un patriotisme relevé.

Katkoff commença d'abord par repousser l'accusation faite aux Russes de manquer de patriotisme. Il défendit avec solennité la dignité morale et l'équité historique de son pays. Il suivit pas à pas le fameux discours du prince et, arrivant au passage où le cousin de Napoléon III s'écrie : « Ce n'est pas une guerre que je demande ! » le publiciste russe ajouta : « Ce noble prince sait bien ce que c'est que la guerre, oh oui ; il se souvient de la peine qu'il a eue à s'acquitter de sa tâche de commandant de division en Crimée ; il se rappelle aussi de combien d'efforts il dut faire preuve pendant la campagne d'Italie pour se tenir à l'écart des champs de bataille ; il n'a certes pas oublié son démêlé avec le duc d'Aumale, où il a manqué de courage pour résister (1). Il est

(1) Katkoff faisait allusion à la fameuse phrase du prince

assurément beaucoup plus facile d'habiter un somptueux hôtel aux Champs-Élysées et de recevoir par l'escalier de service des visites de tous les révolutionnaires de l'Europe. Et ce sont ces hommes influents, ces visiteurs occultes, ces diplomates clandestins qui, à l'heure de l'absinthe, lui fournissent les plus précieux renseignements sur l'état politique et social de la Russie. »

Quelques semaines après, dans un nouvel article, le publiciste de Moscou exhorta tous les malveillants envers la Russie à venir voir avec quelle pieuse passion le peuple russe manifestait ses sentiments patriotiques, en envahissant toutes les églises où l'on célébrait des prières pour le repos de l'âme des combattants, en Pologne. Katkoff s'attaqua aussi à la capitale de Pierre I^er^. Il montra que les amis des désordres et les agitateurs s'étaient

révolutionnaire : « Je ne me battrai pas avec un homme qui a de la corde de pendu dans sa poche », raison qu'il alléguait pour ne pas aller sur le terrain avec le duc d'Aumale.

toujours nichés à Saint-Pétersbourg dans leurs sentines et leurs repaires. C'est par la capitale des bords de la Néva qu'était arrivé le vent empesté soufflé par Hertzen sur la Russie ; c'est là que se trouvaient les disciples zélés et les séides qui propageaient les plus funestes doctrines antipatriotiques et nihilistes.

En quelques mois, les articles de Katkoff attirèrent sur lui l'attention de tout le monde. De tous les coins du vaste empire lui parvinrent des témoignages de reconnaissance. Toutes les classes de la société adressèrent leurs protestations de dévouement au Tsar. Le nouveau champion salua avec une grande solennité ce réveil du patriotisme de toutes les branches de la société. On eût dit que, par réminiscence, Katkoff reprenait sa dialectique hégélienne. « Jusqu'à présent, dit-il, il existait peu de Russes qui, en se rappelant leur nationalité, éprouvassent avec une poignante puissance de passion, un véritable orgueil. Et maintenant les voilà tous, jeunes et vieux,

riches et pauvres, grands et humbles, devenant l'incarnation vivante de ce noble sentiment. L'idée de l'unité de la terre russe, de la patrie commune, qui était encore hier quelque chose d'abstrait, est devenue une puissance urgente. Toutes les théories mesquines et factices, toute la fleur stérile, tous les oripeaux et les hochets de notre fausse culture ont dû céder à ces forces éternellement puissantes sur qui repose la vie publique et nationale. Et quelle est notre joie de constater maintenant comment ces forces s'incarnent en nous et comment, devant cette transformation, tout ce qui était faux et vain, toutes les fermentations malsaines de nos idées, pâlissent et disparaissent comme l'écume et la mousse dans une eau profonde et agitée. »

Lorsque la découverte de la proclamation du général Meroslawski eut dévoilé les menées des agitateurs russes qui s'étaient mêlés aux insurgés polonais, Katkoff s'attaqua énergiquement à Hertzen et autres perturbateurs

russes de l'étranger. Cette fois, on peut dire que le rédacteur de la *Gazette de Moscou* brisa l'autorité de Hertzen. Jamais les révolutionnaires n'avaient trouvé un ennemi aussi redoutable, aussi rompu à toutes les habiletés de la dialectique. On sait que tous les bruits malintentionnés pour la Russie avaient été répandus par des émigrés russes. Katkoff s'efforça de démasquer ces intrigues des révolutionnaires et s'expliqua en ces termes : « Nos agitateurs se proclament toujours ennemis irréconciliables du gouvernement et ardents amis du peuple. A ce dernier ils promettent, comme font du reste les révolutionnaires de tous les pays, le bien-être le plus fantastique. L'observateur étranger voit devant lui une opposition plus ou moins connue et, sans se donner la peine de s'en expliquer la cause, s'étonne du crédit que toutes ces inepties trouvent dans la civilisation russe. Maintenant l'affaire s'éclaircit, la cause en devient nette et persuasive. Nos révolutionnaires ont dé-

masqué « toutes leurs beautés », et l'étranger recule devant ce tableau confus et répugnant ».

Nous savons déjà en quoi consistait l'intervention diplomatique de l'Europe en faveur de la Pologne, cette démonstration de trois grandes puissances occidentales, ces notes différentes, séparées, contradictoires et même incohérentes, et qui, au dire des amis les plus fervents de la Pologne, devait aboutir à un aveu d'impuissance collective.

La note du quai d'Orsay posait la question d'un problème purement moral et politique. La diplomatie du gouvernement de Napoléon III estimait que la gravité exceptionnelle des troubles en Pologne n'était pas le résultat d'une crise passagère, mais le symptôme d'un mal invétéré; l'insurrection attestait d'une manière explicite l'impuissance et l'inefficacité des combinaisons imaginées et à moitié appliquées jusqu'ici pour réconcilier la Pologne avec la situation qui lui avait été faite.

L'Autriche, qui entrait avec défiance et à contre-cœur dans la combinaison diplomatique de son vainqueur de Magenta et de Solférino, se bornait à présenter des considérations pour sa sûreté.

Seul, lord Russell, sincère ami de la France, soutenait avec énergie la diplomatie de son ancienne alliée en Crimée. Le Foreign-Office posait la question de la violation des traités immuables du Congrès de Vienne. Il attribuait pertinemment à ce fait le désastreux état de choses qui existait en Pologne, état qui l'avait placée en dehors des conditions où les stipulations des traités de 1815 voulaient qu'elle fût placée. La note d'Angleterre visait évidemment la restauration du duché de Varsovie. Elle réclamait pour la Pologne la pleine liberté de conscience et l'équité dans la loi sur le recrutement. Lord Russell recommandait aussi un armistice et proposait la convocation d'une conférence de huit puissances pour arranger la question polonaise. C'est

contre cette note que Katkoff publia une série d'articles qui eurent le plus grand retentissement en Europe et lui attirèrent l'animosité de tous les publicistes amis des Polonais, parmi lesquels le plus redoutable fut Charles de Mazade.

Dans ses précédents articles, Michel Nikiphorovitch avait signalé déjà à l'attention de l'Europe le patriotisme du peuple russe. Il avait montré même qu'en Pologne et dans la Lithuanie, les paysans répondaient par des hostilités aux magnats insurgés qui voulaient les enrôler. Il s'agissait maintenant de la séparation de la Pologne d'avec le grand empire du Nord. Cette séparation présumée, le patriote russe la considérait comme une question de la plus haute gravité politique pour l'Empire. Avec la restauration du royaume de Pologne (idée proposée même par des slavophiles), la Russie perdait sa qualité de grande puissance. Elle serait réduite à son rôle d'État mi-byzantin, mi-asiatique, telle qu'elle était avant

Pierre le Grand. Séparée de nouveau de l'Europe par un État-tampon et hostile, toutes ses réformes seraient devenues vaines et stériles.

Parlant de la grande lutte historique entre la Russie et la Pologne, le célèbre publiciste de Moscou s'exprimait ainsi : « Dans cette lutte entre les Polonais et les Russes, il ne s'agit pas d'une différence de degré de civilisation, ni de savoir si un peuple civilisé peut être soumis à un État qui l'est moins que lui, mais de la destinée politique. Les Polonais oublient leurs rudes épreuves et leurs trébuchements, et, en négligeant les amères expériences historiques, aspirent à la domination dans la même sphère qui appartient actuellement de droit à la Russie. Ils convoitent la même importance et la même mission politique qui sont échues à notre patrie. Nous connaissons de longue date et dans tous leurs détails les grands seigneurs polonais, les magnats; nous connaissons leur clergé romain, ou latin si vous préférez, par lequel ils se

laissent mener, mais nous ne connaissons guère le peuple polonais. C'est en vain que nous le cherchons à n'importe quel moment de l'histoire de la Pologne. Il n'y a jamais joué le moindre rôle : oppressé, humilié, harassé et méprisé, ce peuple ne sut servir de base ni même d'appui obscur à l'État polonais; je ne sais même si l'on pourrait donner le nom d'État à cette anarchie polonaise, à cette république sans nom de magnats et de schlaktichs. C'est, en tout cas, un État bien fragile, puisqu'il manque de base. Et quelle différence, quel contraste avec la Russie où le peuple, maintes fois, à l'époque des interrègnes troublés, s'est avancé et s'est mis au premier rang pour défendre la cause commune! Par son réveil, par son initiative, par sa conscience de la nécessité d'un ordre politique stable, n'a-t-il pas sauvé la terre russe de l'anarchie dans laquelle elle aurait sombré?...

« A l'heure actuelle, le « polonisme » res-

semble à Œdipe roi dans l'antique tragédie; en voulant atteindre la Russie, il se frappe et s'exécute lui-même. Il a bien mérité ce dénouement tragique. Victime ironique de l'histoire qu'il s'est attirée lui-même, le « polonisme » doit se soumettre à son sort. Veut-il ou non montrer une vraie grandeur, une vraie dignité dans son malheur? veut-il ou non imiter le magnanime aveugle de l'antique tragédie, qui s'arracha avec les yeux la couronne? trouvera-t-il ou non le repos et la réconciliation? En tout cas, nos Thèbes doivent rester libres et en dehors de son autorité...

« *Finis Poloniæ*, a dit sur le champ d'une bataille perdue un homme dont le nom est très estimé de tous les patriotes polonais; par cette bouche, l'histoire elle-même a parlé fermement.

« C'est la fin de la Pologne », s'écria Kosciusko; et, en effet, l'univers tout entier a assisté à ses funérailles, et l'herbe pousse

même sur sa tombe. — Oui, la Pologne est morte, mais son fantôme, sous la forme d'un vampire, vient sucer le sang des hommes vivants, et ce fantôme de la Pologne est le fléau, la plaie, la ruine des Polonais. Leur pire ennemi n'est pas celui qui chasse le vampire, mais bien celui qui l'appelle, qui l'attire... Leurs pires ennemis sont ceux qui, par un motif ou un intérêt quelconque, entretiennent leur rêve vain et chimérique, ceux enfin qui leur imposent sous n'importe quelle forme l'illusion d'une indépendance politique. »

Ce langage ferme et mâle, où vibrait un patriotisme inébranlable, eut un grand retentissement en Europe. L'article de Katkoff fut reproduit par tous les journaux de tous les pays. Les diplomates eux-mêmes, et les plus retors, en reçurent une vive impression. Quelques jours après, lord Russell déclara à la Chambre des Communes, en faisant allusion à l'article de la *Gazette de Moscou*, qu'en présence de la disposition de la nation russe, qui

tombait d'accord avec celle de son gouvernement, il était peu probable que la Russie pensât un seul instant à revenir aux traités de 1815. « La Russie, disait le chef du Foreign-Office, possède des souvenirs glorieux qui sont pour elle des symboles de puissance et d'orgueil; si on voulait les dissiper ou les anéantir, ce ne serait qu'au prix d'une lutte terrible et d'une guerre sanglante. »

Le prince Gortchakoff se servit largement de l'influence de Katkoff. Ses réponses aux puissances intervenues furent modérées, mais très fermes. Parlant de la responsabilité de la Russie dont il était question dans la note du Foreign-Office, au cas où le Tsar eût repoussé toute intervention de la part des puissances européennes, le chancelier russe fit remarquer, dans une dépêche adressée à l'ambassadeur russe à Londres, le baron Brounnoff, que cette responsabilité était déterminée par le droit international; seule, la violation des principes essentiels de ce droit entraînait avec

elle la responsabilité. « Le Tsar, mon auguste maître, dit-il, a toujours observé strictement ces principes envers toutes les puissances étrangères. Or, Sa Majesté a le droit d'espérer et même d'exiger le même respect pour ces principes de la part des autres puissances. » A son ambassadeur à Paris, le baron Boudeberg, le chancelier russe écrivit : « Vous pouvez expliquer à M. Drouyn de Lhuys combien votre mission deviendrait difficile et délicate, si en France on ne voulait pas accepter la force de l'engagement que nous imposent les manifestations patriotiques de la nation russe. Nous regardons cet élan, cet héroïsme du bien comme très étroitement liés à nos plus chères traditions, aux intérêts les plus vitaux et les plus palpitants du pays, et dont S. M. le Tsar est l'auguste gardien. » En reconnaissance du précieux concours de Katkoff, le prince Gortchakoff communiqua à la *Gazette de Moscou* toutes les dépêches diplomatiques qu'il échangea avec les ambassadeurs, afin

que ce journal fût le premier à les publier.

Le nouveau champion de l'idée nationale russe fut bientôt forcé d'entrer en lice avec des adversaires plus redoutables que les diplomates. En Russie, Katkoff avait contre lui les slavophiles et les partisans des Polonais. Ces derniers comptaient dans leurs rangs de hauts dignitaires et quelques ministres antagonistes de Nicolas Milutine et détracteurs de la dictature de Mourawieff. En France, deux publicistes autorisés, Charles de Mazade et le baron Firks (Chedo-Ferroti) déclarèrent la guerre au rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Le premier était surtout dangereux par son grand talent d'écrivain, et, en outre, il disposait de la plus importante revue d'Europe. Le baron Firks, gentilhomme de la Baltique, parlait dans ses brochures un langage d'oracle antique, ou, pour mieux dire, une langue ambiguë et hypocrite. Mais il était surtout connu comme agent des amis gouvernementaux des Polonais de Saint-Pétersbourg.

XII

Le slavophilisme, qui était sous Nicolas Ier une doctrine philosophique et religieuse, prit, à partir de 1856, un caractère militant. Entraînés par le courant littéraire, les slavophiles fondèrent au début du règne d'Alexandre II une grande revue, l'*Entretien russe*, en vue de propager leurs idées sociales et politiques. La profession de foi de cette revue donna lieu à une polémique entre Katkoff et les slavophiles. La revue annonçait qu'elle avait pris pour but le développement des opinions purement russes sur la science et sur l'art. Cette étroitesse d'idées choqua le directeur du *Messager russe*. Katkoff fit remarquer aux slavophiles que la science et l'art n'admettaient qu'une seule opinion, l'opinion éclairée qui appartient à l'humanité. Cette petite réplique devint le

point de départ d'une polémique entre les deux adversaires, polémique qui dura plusieurs années.

Avant l'insurrection polonaise, Michel Nikophorovitch était ce qu'on appelle « anglomane » dans les questions sociales et politiques. Le mir, la commune rurale, l'autonomie de cette commune et l'isolement de la classe des paysans, tels qu'ils avaient été proposés par Kocheleff et Samarine, deux représentants du slavophilisme moderne, lui répugnaient. Il voyait dans cette organisation municipale une atteinte à la liberté individuelle. Avec l'entrée en scène de la question polonaise, la discussion entre les idées de Katkoff et celles des slavophiles s'accentua. Pour mieux combattre leur adversaire, les slavophiles fondèrent en 1862 un journal quotidien, *Dien* (le Jour), sous la direction d'Ivan Aksakoff.

L'idée d'une absorption ou d'un engloutissement de la Pologne par la Russie, proposée par le rédacteur de la *Gazette de Moscou*, pro-

voqua les vives protestations des slavophiles. Aux premiers troubles surgis en Pologne en 1861, Ivan Aksakoff, fidèle à sa théorie slavophile de l'isolement de la Russie, prêcha la restauration du royaume de Pologne comme État-tampon, comme digue à opposer à l'élément germanique. Un autre slavophile, le professeur Strakhoff, émit la même idée, sous prétexte que la Pologne était trop civilisée à l'européenne pour être dominée par la Russie. Samarine traita la même question avec plus de largeur. Il voyait trois principes dans la question polonaise : le principe de nationalité, le principe politique et celui de la culture. Il admettait que les Polonais, comme nation, avaient droit à la liberté de conscience et à une administration polonaise, avec l'emploi général de la langue du pays. Mais il leur refusait l'autonomie politique, le protectorat russe leur étant nécessaire.

A ces dissertations compassées, quintessenciées, subtilisées à l'alambic, Katkoff répondit

par une critique acerbe du slavophilisme. Il se défendit d'abord contre les accusations de ses adversaires qui lui reprochaient d'être partisan des idées féodales et aristocratiques. Katkoff reconnaissait bien qu'avant l'émancipation des paysans les grands seigneurs russes avaient quelque ressemblance avec les barons et les ducs de la féodalité ; il était naturel que les propriétaires des paysans fussent jaloux de leur situation privilégiée. Avec l'abolition du servage, tous les privilèges tombaient en désuétude. L'élément aristocratique était en Russie un principe occasionnel venu de l'étranger et contraire au génie slave ; toute tentative faite maintenant pour s'isoler et s'enfermer dans un cercle étroit, sous prétexte d'appartenir à une race supérieure ou se croire fait d'une autre pâte que celle des humbles mortels, paraîtrait surannée et serait désavantageuse pour les nobles eux-mêmes.

Puis Katkoff s'attaqua directement au slavophilisme. Tout en rendant hommage aux plus

illustres représentants de cette doctrine, il critiqua avec une certaine âpreté leurs personnes. Les frères Pierre et Ivan Kiriewski étaient les plus doués et les plus sincères, tandis que Khomiakoff, malgré son talent, était vaniteux et prétentieux, incapable de synthétiser ses connaissances ; esprit vif, mais léger et futile, il n'avait pas l'aptitude nécessaire pour approfondir les choses. Comme tous les esprits sans originalité, Khomiakoff voyait partout des choses ordinaires et très faciles à expliquer. Les autres, comme Constantin Aksakoff, étaient enthousiastes et rêveurs, ignorants de la vie pratique ; inconstants dans leurs idées, versatiles dans leurs jugements, ils passaient à la légère d'Hoffmann à Schiller, de Schiller à Gœthe, de Gœthe à Hegel, de Hegel à Lomonosoff. Après Lomonosoff, ils n'avaient rien trouvé que le cafetan et le bonnet national, la mourmolka.

Quant aux slavophiles modernes, Katkoff les comparait aux Épigones, aux cycliques de

l'antiquité. Toutefois, les cycliques russes étaient moins heureux que les anciens dans l'imitation de leur Homère. Les premiers slavophiles, en excitant le sentiment de la personnalité, en agitant la conscience nationale, avaient rendu sans doute un grand service à leurs concitoyens. Mais les Épigones, en demandant l'isolement absolu de la Russie, en prêchant le dédain complet de la science et de la civilisation européenne, entravèrent le progrès, seule voie par laquelle la Russie pût entrer dans le concert des grandes puissances du monde civilisé.

XIII

Je ne sais qui a dit que les souverains étaient souvent plus redoutables par leurs qualités personnelles que par leur puissance. Alexandre II était dangereux pour ses mi-

nistres et pour ses hauts dignitaires à cause de sa bonté et aussi à cause des défauts de son caractère. Prince loyal, chevaleresque, animé des plus grandes générosités envers son peuple, il lui manquait, pour mener à bonne fin ses réformes libérales, la volonté ferme et inébranlable de son père. Peu conséquent avec lui-même, Alexandre II prononçait ces mots qui sont restés célèbres : « J'étonnerai l'Europe par mes réformes », et en même temps il s'entourait de Rostowtzef, de Patkule, de Poutiatine et de Nazimoff, qui furent nettement défavorables à ces réformes.

Aucun tsar n'a été moins heureux dans le choix de ses ministres, et jamais on ne vit en Russie de ministères aussi hétérogènes que sous son règne. Cet élément disparate, ce manque d'harmonie et d'accord entre les ministres engendra des luttes acharnées, des conflits misérables. Plus d'une fois, le conseil des ministres du Tsar fut troublé par des scènes de reproches amers, de récriminations vio-

lentes et d'altercations scandaleuses, comme dans un parlement républicain et démocratique. Ainsi, le général Milutine, ministre de la guerre, et le comte Dmitri Tolstoï, alors ministre de l'instruction publique, se donnèrent mutuellement les sobriquets de « nihiliste » et de « raseur » et durant des années ne se saluèrent pas. Timacheff, ministre de l'intérieur, s'écria un jour en s'adressant au comte Palhen, son collègue de la justice : « Vos magistrats sont tous des nihilistes et des mal-intentionnés (*Neblagonamerenié*) : je donnerai l'ordre à mes agents et à mes gouverneurs de les faire déporter en Sibérie. » Ce à quoi le comte répliqua : « Et moi je vais prescrire immédiatement à mes magistrats de poursuivre vos gouverneurs et votre chef de police pour malversations et pots-de-vin (*za zviatki*). » Ces discussions dans les hautes sphères officielles furent fatales au pays. C'est grâce à cette incohérence gouvernementale que la doctrine funeste du nihilisme militant put

prendre un pareil développement. Un spirituel publiciste disait, au commencement de notre siècle : « Quand un gouvernement absolu est malade, c'est le peuple qui garde le lit. » A la fin du règne d'Alexandre II, la Russie paraissait réellement garder la chambre.

XIV

L'insurrection polonaise provoqua un vrai schisme politique en Russie et jeta la discorde parmi les hommes d'État qui dirigeaient les affaires du pays. Les uns, comme le prince Gortchakoff, le général Milutine, étaient partisans des idées de Katkoff. Ils approuvaient sans réserve les réformes en Pologne conçues par Nicolas Milutine et son collaborateur le prince Tcherkaski. Le parti libéral, qui réclamait pour la Pologne l'organisation que ce pays possédait avant la première insur-

rection de 1831, était représenté par Golovnine, le jeune ministre de l'instruction publique, par Valoueff, ministre de l'intérieur, et le prince Souvoroff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. L'âme de ce parti, désigné sous le nom de parti des « séparatistes », fut le grand-duc Constantin. Pour lutter contre Katkoff, Golovnine et Valoueff se bornèrent d'abord à subventionner quelques journaux importants, comme le *Goloss*, dirigé par André Kraïewski, et la *Poste du Nord*, qui menèrent une violente campagne contre le rédacteur de la *Gazette de Moscou* (1). Puis, la censure fut chargée de chercher chicane par tous les moyens possibles au fougueux journaliste. Pendant quelque temps, les peines et les amendes tombèrent dru sur Katkoff.

(1) Les feuilles illustrées et les journaux satiriques de Saint-Pétersbourg n'épargnèrent pas Katkoff. Ainsi, dans le journal *Iskra* (l'Étincelle), on le représentait sous la forme d'un monstre, moitié homme, moitié oiseau de proie, coiffé d'un chapeau anglais et en train d'étudier au Jardin d'acclimatation la vie intime des colibris, dans l'espoir de trouver aussi chez eux des tendances séparatistes.

Toutes ces manœuvres et ces chicanes ne firent qu'accroître le prestige et la popularité du célèbre publiciste, et de tous les côtés de l'Empire arrivèrent des témoignages de reconnaissance à l'adresse du défenseur des idées politiques nationales. A Moscou, on lui fit des ovations; en province, dans toutes les assemblées de la noblesse, on porta des toasts patriotiques au grand citoyen. Golovnine avait essayé de modérer Katkoff en lui offrant des subventions, car les affaires matérielles de la *Gazette de Moscou* étaient loin d'être prospères, mais le journaliste les repoussa. Le grand-duc Constantin, une fois nommé président du conseil de l'Empire, envoya un de ses amis pour parlementer avec Katkoff. Le hautain publiciste répondit qu'il ne pouvait s'entretenir sur ces matières qu'avec le grand-duc en personne.

Le parti séparatiste redoubla de force. Il lança contre la politique de Katkoff des plaquettes et des pamphlets, à l'étranger, notam-

ment en Belgique. On sait que les Russes lisent avec un intérêt particulier tout ce qui paraît en français sur leur pays. Ce fut le baron Firks, agent du ministère des finances à l'étranger, qui se chargea de la besogne. Il débuta dans l'affaire par une brochure en français intitulé : *Lettres d'un patriote polonais au gouvernement national de la Pologne,* et signée Pitkevitch. Dans la préface, on prétendait que l'auteur de la brochure était quelque chose comme un ancien insurgé qui, dans une rencontre avec les troupes russes, avait perdu le bras gauche. Le sujet de la brochure n'était autre qu'une exposition subtile des idées séparatistes. Pitkevitch accusait le comte André Zamoyski d'avoir fait avorter par ses exigences la solution pacifique de la question polonaise. Cette brochure provoqua de la part de Katkoff une réponse violente qu'il résuma en plusieurs articles. Il voyait là une nouvelle manœuvre de la part des Polonais et de leurs défenseurs pour sortir, par une nouvelle

intrigue, de l'insurrection avortée. Quelques mois après, le même baron Firks lança contre la politique de Katkoff un nouveau pamphlet signé de son pseudonyme littéraire « Schedo-Ferroti ». Ce fut la fameuse brochure *Que fera-t-on de la Pologne?* qui fit tant de bruit et causa tant d'ennui au rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Cette fois, Katkoff était pris directement à partie. Schedo-Ferroti avait fait un vrai réquisitoire et dressé un acte d'accusation contre Katkoff. Il voulut montrer que l'influence exercée par la *Gazette de Moscou* sur l'opinion publique était aussi néfaste à la Russie qu'à la Pologne. Tout en rendant hommage au grand talent du publiciste de Moscou, il lui reprocha de s'être trop grisé de sa puissance, de déployer trop de vanité bruyante pour gagner un grand prestige politique, d'apporter dans le domaine de la discussion politique une turbulence de sectaire, et d'avoir trop d'adulation pour les mauvais instincts et les appétits bas des folliculaires. Pour acqué-

rir la popularité, Katkoff, selon lui, était allé jusqu'à flagorner la vanité nationale, qui est toujours une mauvaise et même une dangereuse conseillère !

Schedo-Ferroti niait l'existence en Russie d'une opinion publique. Il raillait ceux qui parlaient de cette opinion. Pourtant l'accueil hostile que le public en Russie avait fait à son pamphlet aurait dû l'avertir qu'il s'était trompé. Les ministres séparatistes Valoueff et Golovnine, qui furent à vrai dire les inspirateurs du baron Firks, s'étaient empressés d'envoyer sa plaquette dans toutes les administrations et toutes les écoles. Cet acte administratif fit comprendre facilement à Katkoff que les ministres en antagonisme avec lui avaient voulu l'attaquer directement. Par prudence, il mit dans sa réponse plus d'ironie que de turbulence.

Bœrne comparait l'esprit français à une épée très effilée, sans tranchant, et l'esprit allemand à un glaive tranchant, mais sans

pointe. L'esprit de Katkoff, quand il se servait de l'ironie, semblait posséder ces deux qualités réunies. Il paraissait s'étonner qu'on s'occupât autant de lui à l'étranger. « Nous sommes forcé, disait-il, d'annoncer à nos lecteurs l'apparition à l'horizon politique européen d'un phénomène nouveau et très intéressant, et ce phénomène, c'est nous. En vérité, depuis quelque temps nous sommes devenu l'objet d'études, d'attention, de propagande ouverte et clandestine par toute l'Europe. Dans tous les journaux et même dans beaucoup de revues de différents pays (1), on publie sur nous des correspondances et des articles. On annonce au public que, dans la Russie lointaine et glaciale, est né une sorte de monstre, un dragon, qui s'appelle « Herr Katkoff » ; qu'il a choisi pour antre la bonne ville de Moscou et que tout un vaste pays a été désolé par ses invasions dévastatrices ;

(1) Rappelons qu'à cette époque Katkoff fut vivement attaqué dans le journal *le Siècle*, par Henri Martin.

on récite que tout un peuple, accablé par son joug de fer, a demandé avec pitié à l'étranger de lui envoyer saint Georges pour terrasser le monstre. On affirme que le libérateur est arrivé. Mais qui est ce libérateur ? Il paraît que ce saint Georges est un simple parpaillot de la Baltique, qui se couvre d'un masque italien et qui n'a qu'un seul mérite, c'est de savoir à fond le français. » Mais comme les oracles antiques, il ne peut pas parler net et sans ambiguïté.

« ...Maintenant, continue Katkoff, puisqu'on s'occupe de nous, puisqu'on nous accuse d'avoir brisé la lyre d'Hertzen pour la remplacer par la balalaïka de Moscou (sorte de vielle russe à trois cordes), puisqu'on nous impute des horreurs, il nous faut nous en défendre. Et quelle est la faute qui nous a valu d'être traîné aux gémonies ? Nous avons déclaré tout haut que nous étions Russe et patriote ; il nous semble que cette déclaration doit avoir autant d'importance que celle d'un

Français ou d'un Allemand à l'égard de sa nationalité. Cependant nos séparatistes voient en cela un crime de lèse-humanité, et ils sont dépités. Nous ne sommes pas si pusillanime, si minutieux, si vétilleux pour nous flatter de l'importance que l'on nous attribue. Nous ne nous croyons pas le droit d'être fier de cette animosité ou de cette haine que l'on nous témoigne. On se sert de notre nom, de notre personnalité pour amoindrir cette nouvelle force redoutable que l'on appelle la conscience nationale russe. »

J'ai dit que la brochure de Schedo-Ferroti avait été accueillie d'une manière hostile en Russie. Après la réponse de Katkoff, toute la presse de province se rallia autour de lui. Quelques journaux proposèrent même de changer le titre de la brochure et de l'intituler : *Ce que l'on ne fera pas avec la Russie.* Plusieurs universités renvoyèrent la brochure au ministre sans l'avoir ouverte.

Le ministre Golovnine en fut exaspéré.

Une sorte de corps-à-corps s'engagea entre le ministre et le rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Schedo-Ferroti commença une série d'attaques contre Katkoff dans le journal *l'Indépendance belge*, puis fonda un journal russe à Bruxelles sous le titre d'*Écho de la presse russe*, toujours pour lutter avec Katkoff. Pendant que le baron Firks l'attaquait à l'étranger, le ministre cherchait chicane à la *Gazette de Moscou* et la frappait d'amendes considérables pour des raisons futiles. Cela se passait encore avant la promulgation de la nouvelle loi sur la presse du 6 avril 1865. Il y avait un censeur pour chaque journal. On raconte que le censeur de la *Gazette de Moscou*, un certain Petroff, tremblait de peur quand on lui apportait les articles de Katkoff, car celui-ci rétablissait les passages supprimés par la censure. Enfin, exaspéré par les amendes, le grand journaliste annonça qu'il allait quitter la rédaction de la *Gazette de Moscou*, s'il n'était pas soumis à la seule censure de l'Université. L'opinion pu-

blique en fut vivement émue. Katkoff déposa une plainte au comité des ministres, où il comptait beaucoup d'amis, et se rendit lui-même à Saint-Pétersbourg.

La séance du conseil des ministres du Tsar où se discuta l'affaire du célèbre journaliste fut des plus orageuses. Nationalistes et séparatistes se trouvèrent face à face avec des menaces et des invectives à la bouche. Le parti de Katkoff sortit victorieux de la discussion. Il fut décidé que le rédacteur de la *Gazette de Moscou* serait soumis à une censure spéciale émanant directement du conseil des ministres. Ce fut le premier triomphe de Katkoff sur Golovnine, qui finit plus tard par succomber sous l'attaque du puissant journaliste. Un an après, à son tour Michel Nikiphorovitch se heurtait à un terrible adversaire étranger, et sa fortune politique courait le risque d'être anéantie. Cet adversaire s'appelait Charles de Mazade.

XV

C'est à l'empereur des Français que revient l'initiative de la fatale et inutile intervention diplomatique de l'Europe en faveur des Polonais. Les Français avaient participé largement à cette diplomatie occulte et maladroite de leur souverain. Renan a dit un jour, en parlant de l'histoire de France, que dans cette grande et tragique histoire, le Roi et la nation avaient presque toujours rivalisé d'imprudence. Il a comparé la France de l'ancien régime à une grande société d'actionnaires, formée par un spéculateur de premier ordre, la maison capétienne. Après 1789, les actionnaires crurent d'abord pouvoir se passer du chef, mais les affaires devenant mauvaises, dans un moment d'affolement, au 18 brumaire, ils prirent un gérant. Quand ce dernier

eut déposé son bilan, les liquidateurs imposèrent de nouveau un chef de la vieille souche. On sait quelle importance la majorité des Français attribua à la Restauration et à la monarchie de Juillet. Et c'est pour cette raison que, lorsque éclata la révolution de Février, les plus éclairés parmi les Français considérèrent cet événement comme une grande fatalité pour leur pays. Renan nous raconte comment, quelque temps après l'abdication de Louis-Philippe, Cousin qui, selon lui, était un profond connaisseur de toutes les gloires françaises, lui dit avec tristesse : « Mon ami, on ne comprend pas encore quel crime a été la révolution de Février ; le dernier terme de cette révolution sera peut-être le démembrement de la France. » Charles de Rémusat comparait 1848 à 1815, la date la plus désastreuse de l'histoire de France. Rouher qualifiait de catastrophes ces mêmes événements. Plus tard, après la Commune, Émile Montégut appela la date de février 1848 le Waterloo

intérieur de la France, dans sa plus triste réalité, et la désigna comme le point de départ véritable de ses malheurs. Et, chose digne de remarque, de toutes les révolutions françaises, celle de Février fut la première qui porta un caractère social, prêché de nos jours encore par quelques esprits captieux. C'est réellement une question économique et non une question politique qui renversa le trône du roi-citoyen. On revendiqua la réforme des salaires et non la modification des droits.

Trois années suffirent pour faire expirer cette révolution sous un coup d'État. Le 2 décembre, comme le 18 brumaire, n'avait froissé que quelques vieilles barbes qui quittèrent leur patrie, les uns de leur propre gré, les autres sur l'invitation du nouveau maître. Quelle était donc la cause de ce ralliement de la majorité des Français au nouveau Bonaparte ? Pour les plus éclairés, ce fut la déception, car il était bien pénible de constater la stérilité de la nouvelle révolution à Paris. La

prise d'armes faite en Europe pour secouer le régime de 1815 avait piteusement échoué. Nicolas Ier et Metternich étaient restés les maîtres : il y avait là de quoi décourager les plus convaincus et les plus optimistes. Quant à la bourgeoisie française, elle cherchait le repos, la paix et l'ordre. Si, selon le mot de Guizot, l'esprit révolutionnaire a eu ses heures dans l'histoire de toutes les nations, en France, l'esprit réactionnaire et la complète soumission ont eu aussi les leurs. Ne semble-t-il pas que l'homme du 2 décembre, en s'imposant à la France comme un maître absolu, par un procédé traditionnel dans la famille des Bonaparte, ne soit devenu le fascinateur, le grand charmeur de cette nation qui avait déjà trois grandes révolutions sur la conscience ? Les étrangers qui ont cru reconnaître dans la fameuse chanson de Nadaud : *Les deux gendarmes*, Napoléon III et la France n'étaient peut-être pas dans l'erreur. Le peuple français était devenu tout d'un coup

très plébiscitaire (1). Il était décidé que désormais les « oui » ou les « non » seraient votés sur le signe du maître. Il suffit à l'Empereur de prononcer cette désobligeante et malheureuse phrase « que les Russes étaient des canailles », pour que les sujets du Tsar courussent les risques de se voir insultés dans tous les lieux publics. La politique décousue, disparate, contradictoire de Napoléon III au Mexique avait trouvé peu de détracteurs. Sa diplomatie occulte, mais si timide et si imprudente, dans la question polonaise n'eut qu'un seul désapprobateur, qui n'était autre que l'auteur de la *Justice dans l'Église et dans la Révolution*. Proudhon fut le seul publiciste français qui résista à la contagion du faux « polonisme ». Dès le début, il déclara tout haut que l'insurrection polonaise était une intrigue des

(1) Renan dit franchement qu'il fut dégoûté du peuple à jamais lorsque, le 2 décembre, il le vit « accueillir d'un air narquois les signes de deuil des bons citoyens ». Sa collaboration assidue à la *Revue* de François Buloz devint dès lors son unique consolation.

jésuites, un micmac des magnats et une manigance de faquins, de bateleurs et de charlatans politiques. Les autres libéraux et conservateurs étaient animés d'un amour outré par le sort des Polonais. Émile de Girardin dans le *Journal des Débats*, Anatole de la Forge et Henri Martin dans le *Siècle* publiaient des articles d'une violence absurde contre la Russie. On se rappelle que le grand historien est allé jusqu'à contester aux Russes même leur origine slave.

Lorsque le parti séparatiste eut constaté que la Belgique était un pays peu favorable à la lutte contre Katkoff, on décida de transporter le lieu du combat en France. Il importe de noter que Schedo-Ferroti entretenait depuis longtemps des relations d'amitié avec Charles de Mazade. L'adversaire que l'on désignait à M. de Mazade n'était pas un inconnu pour lui. Dans une étude antérieure sur la Russie, l'éminent académicien avait déjà signalé au public français le journaliste

de Moscou comme un des plus remarquables publicistes russes. Katkoff allait avoir affaire à forte partie.

C'est le 15 mars 1866 que parut le fameux article de M. de Mazade : Katkoff y était violemment attaqué. L'écrivain français était un de ces polémistes qui terrassent avec leur plume, mais que l'on s'honore d'avoir devant soi comme adversaires. A Saint-Pétersbourg, dans les hautes sphères politiques, on attendait avec impatience l'arrivée de ses articles. On chuchotait que l'attaque de M. de Mazade amènerait de graves événements. En vérité, nous verrons tout à l'heure qu'à la suite de l'article du publiciste français, la fortune politique du rédacteur de la *Gazette de Moscou* courut un grand risque, et que sa carrière fut à deux doigts de sa perte.

C'était la première fois que Katkoff se trouvait en face d'un adversaire aussi vigoureux : jamais il n'avait été touché aussi cruellement. Toute sa personne était peinte sous des cou-

leurs telles que ses ennemis triomphèrent. Il était surprenant de voir un étranger, qui n'était jamais venu en Russie, aussi bien renseigné sur tous les dessous de la politique intérieure du gouvernement du Tsar. Ce qui fit dire à Katkoff que l'écrivain français avait tout simplement l'honneur d'assumer sur lui la responsabilité des choses et des convictions qui n'étaient pas les siennes.

Le tableau qu'avait tracé M. de Mazade de la situation intérieure du grand empire du Nord et du rôle politique joué par Katkoff fut d'un effet saisissant. La description de la personne du rédacteur de la *Gazette de Moscou* était tracée avec une vivacité et une finesse magistrales. Tout en rendant hommage aux grandes qualités du publiciste russe, à son talent supérieur et fortement nourri, à son esprit vigoureux et rompu à toutes les habiletés de la polémique, M. de Mazade lui attribuait plus de défauts qu'il n'en avait en réalité. Katkoff était présenté comme un homme d'un tem-

pérament violent sous des dehors doux et même insignifiants, mais dominé par des passions implacables ; d'une allure très absolue, très soupçonneuse, inégale, prolixe et puérile dans ses haines, obsédé par des idées fixes et poussant l'infatuation de lui-même jusqu'à la solennité et jusqu'au ridicule. M. de Mazade le comparait à ce personnage du roman de Tourguéneff, intitulé : *La fumée*, qui frappe toujours au même endroit et finit par percer, qui ordonne sans cesse par suite de la haute opinion qu'il a de lui-même. Le public est circonvenu et se dit : « Il doit avoir raison, il faut l'écouter. » « M. Katkoff, écrivait M. de Mazade, est très verbeux dans ses invectives ; il a une opiniâtreté que la contradiction irrite et met hors d'elle-même, des haines qui ne reculent devant rien, pas même devant la délation, quand il s'agit d'atteindre ses adversaires, tellement il est dénué de tout scrupule. Et c'est moins par ses qualités que par ses emportements et ses excès qu'il a conquis son

pouvoir immense comme écrivain dans cette période nouvelle qui date de l'insurrection polonaise.

« Le malheur de Katkoff, entre l'injustice et la violence de ses polémiques, c'est de s'être tellement grisé des passions qu'il a soulevées et du bruit de sa parole, qu'il en est venu à être une sorte de derviche hurleur du patriotisme, à faire d'une hallucination, où la vanité a sa part, un système permanent et obligatoire. Hors de son idée fixe, il ne connaît plus rien ; l'Occident n'existe plus que comme foyer d'une dangereuse contagion. Il n'y a pour lui qu'une civilisation, la civilisation russe, qui se suffit à elle-même et n'a rien à envier aux autres ; il n'y a qu'une politique : la russification de tout ce qui appartient à l'Empire... »

A l'époque où M. de Mazade écrivait ces lignes, les défauts imputés à Katkoff étaient peut-être exagérés : ils devaient se réaliser plus tard. Agacé, tourmenté sans cesse par

une kyrielle d'injures, harcelé par des attaques réitérées, le caractère de Katkoff finit en effet par se gâter, se fausser et s'aigrir. Il devint hargneux, cassant, altier; partout, par l'ardeur et la vivacité de sa polémique, l'âcreté de son esprit, l'âpreté de son ironie, l'ascendant de sa dialectique et la violence de son invective, il voulut se poser en dominateur arrogant.

Avant qu'il répondît à M. de Mazade, Katkoff avait déjà été noté sur les tablettes du ministre à cause de deux articles antérieurs; dans l'un, il examinait la nature du gouvernement et soutenait cette thèse que l'idée gouvernementale pouvait être réalisée en dehors d'une composition vicieuse du ministère. Les hommes au pouvoir les plus incapables et les plus indignes de leur poste pouvaient, selon lui, fausser à un moment donné et même mettre en péril les plus graves intérêts du pays. Mais la nature, l'entité du gouvernement absolu restera inébranlable, parce qu'il

y aura toujours une différence essentielle entre les principes de tel ou tel gouvernement et l'esprit de ceux qui pour un moment donné exerceront le pouvoir.

L'autre article de Katkoff traitait des préparatifs militaires de l'Autriche et de la Prusse. Katkoff insistait sur le contraste entre l'homogénéité nationale de l'armée prussienne et le manque de cohésion de celle d'Autriche. Puis, indiquant la grande supériorité de la première, il ajoutait : « Il semble que dans notre pays des partis influents veuillent nous imposer à tout prix cette déplorable organisation disparate de l'Autriche. On va jusqu'à nous proposer une sorte de confédération russe. Si ces néfastes propositions émanaient de nos pires ennemis, cela nous paraitrait assez naturel. Voir ces conseils machiavéliques presque acceptés par quelques hommes au pouvoir, cela nous plonge dans la plus grande tristesse. N'est-il pas surprenant et triste de constater que l'idée de l'unité

gouvernementale en Russie trouve tant d'obstacles dans les hautes sphères politiques? Faut-il que cette idée, essentiellement patriotique, soit si bafouée, repoussée et condamnée comme une hallucination, une pensée folle, un délire, un principe démocratique et révolutionnaire, et cela par des hauts dignitaires peu scrupuleux dans leurs moyens de combat! » C'était là, certes, un langage d'une hardiesse tout à fait extraordinaire dans un pays de régime absolu. La presse russe était déjà à cette époque soumise à la nouvelle loi, calquée sur celle du second Empire, avec le système de la suppression prononcée par le Sénat (qui est, en Russie, la cour suprême de justice) après trois avertissements. Le ministre Valoueff hésitait encore à donner un avertissement à Katkoff. La réponse de ce dernier à l'article de M. de Mazade le décida.

Les termes de la réponse de Katkoff étaient violents ; le journaliste russe y tenait un langage irrité et agaçant. Il évoquait les souve-

nirs des époques de troubles et d'interrègne en Russie, où les ennemis intérieurs étaient les plus dangereux, mais, au moins, ne se cachaient pas et agissaient ouvertement en plein jour : « A notre époque, disait-il, nous avons les mêmes ennemis, et ils sont encore plus dangereux, parce qu'ils prennent les chemins détournés pour y mettre en jeu leurs perfides manœuvres et leurs menées obliques. Voilà trois ans que le public russe assiste au spectacle déplorable où se déroule cette action révoltante et malpropre. Je ne sache pas qu'on ait jamais vu un tel rouage de mensonges, de duperies, une telle spéculation sur la candeur et la bêtise humaines que celle que nous avons sous les yeux depuis ces trois dernières années. Le trait caractéristique de cette manigance indigne, éhontée, nouée et suscitée à l'étranger, c'est l'aplomb et la persévérance sans vergogne. Que de fois cette intrigue a déjà été démasquée, mise à nu et flétrie ! et cependant elle persiste sans se fati-

guer. Quel que soit le coup que cette basse machination reçoive, elle se dresse comme une femme perdue, une catin sans pudeur, pour recommencer avec une nouvelle certitude de victoire... Les auteurs, aussi bien que les inspirateurs de toutes ces fabrications malpropres, spéculent sur la naïveté des gogos qui ne se demandent jamais pourquoi et par quel motif l'action apparaît devant leurs yeux. » Deux jours après l'apparition de cet article, Katkoff reçut un premier avertissement. Le rédacteur de la *Gazette de Moscou* était d'une trempe à ne pas se laisser intimider pour si peu de chose. Il refusa d'insérer l'avertissement, infraction qui entraînait pour un journal vingt-cinq roubles d'amende par jour. Cette crânerie du journaliste produisit une grande sensation en Russie.

L'effet produit par la résistance audacieuse de Katkoff fut d'autant plus grand qu'il avait fait suivre son refus d'insérer l'avertissement d'une longue et insidieuse explication :

« Depuis quelque temps, écrivait-il, nous recevons des avertissements de tous les côtés : de la *Revue des Deux Mondes*, sous la signature de M. de Mazade; de la Revue russe *le Contemporain*, sous la signature de M. Iouri Joukowski (1). Ces avertissements ne sont pas officiels, et nous pouvons même les dédaigner. Mais nous recevons aussi des avertissements par l'intermédiaire de la police, et plusieurs journaux se sont empressés de les insérer sans nous avoir demandé notre avis, c'est-à-dire sans même savoir si nous les avions acceptés. Eh bien, nous ne les acceptons pas. Nous avons déjà assez lutté contre certains hommes tout-puissants qui font partie du gouvernement. Il nous est même échu la triste tâche de condamner les écrits antipatriotiques d'un agent de notre gouvernement, écrits qui, à notre extrême regret, ont été approuvés par un mi-

(1) Écrivain socialiste russe, auteur de l'*Histoire de la littérature politique au dix-neuvième siècle*, ouvrage considérable interdit en Russie.

nistre russe. En présence de pareils faits, est-il permis de dire que nos paroles sont gratuites, superficielles, sans preuves et sans fondement? Osera-t-on affirmer que ce sont nos paroles et non les faits qu'elles incriminent, et dont nous n'avons aucunement la responsabilité morale, qui ont pu discréditer le gouvernement et jeter du trouble dans les esprits? Malgré toute l'estime que nous devons aux hommes du gouvernement, nous ne sommes pas obligé de nous croire leur fidèle sujet, et nous ne nous voyons pas dans la nécessité de nous conformer aux aperçus, aux convictions et aux intérêts personnels de tel ou tel d'entre eux. Nous ne reconnaissons qu'un seul pouvoir, le pouvoir suprême du Tsar, qui est au-dessus de tout et de tous et qui représente l'entité du gouvernement auquel nous avons prêté serment. Les intérêts de ce principe seuls sont les intérêts de toute la nation. »

Le ton fier et provocateur de cet article fit sauter aux nues le ministre.

Un deuxième avertissement annonça à Katkoff que sa situation allait devenir critique et même périlleuse.

Tous ceux qui connaissent l'esprit du gouvernement russe sont d'accord pour reconnaître que cette attitude audacieuse et sans exemple jusqu'alors de la part d'un simple journaliste, cette manière d'affronter un ministre du Tsar eût entraîné la perte de Katkoff. Il en fut préservé par un événement imprévu et fatal : l'attentat de Karakozoff contre Alexandre II.

On sait l'histoire de ce crime insensé qui fut la première manifestation du nihilisme militant. Le 4 avril 1866, le Tsar se promenait au Jardin d'été, lorsque Karakozoff, s'approchant du monarque, lui tira un coup de revolver ; heureusement, un ouvrier, Komissaroff, qui se trouvait à côté du criminel, le frappa sur le coude, détournant ainsi le coup : la balle partit en l'air sans atteindre personne. Karakozoff était le fils d'un petit propriétaire

de Saratov et ancien étudiant de l'Université de Moscou, qu'il avait été forcé de quitter pour n'avoir pas payé le montant de son inscription. L'attentat à la vie du Tsar, accompli par un ancien élève de l'Université, entraîna la disgrâce du ministre de l'instruction publique, l'ennemi le plus acharné du rédacteur de la *Gazette de Moscou*. La démission de Golovnine fut un triomphe auquel Katkoff dut son salut.

Encouragé par le départ d'un de ses principaux antagonistes, le publiciste redoubla de violence. Malgré les avertissements, il attaqua de nouveau Charles de Mazade. Il alla jusqu'à déclarer que l'écrivain français était inspiré par Golovnine et ses coreligionnaires politiques, et que le socialiste russe Joukowski était en relation avec l'ancien ministre de l'instruction publique. « J'ai la certitude, écrivait-il, que c'est le même flambeau qui éclaire à la fois M. de Mazade dans la *Revue des Deux Mondes* et M. Iouri Joukowski dans la *Revue socialiste russe*, et cela est une vraie trahison.

M. de Mazade est un chaud défenseur de la cause polonaise, et le nihilisme russe n'est autre chose qu'une engeance du polonisme. »

Cette nouvelle sortie contre l'écrivain français et cette mention irrévérencieuse à l'adresse de la Revue de F. Buloz, valurent à Katkoff un sévère châtiment. Valoueff frappa la *Gazette de Moscou* d'un troisième avertissement avec suspension du journal pendant deux mois. L'opinion publique s'émut. Les étudiants organisèrent plusieurs manifestations bruyantes en faveur de Katkoff, pour protester contre les mesures administratives qui le frappaient. Les manifestants crièrent sous les fenêtres de la rédaction : « Bravez le ministre et continuez votre œuvre patriotique. » Ce fut la dernière manifestation favorable de la jeunesse russe envers Katkoff : plus tard ce nom lui devint odieux.

Pendant huit jours la *Gazette de Moscou* ne parut pas. Puis, on vit paraître un numéro spécial où Katkoff fit ses adieux à ses lecteurs

en ces termes : « Depuis la fondation de notre journal qui remonte au siècle dernier, la publication n'a été interrompue que deux fois : sous le règne de Catherine II, à la suite de la peste qui désola la ville de Moscou, et en 1812, pendant l'invasion française. La troisième fois arrive malheureusement maintenant, sous notre direction, et à cause de nous. Voilà trois ans que nous luttons contre les vexations et les tracasseries de la censure, parce que nous défendons les intérêts de la patrie et du trône, tandis que les autres publications à tendances radicales et même socialistes sont moins inquiétées que la nôtre. Nous ne savons pas si nous pourrons plus tard reprendre la direction de notre cher journal ; en tout cas, nous tâcherons au besoin de le remettre entre des mains dignes et honnêtes. »

Les ennemis de Katkoff ne tardèrent pas à répandre les bruits les plus fantaisistes sur ses intentions. On raconta qu'il avait menacé le ministre d'aller fonder un journal à Genève

pour y attaquer le parti séparatiste. Cependant ceux qui le connaissaient bien savaient parfaitement que le créateur du parti national en Russie était loin de penser à vouloir s'expatrier.

Il était écrit que la trêve de l'action du grand journaliste ne durerait pas longtemps. Quelques jours après, l'empereur Alexandre II vint à Moscou avec toute sa famille pour assister à une grande revue de troupes. En apprenant que le tirage de la *Gazette de Moscou* était suspendu par ordre administratif, le monarque fit mander Katkoff chez lui. L'audience eut lieu au palais de Pierre I^er^ (Petrovski dvoretz). Il se passa alors une scène comme la Russie n'en avait pas vu depuis le 25 janvier 1833. A cette date commémorative, le conseil de l'Empire avait été convoqué et présidé solennellement par le tsar Nicolas I^er^ en personne. En face de lui était assis un homme sans uniforme, qui portait sur sa figure les traces de profondes méditations et aussi de

longues souffrances. Michel Speranski venait de présenter à l'assemblée du Tsar un travail que lui seul avait accompli, travail plus considérable que celui qui fut présenté au 1er pluviôse an IX par Portalis, Malleville, Tronchet et Bigot-Préameneu. En vérité, le *Corpus juris russici* (Svode Zakonov) du législateur russe se composait de quinze volumes in-quarto et ne contenait pas moins de quarante-deux mille articles. Quand la lecture du rapport fut terminée, le plus hautain des tsars alla vers Speranski, le serra dans ses bras et l'embrassa avec effusion; puis, détachant de son uniforme la plaque de Saint-André, il la plaça sur la poitrine de l'illustre législateur.

L'audience accordée par Alexandre II à Katkoff dura plus d'une heure. Il reçut un accueil comparable à celui que les princes n'accordent qu'à leurs amis intimes. Encouragé par l'extrême amabilité de l'Empereur, le journaliste se répandit en doléances amères et en plaintes acerbes contre la rigueur de

la haute administration. Alexandre II lui fit presque des excuses, en lui disant que les mesures de sévérité administratives dont il avait été l'objet, avaient été prises à son insu, avaient passé par-dessus sa tête, comme beaucoup d'autres d'ailleurs. Il autorisa le journaliste à s'adresser désormais à lui personnellement et l'assura de son appui et de sa haute protection. Puis, au moment de le congédier, l'autocrate embrassa Katkoff à plusieurs reprises et, en l'engageant à se remettre à l'œuvre, il lui souhaita de conserver dans son langage la flamme patriotique et vibrante qu'il avait déployée jusque-là (1).

Cette fois encore Katkoff ne devait pas trahir les espérances du Tsar. Il allait consacrer la flamme sacrée de sa parole, mais cette flamme devait mal tourner. Nous verrons comment, dans les affaires intérieures du pays

(1) Depuis jusqu'à la mort de Katkoff, la *Gazette de Moscou* n'a été frappée qu'une seule fois d'avertissement par le ministre Timacheff, en 1870.

et notamment dans celles de l'instruction publique, l'action et l'influence du rédacteur de la *Gazette de Moscou* furent fâcheuses et même néfastes pour la Russie.

XVI

Parmi les écrivains français qui se sont occupés tout récemment de rechercher les causes du rapide progrès du nihilisme, de l'extension et du développement des idées subversives et révolutionnaires en Russie, la première place appartient à MM. Anatole Leroy-Beaulieu et Th. Funck-Brentano. Ce dernier, dans une théorie aussi ingénieuse que philosophique sur la pensée à idées simples (1), nous a expliqué la source des erreurs,

(1) M. Funck-Brentano expose ainsi sa théorie à idées simples :

« Un gamin qui court après son camarade a une idée fort

des égarements et des exagérations dans lesquels tombent les Russes lorsqu'ils conçoivent

nette de la ligne droite; mais il ne songe pas plus à sa définition qu'aux rapports que cette ligne peut avoir avec les autres lignes qu'il décrit dans sa course; et lorsque, enfant, il pleurait pour qu'on lui donnât la lune, ou bien qu'il cassait ses jouets pour voir ce qu'il y avait dedans, il eut encore des idées qui ne se distinguaient en rien par leur caractère de spontanéité et de plénitude des idées simples telles que les entendait Descartes.

« Plus tard, ces idées nous paraissent, aux verres grossissants de nos abstractions, des plus complexes. Nous supposons au gamin, à l'enfant, des idées *a priori* d'espace, de temps, de cause, de substance, de toutes les catégories de Kant et d'Aristote. Le gamin mesure intuitivement les sinus et cosinus des angles qu'il fait dans sa course; l'enfant découvre dans la lune la cause de son éclat et dans ses jouets la substance de leurs qualités extérieures, ou bien nous nous imaginons que c'est l'enchaînement de leurs sensations qui enseigne à l'un ou à l'autre toutes ces merveilles de leur intelligence.

« En fait, ni le gamin ni l'enfant n'y songent; ils appliquent les facultés qu'ils possèdent, pensée, sens, organes, affections, volonté, à l'accomplissement de leurs actes; voilà les idées simples. Conçues dans la plénitude de l'activité de notre être, elle sont l'expression immédiate de notre besoin de vie et d'action; spontanées, naturelles, irréfléchies, elles constituent le fond même de notre intelligence, font mouvoir l'humanité et nous-mêmes, jusque dans les jugements que nous portons sur elles.

« Le sauvage, lorsqu'il se prosterne devant une pierre à

ou s'approprient les doctrines occidentales. Les idées simples que Descartes donnait

face animale ou humaine et en fait un fétiche ; le paysan, quand il redoute, à l'arrivée d'une comète, des événements extraordinaires, ont à la fois des idées simples et une pensée simple. Ils sont tout entiers à leurs impressions du moment. A nous, de telles idées paraissent, comme celle de l'enfant qui demande la lune, à la fois abstraites et concrètes, générales et particulières, spontanées et absurdes, immorales et irréfléchies.

« Les idées simples sont au progrès intellectuel des peuples ce qu'elles sont au développement intellectuel de l'enfant.

« A tous les âges de l'histoire, des hommes extraordinairement doués peuvent concevoir des idées que nous avons appelées classiques, comme le sauvage qui découvrit le premier la fusion des métaux ; de même, les esprits superficiels, légers, se forment à tous les âges des idées incomplètes et contradictoires, comme ce sauvage encore qui bat son fétiche. Les idées simples n'en restent pas moins le trait distinctif des époques primitives des peuples, les idées classiques de leur période de splendeur, et les idées incomplètes des époques de décadence.

« Aux origines, tous les hommes appliquent leur pensée entière à leurs impressions, à leurs actes : ensuite se développe lentement la connaissance des rapports contenus dans les idées premières ; des idées abstraites, générales, se forment, et, transmises de générations en générations, les croyances progressent, les sciences surgissent jusqu'à ce que le génie national s'y soit développé suivant toutes ses aptitudes ; après, ces mêmes idées qui, par les rapports qu'elles contiennent avec la réalité des choses, impliqueraient la

comme base de toute certitude et de toute science, qui est toujours une connaissance certaine et évidente, ont été faussées et dénaturées d'abord au dix-septième siècle par des subtilités casuistiques et le scepticisme

science absolue, se désagrègent en notions incomplètes et contradictoires. C'est l'enfance, l'âge mûr, la vieillesse de la vie intellectuelle des peuples.

« Ces faits sont fatals, nécessaires; l'histoire les confirme, et pour s'en convaincre, il suffit de comparer la pensée d'un homme de l'Occident à celle d'un Russe.

« Enseignez à un Russe une formule abstraite quelconque; ou bien il ne la comprendra pas, ou bien il en fera aussitôt une idée simple, tout comme l'enfant qui demande la lune. Nous proclamons que tous les hommes sont égaux, nous l'inscrivons sur tous nos monuments, et cependant nous supportons les inégalités sociales et politiques sous toutes les formes, de la façon la plus placide du monde. Nous avons fait de l'égalité l'expression abstraite d'une aspiration morale et d'un idéal à atteindre, fort différent de la réalité des faits et des nécessités politiques et sociales, dont nous tenons parfaitement compte. Dès que cette idée est entrée dans la pensée d'un Russe, elle cesse d'être une abstraction, devient lui-même : toute inégalité le heurte, toute différence de rang, de fortune, d'influence le froisse, lui paraît une violence faite à la nature elle-même; nos complaisances lui semblent des lâchetés, notre conduite indigne et inexplicable. L'égalité est devenue pour lui une idée simple. » (*Les sophistes allemands et les nihilistes russes*, p. 212.)

outré des philosophes à grandes prétentions, mais dénués de tout esprit scientifique. Le doute exagéré fut condamné par l'auteur du *Discours de la méthode*. L'homme qui doute beaucoup n'est pas pour lui plus savant que celui qui n'a jamais pensé ; il est même moins savant s'il s'est fait de fausses idées sur certaines choses. Les sceptiques et les faux interprètes de la philosophie cartésienne jetèrent donc du désordre dans les idées philosophiques du dix-huitième siècle. De cette anarchie intellectuelle surgirent les théories subversives de la philosophie sociale de Rousseau, de Voltaire, d'Holbach, de Condorcet et d'autres précurseurs de la Révolution française. Au milieu de ce chaos philosophique, à travers l'empirisme audacieux de Locke, le spiritualisme absolu de Berkeley, le sensualisme outré de Condillac et le scepticisme théologique et érudit des philosophes de second ordre, au moment même où l'on entendait encore le ricanement de Voltaire et la décla-

mation de Rousseau, à ce moment apparut la plus grande doctrine de la méthode synthétique. Sous l'influence du positivisme anglais de Hume, qui tranchait le dogmatisme et le scepticisme, Kant interposa sa puissante synthèse à double face, sa critique de la raison pure et de la raison pratique; cette raison qui médite, contemple et agit, qui tour à tour fait de la spéculation et de la pratique. En opposant la raison à la raison, le raisonnement à lui-même, on fait naître les antinomies. Cette doctrine, peu claire par elle-même à cause des facultés imaginaires qui servent de base à nos connaissances *a priori* et *a posteriori,* et embrouillée complètement par des antinomies sans fondement réel, a abouti à ce que M. Funck-Brentano appelle « des idées incomplètes » , qu'en Allemagne, au commencement de notre siècle, le parti orthodoxe désignait déjà par le mot « nihilisme » .

Les disciples et les continuateurs de Kant, en voulant éclairer la théorie et combler les

lacunes de la pensée de leur maître, tombèrent dans la sophistique dont Hegel fut le plus illustre représentant. C'est lui qui transforma l'opposition entre deux simples problèmes ou propositions de Kant en vrai système sophistique et contradictoire entre les idées et les faits. Les idées incomplètes de Kant et la sophistique de Hegel captivèrent tous les esprits, aussi bien dans le reste de l'Europe qu'en Allemagne. Les esprits les plus charmants et les plus réfléchis ne purent, même en France, résister à cette contagion. Seul, Saint-René Taillandier osa dire que l'audace de la philosophie allemande avait exclu trop souvent la précision et la justesse, « que Hegel avait fini par aboutir à un effrayant nihilisme, et que la dernière école qui s'était autorisée de son nom n'avait que trop bien mis à nu le danger de sa dialectique ». Les hégéliens avancés, intransigeants, trouvaient que le fondateur du criticisme se plaisait trop dans les contemplations de la raison et se préoccupait trop des

descriptions du mécanisme de l'âme. Ils conçurent le projet de mettre en mouvement cette raison pure, cette âme métaphysique. On sait avec quel succès. De même que, plus tard, leurs disciples russes commenceront par briser et démolir les autorités de la littérature et de la philosophie, de même les nouveaux hégéliens s'attaquèrent au principe le plus cher et le plus sacré du monde civilisé. Ils voulurent atteindre leurs contemporains dans la personne même du divin Créateur de notre religion. Ils se donnèrent un mal énorme pour devenir des athées dévots et des matérialistes mystiques, sans y jamais réussir complètement. Mais cela était nécessaire pour entrer dans le nouveau paradis d'Odin, dans le Walhalla hégélien; en pensant à l'aide de formules ternaires mais sophistiques et de sorites cornus, en ratiocinant sans mesure, en se jetant à corps perdu dans la méthode ambiguë, en confondant l'idée de Dieu avec celle du genre humain, en faisant de l'homme un

dieu et de l'absolu une contradiction, en traitant la religion chrétienne de symbole incomplet, en transformant le Créateur de cette religion en un mythe ou en une légende, en repoussant le culte comme une hypocrisie et un mensonge, en critiquant avec violence et avec haine les plus pures conceptions et les plus nobles pensées, en voulant remplacer la croyance du passé par une vague irréligion et une certitude mensongère de l'avenir, l'exégèse hégélienne creusa un abîme dans les âmes (1); les faibles et les naïfs devinrent

(1) La France, elle aussi, a payé son tribut à cette philosophie d'impiété qui a troublé toutes les consciences et jeté la désolation dans les cœurs vraiment chrétiens. Joseph Salvador a traité la doctrine chrétienne en vrai juif du Ghetto, qui a puisé toutes ses connaissances sur les origines du christianisme dans le Talmud et autres livres rabbiniques modernes.

Renan, qui était plein d'éloges pour l'ouvrage du même auteur sur le catholicisme, *Paris, Rome, Jérusalem*, a jugé sévèrement le traité sur *Jésus-Christ et sa doctrine*. « M. Salvador, dit-il, n'a approfondi que le judaïsme; il possède très bien la Bible, Philon, le Talmud, mais, sous le rapport de l'érudition et de la critique historique, il laisse beaucoup à désirer. Il semble même ignorer les écrits

incrédules par désespoir, les forts et les malins, athées par haine des heureux et des riches.

apocryphes d'origine juive chrétienne, ainsi que ceux des premiers écrivains chrétiens. M. Salvador est d'ailleurs guidé par une vue intéressée qu'il ne dissimule pas, celle de laver ses coreligionnaires du rôle peu honorable que les évangélistes leur font jouer dans la Passion. » Mais le trait le plus choquant dans cet ouvrage, c'est le désir de l'auteur de vouloir établir la supériorité de l'hébraïsme sur le christianisme et de prophétiser le triomphe du judaïsme le jour où la civilisation chrétienne sera épuisée; le peuple juif marchera de nouveau à la tête de l'humanité. On sait que l'abbé Lehmann, dans son ouvrage *L'entrée des Israélites dans la société française,* a exprimé la même idée.

Après la révolution de Février, Edgar Quinet, dans son *Enseignement du peuple,* prêcha aussi la délivrance de toute religion pour tout peuple qui veut devenir libre et progressif. Il crut que la liberté, l'égalité et la fraternité ne se réalisaient qu'en dehors de tout culte. Sans parler de Chateaubriand, qui était un mystique du romantisme naissant, et de Lamennais, qui était considéré comme un prêtre révolté, Pierre Leroux et Victor Considérant, deux socialistes, en s'inspirant des pensées de Pascal et voulant imiter peut-être Schleiermacher, ont fait de louables efforts pour réconcilier la religion avec le socialisme, mais sans y réussir. Ils estimaient qu'il n'y avait pas besoin de chercher une nouvelle religion (comme l'avait fait Saint-Simon), pour en faire une autorité chargée de la réforme sociale, car la religion chrétienne, ayant comme principal précepte l'amour du prochain, répondait à tous les besoins. Après Lacordaire, M. le cardinal Richard a déclaré ouvertement que la doctrine

Les conséquences désastreuses et terrifiantes du nihilisme allemand étaient prévues et an-

chrétienne et l'Église étaient compatibles avec les progrès de la science moderne et avec tous les principes politiques et sociaux de la cité moderne démocratique et républicaine. Du reste, toute la politique de Léon XIII consiste dans la réconciliation de l'Église avec l'État moderne. (Voyez à ce propos l'article de M. Brunetière *Après une visite au Vatican.*) — Taine, qui n'était rien moins que spiritualiste et mystique, se prononça fermement pour la religion. Je tiens à reproduire le passage, traitant de cette matière, d'un de ses plus beaux écrits : « La religion, dit-il, est de sa nature un poème métaphysique accompagné de croyance. C'est à ce titre qu'elle est efficace et populaire ; car, sauf pour une élite imperceptible, une pure idée n'est qu'un mot vide, et la vérité, pour devenir sensible, est obligée de revêtir un corps. Il lui faut un culte, une légende, des cérémonies, afin de parler au peuple, aux femmes, aux enfants, aux simples, à tout homme engagé dans la vie pratique, à l'esprit humain lui-même, dont les idées, involontairement, se traduisent en images. Grâce à cette forme palpable, elle peut jeter son poids énorme dans la conscience, contre-balancer l'égoïsme naturel, enrayer l'impulsion folle des passions brutales, emporter la volonté vers l'abnégation et le dévouement, arracher l'homme à lui-même pour le mettre tout entier au service de la vérité ou au service d'autrui, faire des ascètes et des martyrs, des Sœurs de charité et des missionnaires. Ainsi, dans toute société, la religion est un organe à la fois précieux et naturel. D'une part, les hommes ont besoin d'elle pour penser à l'infini et pour bien vivre ; si elle manquait tout d'un coup, il y aurait dans

noncées. Ces théories avaient justifié, autorisé toutes les haines, excité toutes les convoitises,

leur âme un grand vide douloureux, et ils se feraient plus de mal les uns aux autres. D'autre part, on essayerait en vain de l'arracher; les mains qui se porteraient sur elle n'atteindraient que son enveloppe; elle repousserait après une opération sanglante, son germe est trop profond pour qu'on puisse l'extirper. » (*L'ancien régime*, p. 274.)

L'opinion de Joseph de Maistre, que la religion chrétienne était la mère de la science, que la théorie et l'expérience se réunissaient pour proclamer cette vérité, que le sceptre de la science n'appartenait à l'Europe que parce qu'elle était chrétienne et qu'elle n'était parvenue à ce haut point de civilisation et de connaissances scientifiques que parce qu'elle avait commencé par la théologie, nous semble une des opinions les plus vraies qu'on trouve chez le célèbre ultramontain. Claude Bernard, dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, fait plusieurs fois allusion à l'importance de la religion. qu'il désigne sous l'expression de « connaissance absolue » et de « sentiment » qui soutiennent et soutiendront toujours les hommes dans leur ardeur passionnée à la recherche de la vérité. « Notre sentiment, dit-il, nous porte à croire, dès l'abord, que la vérité absolue doit être de notre domaine; mais l'étude nous enlève peu à peu de ces prétentions chimériques. La science a précisément le privilège de nous apprendre ce que nous ignorons, en substituant la raison et l'expérience au sentiment, et en nous montrant clairement la limite de notre connaissance actuelle. Mais, par une merveilleuse compensation, à mesure que la science rabaisse ainsi notre orgueil, elle augmente notre puissance. » Auguste Comte croyait, lui aussi,

aggravé toutes les souffrances. Henri Heine, cet agent de l'exégèse allemande en France, nous

que l'état théologique avait donné à l'humanité son plus grand développement. Le fondateur du positivisme était même ultramontain. On sait avec quelle âpreté il avait jugé le gallicanisme de Bossuet. Du reste, les plus forts esprits scientifiques, comme Newton et Pascal, étaient religieux. Pasteur l'était également.

Tocqueville pensait que les croyances dogmatiques en matière de religion sont indispensables même dans les pays libres et démocratiques, car toute action humaine prend naissance dans une idée très générale que les hommes ont conçue de Dieu dans ses rapports avec l'humanité; cette idée leur sert de canevas et d'ébauche de devoirs envers leurs semblables. Une société, quelle qu'elle soit, peut rarement supporter à la fois une parfaite absence de religion et une grande liberté politique. « Quand la religion est détruite chez un peuple, dit-il, le doute s'empare des portions les plus hautes de l'intelligence, et il paralyse à moitié toutes les autres. » Les âmes s'énervent, les volontés se relâchent et la liberté court un péril. L'indépendance absolue qui dérive de l'anarchie religieuse et de la licence politique effraye les hommes. La fermentation générale et perpétuelle les inquiète. Ne pouvant plus reprendre leur ancienne foi pour établir l'ordre dans le monde intellectuel, ils livrent la liberté politique à un dictateur ou à un César, croyant ainsi au moins pouvoir sauver l'ordre matériel.

En comparant ensuite le Coran à l'Évangile, l'illustre publiciste constatait que celui-là, à force d'avoir englobé dans les doctrines religieuses des maximes politiques, des lois civiles et criminelles et des théories scientifiques, était

en a avertis. Oui, la philosophie de l'impiété et de la négation avait triomphé. La force morale baissait progressivement; l'antagonisme social et la lutte des classes et des conditions

condamné dans les temps de lumière au discrédit, à la stérilité et à l'impuissance. L'Évangile, au contraire, en n'enseignant rien et en n'obligeant à ne rien croire en dehors des rapports généraux des hommes avec Dieu et entre eux, était destiné à régner dans tous les siècles et tous les temps. C'est pour cette raison que dans les sociétés démocratiques, où l'individu est très enclin à se soustraire à toute autorité religieuse, et où il perd le goût pour les croyances dogmatiques, la religion doit se tenir dans ses limites naturelles, c'est-à-dire s'abstenir de toute immixtion dans la politique, tracer un cercle aussi étroit que possible dans lequel elle prétende arrêter l'esprit humain sous peine de perdre tout crédit.

Ici Tocqueville tombe d'accord avec deux éminents hommes d'État de la Restauration, le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville et le comte de Montlosier, qui (à propos de la polémique soulevée entre de Lamennais, alors encore ultramontain, et l'évêque d'Hermopolis, Mgr Frayssinous) avaient donné de si sages conseils au piètre roi resté sur le trône comte d'Artois. « Si le catholicisme, dit l'auteur de la *Démocratie en Amérique*, parvenait enfin à se soustraire aux haines politiques qu'il a fait naître, je ne doute presque point que ce même esprit du siècle, qui lui semble si contraire, ne lui devînt très favorable, et qu'il ne fît tout à coup de grandes conquêtes. »

s'étaient déchaînés d'une manière menaçante, sans espoir de réconciliation. Mais quel cruel démenti au principe et à la synthèse du progrès humanitaire dogmatisés par Hegel et rêvés par ses premiers disciples ! « Aux défaillances des grandes aspirations du Parlement de Francfort, en 1848, avaient succédé la répression sanglante des idées nouvelles en Allemagne, en Hongrie, en Pologne, les guerres de Crimée et d'Italie, l'abandon de l'Autriche par son allié naturel, la guerre du Schleswig et la lutte fratricide de 1866, sans qu'il fût possible de découvrir le moindre symptôme, si faible fût-il, du progrès indéfini prédit avec tant de certitude par les grands rêveurs allemands (1). » Les désillusions furent d'autant plus grandes lorsqu'on put constater que tous ces nihilistes de la théologie et de la philosophie, tous ces Strauss, ces Feuerbach, ces Greuzer et d'autres n'étaient

(1) Funck-Brentano, *Les sophistes allemands et les nihilistes russes*, p. 123.

que des égoïstes revêches, des conservateurs rudes et rébarbatifs, très dédaigneux de la démocratie et s'attendrissant devant le régime des tsars.

De ces déceptions, de ces espérances déchues, naquit le succès d'une autre doctrine longtemps dédaignée, le pessimisme. Lorsque Foucher de Careil mit sur le même frontispice le nom de Schopenhauer et celui du grand Hegel, cette hardiesse littéraire valut au diplomate-philosophe la colère d'un grand nombre d'éclectiques de Paris et de Berlin. Mais, à mesure que les événements marchèrent, les désillusions et les saignées d'âmes des hégéliens allemands envahirent petit à petit les Français. Arnold Ruge et Bruno Bauer partagèrent l'exil avec Louis Blanc et Ledru-Rollin. A la veille de la déclaration de la guerre, Challemel-Lacour signala déjà avec succès au public français le bouddhisme germanique. L'ermite de Francfort à l'esprit caustique qui pestait et maugréait contre

les hégéliens, qu'il traitait de « calibans intellectuels et de charlatans de la philosophie », fut accueilli en France avec bonne volonté, malgré son humeur chagrine et son caractère aigri et atrabilaire. La philosophie de la *boutade*, le *nirvarnâ* arrangé à l'allemande, suscitèrent l'avide curiosité des Français.

Après la guerre, qui eut pour épilogue un désastre militaire, des discordes civiles et la perte de deux provinces, tandis que les vainqueurs déliaient les sacs qui contenaient les milliards, les vaincus coupaient fébrilement les pages de la *Quadruple racine de la raison suffisante* et de la *Philosophie de l'inconscient*. Petit à petit, croyant que tout le mal était venu à la suite de l'ignorance de l'étranger, on s'enfonça dans les doctrines les plus contraires au génie français. On mêla un réalisme cru à un mysticisme douteux. Le débordement littéraire de gaudrioles plates et cyniques engendra la prostitution intellectuelle. En vou-

lant dégrader l'esprit français on a perverti le goût national. Les jeunes, ne trouvant aucun frein, aucune digue, aucun obstacle à la licence, devinrent tout à fait blasés. Et cette satiété était naïvement prise pour du pessimisme (1). Schopenhauer et Tolstoï furent proclamés les plus grands esprits du siècle.

(1) Je parle ici, bien entendu, de ces pessimistes d'occasion appelés dans le jargon du journalisme « schopenhauerdants de pacotille », qui souffrent par procuration et étanchent leurs larmes à une table de baccara; de ces pleurards à la mode et de ces gouailleurs sinistres que feu Gustave Planche eût appelés « Héraclites de boudoir et Démocrites de bastringue ». Il est certain qu'un examen attentif de la vie ambiante est loin de nous ébaudir, de nous égayer et de nous mettre en goguettes. Pour tout observateur sérieux et réfléchi, le monde présente un spectacle peu divertissant. Jamais, semble-t-il, la fameuse formule de Hobbes *homo homini lupus*, que Schopenhauer avait traduite « les hommes sont comme des porcs-épics, ils ne peuvent se toucher sans se piquer », n'a été d'une si affligeante réalité. Moins brutal, mais plus littéraire que le fameux pessimiste allemand, La Bruyère avait exprimé la même idée en disant : « Les hommes sont encore tels qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisants, querelleurs, superstitieux, et de tout temps ils sont convenus de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres. »

Dans leur inexpérience, les nouveaux venus ne voulurent pas voir que le philosophe revêche des steppes n'avait au fond rien trouvé de nouveau, qu'il avait simplement affublé le « sauvage » de Rousseau du touloupe et du cafetan du moujik de Iasnia Poliani ; ils ne purent comprendre que Tolstoï philosophe était un produit du régime excessif de son pays ; que le même Tolstoï, dans un pays libre, fût devenu tout simplement un écrivain franchement anarchiste, sinon un chroniqueur intransigeant et antipathique. Cette anarchie intellectuelle engendra une génération présomptueuse, à prétentions ridicules, dédaigneuse, hautaine, irrespectueuse ; les uns étalant un égotisme fade et sans gêne, « habitant un rêve fait d'élégance morale, d'abstraction, de symbole et de clairvoyance » ; les autres fignolant la « synthèse » symboliste, instrumentale, disparate, diluée et soufflée, affectant un langage décadent, tordu, déliquescent, avec des verbes irisés, diaprés,

émaillés pour exprimer « un sentiment très vif de la beauté et un furieux besoin de vérité ». Et dans ces salmigondis des *esthètes nouveaux* et les macédoines des *jeunes éphèbes,* quelle réelle pénurie d'idées!

En Russie, les idées incomplètes des philosophes et des sophistes du commencement de notre siècle eurent des conséquences plus graves et plus funestes. Les Russes, plus jeunes dans la civilisation moderne, moins instruits par le passé, payèrent cher leur inexpérience. Arrachés à leur demi-barbarie par les dures mains du grand Tsar et jetés violemment vers la civilisation occidentale, après quelque temps de rébellion et de résistance, ils devinrent dociles comme des captifs. Imitateurs sans discernement, dès la fin du siècle dernier, ils commencèrent à subir les influences les plus opposées et les plus contradictoires. Rêveur hardi et d'une contenance assurée, à la fois fin et naïf, humble mais ironique, méditateur passionné et affectif, le Russe, comme le cli-

mat de son pays, est condamné aux excès. Étant entré le dernier dans la voie de la culture, il croit avoir là un avantage qui lui donne la supériorité. Quand il entre dans l'action, il se fait guider plus par le tempérament que par la réflexion; sans expérience, il se laisse gagner aisément aux sophismes qui l'égarent. Son cerveau n'a pas assez de ressources et de flexibilité pour contenir longtemps les formules abstraites, les doctrines spéculatives, les aspirations morales et intellectuelles, le mouvement de la raison vers l'idéal, afin de leur donner le temps de mûrir d'abord et de pouvoir les digérer par la suite; il veut les appliquer sur-le-champ, il a hâte de les réaliser. Toutes les erreurs des sophistes allemands, toutes les utopies socialistes et révolutionnaires des rêveurs à l'esprit borné et exclusif, il les assimile vite, mais mal. Les défauts de sa pensée ont donné à toutes ces doctrines et à toutes ces théories une empreinte particulière et le cachet spécial russe. Bakou-

nine et Hertzen sont deux exemples vivants d'une preuve éclatante à l'appui de cette thèse. « Sous le rapport des idées et des vues, des négations et des rêves, dit l'auteur de l'*Empire des tsars*, le nihilisme n'est qu'un produit corrompu de notre philosophie, de notre critique et de nos écoles socialistes. C'est la forme russe de l'esprit négatif et révolutionnaire du siècle. Si le nihilisme a vraiment quelque originalité, il doit cette originalité à la situation politique et économique, à l'état social et religieux de la Russie ; il la doit surtout au tempérament national. »

Il y a cependant un point sur lequel les deux écrivains français n'ont pas assez insisté : c'est la question de savoir quelle a été vraiment la cause, quel a été l'élément principal, l'agent prépondérant qui a contribué à la propagation générale de cette terrible et désastreuse affection intellectuelle dont souffre la Russie contemporaine. Comment se fait-il que l'esprit de négation, de révolte et de destruc-

tion, après être resté durant un demi-siè à l'état endémique, ait pris de prime saut le caractère d'une contagion générale? La cause de cette diffusion du nihilisme, nous n'hésiterons pas à le dire, fut la réforme de l'enseignement secondaire telle qu'elle avait été élaborée par Katkoff et édictée en 1871 par le ministre Dmitri Tolstoï. Cette réforme scolaire est connue en Russie sous le nom de « système de classicisme ». Le rudiment grec et latin était devenu alors l'objet prépondérant de toutes les études lycéennes. Le reste, y compris la langue et la littérature russes, était complètement négligé. A partir de la troisième année de son entrée au lycée, le jeune Russe avait huit leçons de grec et autant de leçons de latin, apprenait toutes les finesses et les subtilités de la grammaire et devait savoir ce rudiment par cœur.

L'application de cette réforme scolaire fut soudaine et brutale. Le pays était pris au dépourvu : on manquait de professeurs rus-

ses. On les fit venir de l'étranger. Ainsi ce poison gréco-latin fut débité à la jeunesse russe par des mains étrangères, par des professeurs allemands et tchèques qui savaient à peine la langue dans laquelle ils devaient enseigner. Leurs élèves connaissaient absolument par cœur le rudiment classique, et cependant ils étaient incapables de traduire à livre ouvert une page de Cicéron, de Tite-Live ou de Thucydide; et ils savaient à peine l'orthographe russe. En sortant du collège où il était dressé, fourbi par une discipline ridicule, étiolé par une méthode stérile et abêti par des professeurs ataxiques, le jeune Russe, à peine sur les bancs de l'Université, ressemblait à un mouton enragé qui prend ses ébats.

Mais, dira-t-on, est-il possible qu'une simple réforme scolaire soit la cause du développement de l'esprit révolutionnaire? Non, certes. L'esprit de révolte de l'individu contre l'État ou contre la société est aussi vieux que le

monde. Depuis l'antiquité, ce mal a suivi le genre humain avec la même ténacité et la même régularité que les maladies physiques. Partout où nous jetons nos regards, que ce soit dans les différentes cités de la Grèce ou de l'Italie, dans l'ancienne Judée ou en Chine, nous trouvons des séries de révolutions nées de causes dissemblables sinon opposées.

Aristote avait déjà constaté, avec cette largeur de vue qui caractérise son grand génie, que les troubles, les discordes civiles et les révolutions ont toujours un caractère commun dans tous les États monarchiques, oligarchiques et démocratiques ; ils naissent toujours de petites choses et de fausses conceptions de l'égalité et de l'inégalité, ou, pour mieux dire, de la démocratie et de l'oligarchie. Les démocrates, en proclamant tous les hommes égaux et également libres, s'imaginent que tous sont absolument égaux sur toutes choses et que l'égalité absolue existe entre eux. Les partisans du principe aristocratique, croyant que les

hommes ne sont pas égaux les uns aux autres (ce qui est vrai sous un certain rapport), supposent qu'il y a entre eux inégalité absolue. Et il arrive que les partisans de l'égalité absolue, enflammés par l'effronterie dépravée et la mauvaise foi des démagogues, des factieux et des tribuns qui diffament les plus fortunés, les plus riches et les mieux doués, commencent à croire, en confondant la supériorité avec le privilège, que l'égalité de leur droit est lésée. De là naissent des troubles et des séditions parmi les citoyens. «Dans les démocraties, dit-il, où la multitude est maîtresse des lois, ce sont les démagogues eux-mêmes, en combattant contre les riches, qui divisent toujours l'État en deux partis opposés et hostiles. » Dans les États oligarchiques ou aristocratiques, la paix est troublée par les partisans du privilège lorsqu'ils supposent que leur pouvoir n'est pas assez étendu (1).

(1) Contrairement à son maître, qu'il dépassait par des conceptions plus larges et plus positives, par ses aspirations

Dans la plus haute antiquité, avant la formation de la cité, c'est-à-dire à l'époque où la société portait encore le caractère d'une famille soumise à l'autorité d'un seul chef, il y avait déjà un antagonisme et une lutte sourde entre les membres libres et les inférieurs, les serviteurs connus sous le nom de « clients ». A mesure que la constitution de la famille se transforma à la suite de l'affaiblissement de son principe sacerdotal et aris-

élevées pleines de bon sens, exemptes de tout rêve et de toute chimère, Aristote gardait tous ses goûts pour la forme démocratique de l'État. On sait que Platon était sévère, dédaigneux de la démocratie, qu'il traitait d'animal, d'une humeur bourrue et plus sot que méchant. Il était partisan de la tyrannie, tandis que, pour Aristote, la démocratie était, de toutes les formes de gouvernement, la plus stable et la moins exposée aux troubles et aux révolutions. « Le peuple, dit Aristote, ne s'insurge jamais contre lui-même, ou du moins ces insurrections n'ont point d'importance. En outre, une République administrée par des hommes de la classe moyenne s'approche plus de la démocratie que celle où un petit nombre d'hommes dispose de l'autorité, et c'est de tous les gouvernements de ce genre, celui qui a le plus de stabilité. » Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, n'avait que répété les idées d'Aristote

tocratique, les privilégiés de différentes familles se coalisèrent, se réunirent ensemble et formèrent ainsi la cité, afin de pouvoir mieux lutter contre les couches inférieures toujours en révolte et qui s'appelaient maintenant « la plèbe ». L'entrée de la plèbe dans la société de la cité, élaborée par les démagogues et les tribuns et souvent même favorisée par les chefs et les rois, amena des luttes terribles et des révolutions sanglantes. C'est la cause et l'origine de tous les bouleversements sociaux et politiques dans la cité antique. La complaisance des rois et des tyrans pour la plèbe engendra un mélange de la royauté, de la tyrannie avec l'aristocratie, l'oligarchie et la démocratie, mélange qu'Aristote considérait comme le plus funeste des systèmes politiques, parce qu'il était composé de deux gouvernements et contenait les vices et les écarts de l'un et de l'autre. De son côté, la plèbe coalisée et protégée par les rois et les tyrans, établissait la monarchie et la tyrannie sans le moindre goût pour

cette forme de gouvernement, car, instinctivement, elle avait la même aversion pour les monarques et pour les tyrans que pour les privilégiés. « En Grèce et à Rome, la monarchie était pour le peuple un moyen de vaincre et de se venger; mais jamais ce gouvernement, qui n'était issu que du droit de la force et ne reposait sur aucune tradition sacrée, n'eut de racines dans le cœur des populations. On se donnait un tyran pour le besoin de la lutte; on lui laissait ensuite le pouvoir par reconnaissance, par nécessité; mais lorsque quelques années s'étaient écoulées et que le souvenir de la dure oligarchie s'était effacé, on laissait tomber le tyran (1). »

Voyons maintenant comment les choses se passèrent dans un autre coin du monde antique. Regardez ce petit peuple composé d'esclaves affranchis, arrachés à l'aide d'un abracadabra biblique à la plus dure des corvées.

(1) FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, p. 325.

Il erre encore dans un désert sous le commandement sacerdotal d'un dictateur de génie, qui est en même temps « grand émancipateur et vaillant rabbin de la liberté », doublé d'un mage et d'un faiseur de miracles. L'organisation de ce petit corps social errant est purement démocratique. Tous sont égaux; il n'y a ni riches ni pauvres. Personne n'a besoin de travailler pour gagner sa vie. Le rêve du meilleur des rois de France, qui souhaitait à tous ses sujets « la poule au pot », s'était réalisé antérieurement, on l'aurait dit, au milieu des subordonnés de Moïse. Et pourtant, tandis que l'Éternel envoie à ses élus, avec la manne et par-dessus le marché, des escargots et des huîtres en abondance, le spectre de révolte et de sédition apparaît devant le grand pontife biblique en la personne de Coré, d'Abiron et de Dathan. Il se peut que, sans l'aide du procédé magique (plus efficace et plus terrible que toutes les lois d'exception contre les menées anarchistes) grâce auquel on fit dispa-

raître les nihilistes bibliques, la fortune et l'autorité du rabbin dictateur eussent sombré.

Parcourons maintenant quelques pages de l'histoire de l'empire le plus peuplé du monde antique et moderne. Depuis les temps les plus reculés, les Chinois s'isolent derrière leur muraille comme une tortue le ferait dans sa carapace. Ils sont toujours dominés par un autocrate fils du Ciel. Le caractère de ce peuple, sa sobriété, son goût pour le travail, sa religion qui condamne toute innovation, toute imitation, tout mouvement vers le progrès, tout changement de mœurs et de traditions, qui prêche l'humilité et l'obéissance, qui indique les bornes de toute métaphysique, qui enserre dans un cercle très restreint le domaine des idées politiques, sociales et religieuses, semblent de nature à être aussi peu que possible favorables et propices au développement des idées subversives et séditieuses. Or, que voyons-nous? Depuis la fondation du Céleste-Empire par la dynastie Hin

jusqu'au commencement du onzième siècle de notre ère, époque à laquelle apparut le célèbre ministre socialiste Wang-Nganché, le pays comptait déjà douze révolutions et changements de dynastie, suivis de guerres civiles qui ont mis l'empire à feu et à sang, de massacres et d'horreurs que l'Europe moyenâgeuse et moderne n'a jamais connus. Au moment où les Européens, courbés encore sous le fief et la féodalité, accablés de toutes les misères morales et physiques, assoupis par un despotisme féroce et un fanatisme aveugle, ayant déjà oublié toutes les réformes, timides il est vrai, mais salutaires, prêchées par l'évêque Hincmar et le moine Gottschalk, se ramassaient en tourbe indisciplinée sous le commandement d'un ermite exalté pour aller se faire massacrer par les infidèles, la Chine était déjà en proie à de plus terribles agitations socialistes et révolutionnaires. Au commencement du onzième siècle, deux dynasties se disputaient le pouvoir. La Chine avait déjà

ses « Cent-jours » ; tandis que Heou-Tcheou et Chen-Tsoung, deux fils du Ciel, deux prétendants de dynasties différentes, couraient à qui mieux mieux autour du trône, la société chinoise était travaillée par les idées les plus subversives. Les factieux chinois avaient affiché les mêmes passions violentes et abstraites, le même penchant au néant et à la destruction, les mêmes fureurs déréglées et froides, les mêmes agitations frénétiques et insensées que l'on a remarquées chez les nihilistes russes. On trouve chez les mutins fils du Céleste-Empire les mêmes méandres infinis de procédés occultes et criminels, perpétrés à l'aide de trames odieuses et de sortilèges fastidieux. On constate, chez eux comme chez les nihilistes, la même raison décisive et péremptoire, les mêmes raisonnements irréfragables, le même esprit impératif et dogmatique, le même fanatisme barbare et effréné, et enfin les mêmes erreurs philosophiques ; en oubliant la nature humaine, les socialistes chinois aspi-

raient au retour impossible à un état social chimérique. A l'instar de Kropotkine et de Bakounine, ils prêchaient la destruction totale, croyaient pouvoir faire table rase de tout l'édifice social, sans se demander ce que l'on ferait après. Ils niaient l'esprit et la matière ; la vie avec tous ses désirs n'était pour eux qu'une chimère abjecte, un conte délirant, un *deliquium* infect de bassesses et d'ignominies. Toutes les bases de la société, la famille, la loi, la religion, la propriété, l'autorité, étaient condamnées comme hypocrisie, chicane, mensonge, vol, injustice et tyrannie.

Il est donc naturel, puisque l'esprit de révolte est une fatalité à laquelle aucune société antique et moderne n'a pu se soustraire, que la Russie, en contact avec l'Occident depuis deux siècles, ait été travaillée par des idées socialistes et révolutionnaires. Ce qui est moins normal, c'est de constater l'apparition soudaine de toute une armée de révolutionnaires propagandistes par le fait. Il est en-

tendu que les fautes politiques d'Alexandre II, ses inconséquences, les contradictions et les contrastes qui existaient entre les désirs qu'il exprimait et l'exécution de ces désirs par son gouvernement, avaient aggravé la fermentation des esprits qui agitait la Russie depuis la guerre de Crimée. L'attentat de Karakosoff était un fait isolé, mais un avertissement. Les condamnations les plus sévères, prononcées contre plusieurs poètes et littérateurs vénérés par la jeunesse, n'étaient pas de nature à calmer les esprits ni à diminuer leur fâcheuse influence. A l'exaltation des fils vint s'ajouter le mécontentement des pères.

En cinq années, c'est-à-dire de 1871, époque de l'application de la réforme scolaire de Katkoff et de Tolstoï, jusqu'à 1876, quarante mille élèves furent jetés sur le pavé sans diplôme, les uns à la suite de l'insuffisance de leurs examens, les autres par suite d'infractions à la discipline des gymnases, qui était d'une rigueur absurde. Cette armée de fruits

secs alla bientôt remplir les rangs des factieux et des révoltés. Lors de la manifestation qui eut lieu au mois de décembre 1876 sur la place de la cathédrale de Kazan, sur deux cents personnes arrêtées, les trois quarts appartenaient à cette catégorie de déclassés. La disproportion qui existait entre la rudesse, la stérilité des études de rudiment, corroborées par la discipline excessive des gymnases, et l'autonomie, la liberté d'enseignement et l'absence de contrôle du gouvernement sur les Universités, avait fait que ceux mêmes des jeunes Russes qui arrivaient jusqu'à l'École supérieure, au lieu de suivre les cours de professeurs de l'Université, se jetaient par compensation dans la lecture de Darwin, Spencer, Buckle, Karl Marx, Feuerbach et Bakounine. Ainsi fut faussé l'esprit de la jeunesse russe. C'est cet état d'esprit que feu Nicolas Milutine appelait en russe *chatanié myslli*, mot à mot : la vacillation ou l'agitation désordonnée de la pensée.

La malheureuse guerre de 1877, dans la-

quelle la Russie fut entraînée par l'impéritie d'un diplomate d'occasion, en découvrant toutes les plaies et les calamités de l'administration militaire et civile, porta le coup de grâce à l'autorité du gouvernement d'Alexandre II. La paix de San Stefano fut une grande déception. Ce congrès de Berlin était aussi humiliant pour la Russie que les conférences de Gertruydenberg pour Louis XIV; plus même, car il s'agissait d'un vainqueur. Maintenant, tout était favorable au mouvement révolutionnaire; tous les esprits étaient déçus, la conscience et l'orgueil de la nation humiliés; les pères étaient désolés pour leurs fils, les fils exaltés et portés à la vengeance. Tout le monde était mécontent. Le nihilisme militant n'avait qu'à donner carrière à ses passions et à ses transports frénétiques.

XVII

Charles de Mazade avait parfaitement raison en disant, dans son dernier article paru sur la Russie en 1868, que Katkoff était à cette époque obsédé d'idées fixes et infatué de lui-même jusqu'à la solennité, jusqu'au ridicule, et qu'il ne voyait dans le monde que le Tsar et la *Gazette de Moscou*. Réellement, il est tout à fait surprenant et regrettable de constater à quel point cet esprit distingué, grisé par le succès obtenu dans sa lutte contre les amis des Polonais et les séparatistes, s'était laissé égarer et fausser par une idée fixe qui avait rendu sa pensée stérile, sa conception étroite et son opinion exclusive. On pouvait dire de lui ce que le chevalier de Chastelux disait de Diderot : que les idées du célèbre athéiste s'étaient grisées de matérialisme et s'étaient

mises à faire une course folle à travers son cerveau. Chez Katkoff, l'idée fixe de l'autocratie enivra et absorba toute son intelligence. En 1862, il était encore imbu des idées politiques de Blakstone, Gneust et Bluntschli. Il s'intéressait encore vivement à toutes les questions de littérature et d'art. Il était le premier à critiquer avec justesse et modération l'état morbide de la jeunesse russe signalé par Tourguéneff dans son roman « *Pères et enfants* ». Il menait une polémique pleine de talent et de bon sens contre les slavophiles. Il disputait en artiste avec Tchernichewski. Bref, toutes les évolutions de la littérature, de l'art et de la poésie lui étaient familières. Rien de ce qui concernait la vie intellectuelle de son pays ne lui était étranger. Maintenant, tout est changé. Katkoff se présente devant nous transformé; son esprit est violé, son talent tombe en décadence. Ses idées sont troubles et se perdent dans la multitude de ses haines; les accès de la violence la plus implacable

deviennent chez lui de plus en plus fréquents; ses passions sont injustes. Il rumine sans cesse les idées de Joseph de Maistre sur le pouvoir absolu (1); il s'acoquine au tsarisme; plus de traces de son ironie légère, de sa polémique vigoureuse, mais calme et aimable. La littérature, il la dédaigne; la presse, en dehors de son journal, il la méprise; il ne reconnaît plus l'art et répudie la poésie. Il

(1) M. Gustave Lanson a résumé, avec une netteté parfaite et une grande concision, la doctrine politique du célèbre ultramontain.

« Il veut la royauté absolue sans limite et sans contrôle. La limite est dans la conscience du Roi, le contrôle est dans la justice de Dieu. Pas de pouvoirs intermédiaires, ni de division des pouvoirs, ni de constitution écrite; pas de droit, hors et contre le droit du Roi. Joseph de Maistre hait tout ce qui sépare, tout ce qui distingue; il ne conçoit pas l'harmonie d'éléments multiples; il y a unité où il y a volonté unique, et elle n'existe que dans l'absolu despotisme. » (*Histoire de la littérature française.* Paris, Hachette, p. 897.) M. G. Merlet remarque aussi avec beaucoup de finesse que « le comte Joseph de Maistre est un de ces docteurs aux yeux desquels le progrès ne serait qu'un mirage, la liberté qu'une hérésie, la philosophie qu'un orgueil extravagant, et la révolution qu'une révolte criminelle contre la vérité ».

n'y a pour lui qu'un seul devoir qui prédomine tous les autres, c'est le devoir de fidélité au Tsar; il n'y a qu'une seule philosophie, la philosophie de la servitude. La Russie n'est autre chose que l'expression d'une volonté unique qui dit : « Le droit, c'est moi », et devant laquelle cent millions d'individus se courbent comme un seul homme. Cette volonté absolue est la source de tout le mécanisme de l'État : elle contient à la fois le pouvoir et le droit. Quand elle se met en mouvement, tout s'ébranle, tout s'émeut, et rien ne reste à sa place.

Oui, l'aveuglement de Katkoff était énorme, impardonnable pour un homme qui avait débuté sous des auspices aussi heureux et aussi brillants. Jamais la Russie n'avait été en proie à de si grandes agitations intellectuelles et morales. Aucune société n'avait traversé en si peu de temps une crise semblable à celle que la société russe avait traversée depuis l'insurrection polonaise jusqu'à l'apparition du

procès de Netchaeff. La source de l'erreur de Katkoff était dans cette idée, que tout le danger venait de l'étranger, des polonophiles et de Hertzen. En frappant à mort le polonisme et en détruisant l'influence de Hertzen, il croyait que tout était sauvé. Le Tsar n'avait qu'à agrandir le domaine de la *Troisième section* et augmenter le nombre des gendarmes pour que tout rentrât dans l'ornière tracée.

Il n'en était point ainsi. Les idées du nihilisme doctrinaire étaient propagées par des écrivains russes, en Russie même, sous l'œil vigilant de la censure impériale. Lorsque Tourguéneff présenta au public russe le nouveau type du jeune Russe dans la personne de Bazaroff, il ne fut pas encore favorablement accueilli par tous les écrivains du parti avancé. Le héros du roman *Pères et enfants* fut même la cause de discordes et de polémiques envenimées entre les deux grandes revues russes à tendances socialistes : la *Parole russe* et le *Contemporain*. Tandis que le fameux cri-

trique Dmitri Pissareff (1), de la *Parole russe*, faisait l'apologie du type de Bazaroff, l'éri-

(1) Dmitri Pissareff (né en 1841 dans une famille de la petite noblesse du gouvernement d'Orel) est une des plus curieuses figures littéraires de notre siècle. Bachelier à quinze ans avec la première médaille d'or, il se fit inscrire en 1856 à la Faculté des lettres de l'Université de Saint-Pétersbourg et commença bientôt à collaborer à différentes feuilles périodiques. Nature romanesque et sentimentale, Pissareff tomba éperdûment amoureux en 1859 d'une jeune fille qui n'était ni une Juliette ni une Virginie. Le trouble de ses sens, aggravé par le surmenage intellectuel, provoqua chez le jeune étudiant littérateur un accès d'aliénation mentale, et il dut être interné dans une maison de santé où il resta six mois. A sa sortie de l'hôpital, Pissareff passa en 1860 son examen de licencié et devint le principal collaborateur de la grande revue *Rouskoïé Slovo* (la Parole russe). Le premier volume de ses ouvrages parut un an après. Mais, à la suite de deux articles intitulés, l'un, *La pauvre pensée russe* (dans lequel Pissareff parangonnait la personne de Pierre le Grand avec celle de Panchine, type de personnage médiocre, mais novateur hardi, créé par Tourguéneff dans son roman *Une nichée de gentilshommes*), et l'autre, le *Don Quichotte russe* (où il raillait le mysticisme religieux du moine slavophile Ivan Kiriewski), l'auteur et son éditeur, M. Pavlenkoff, furent jetés à la forteresse de Petropawlovsk, mais acquittés quelques mois après par les tribunaux. En 1862, Pissareff, ayant voulu imprimer une critique de la brochure de Schedo-Ferroti sur Hertzen, vit son article refusé par la censure. Peu de temps après, Pissareff reçut la visite d'un certain Ballaud, qui pu-

geait en modèle à suivre, en idéal à atteindre, le *Contemporain,* en la personne du critique

bliait une feuille clandestine. Ballaud lui proposa de faire paraître dans sa publication souterraine l'article qui avait été refusé. A la suite de cette imprudence, Pissareff fut à nouveau emprisonné et condamné à cinq ans de forteresse. C'est dans ce même cachot de Petropawlovsk, où Tchernichewski ébaucha son roman : *Que faire?* c'est dans cette fameuse prison, qui est à la fois la Conciergerie et la Sainte-Pélagie russes, que Pissareff écrivit la plupart de ses articles les plus brillants, entre autres les *Réalistes,* qui est resté comme la profession de foi du nihilisme doctrinaire. L'infortuné littérateur ne fut élargi qu'en 1867. La troisième section avait cependant le soin de le faire surveiller par un agent secret. L'année suivante, Pissareff, pour rétablir sa santé très compromise, se rendit aux bains de mer de Doubbelne (près de Riga). Le 16 juillet, en se baignant, il fut entraîné loin de la côte par le sbire qui le surveillait et se noya. Il avait à peine vingt-huit ans.

Pissareff était admirablement doué et d'une production littéraire prodigieuse. Il pouvait dicter simultanément deux ou trois articles sur des sujets différents. Très instruit, possédant des connaissances très variées, doué d'une facilité extraordinaire d'assimilation, il fut le premier à populariser en Russie avec beaucoup de talent les théories d'Auguste Comte, de Darwin et des matérialistes allemands. Katkoff fut toujours la bête noire de Pissareff. Durant toute son action littéraire, le critique nihiliste doctrinaire n'avait pas cessé d'accabler le rédacteur de la *Gazette de Moscou* de sarcasmes mordants, de traits délicats et malins. Cet éreintement de Katkoff fut très goûté de la jeunesse russe. Toute-

Maxime Antonovitch, le raillait, le ridiculisait en le présentant ironiquement comme un

fois, les attaques de Pissareff contre l'art et la poésie, son dénigrement de Pouchkine, qu'il traîna sur la claie du ridicule, son dédain pour le peuple, nuisirent beaucoup à son prestige.

Au point de vue de la langue, Pissareff est un des plus admirables écrivains russes ; il possède à la fois l'éclat et la verve du style de Paul de Saint-Victor, corroboré par la rhétorique de Proudhon.

Les œuvres de Pissareff furent complètement défendues par le ministre Dmitri Tolstoï. C'est au jeune Tsar actuel que revient l'honneur d'avoir rapporté cette interdiction. Une nouvelle édition, en six volumes, a été publiée tout récemment par son ancien éditeur, M. Pavlenkoff.

La sœur de Pissareff, Mlle Vera Pissareff, est, depuis vingt-cinq ans, femme de lettres, et elle collabore à différents journaux de Saint-Pétersbourg et de Varsovie.

Je dois ajouter aussi que la forteresse de Petropawlovsk a été désaffectée sous Alexandre III. Cette prison se trouve sur la rive droite de la Néva, en face du Palais d'hiver, et entoure la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul (Petropawlovskii Sobor), qui contient les tombeaux des tsars de la dynastie des Romanoff. Il y a quelques années, le feu métropolite de Saint-Pétersbourg, Mgr Isidor, dans une homélie prononcée devant le Tsar, fit remarquer qu'il ne convenait pas de faire souffrir des êtres humains à côté de l'église où reposaient les cendres des tsars. Alexandre III, qui était religieux et timoré, fut vivement impressionné par ces paroles du haut prélat et donna l'ordre de transporter tous les détenus politiques à Schlisselbourg.

Asmodée moderne. Cependant la jeunesse était séduite par l'éloquence et les sophismes de Pissareff. Son article intitulé : *Les réalistes* (que la censure soucieuse du Tsar avait débaptisé et dont elle avait fait une « question irrésolue »), qui était une sorte de manifeste du nihilisme, eut une grande influence sur la jeunesse. Bientôt apparut le roman nihiliste de Tchernichewski : *Que faire?* qui passionna toute une génération (1). Pourtant, à l'apparition de ce roman, l'écrivain satirique à tendances radicales, Tschedrine, raillait aussi les nihilistes et tournait en ridicule le héros du roman de Tchernichewski. La condamnation aux travaux forcés de Tchernichewski ne fut pas une petite réclame pour son œuvre.

Tous ces mouvements de la littérature négative et nihiliste passèrent devant Katkoff, sans qu'il s'en aperçût. Il négligea tous ces critiques et tous ces romanciers qui agitèrent

(1) Voy. à propos de ce roman, l'étude de M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1876.

la pensée russe. Son esprit était absorbé une seule idée : « Le polonisme, voilà l'ennemi. » L'attentat de Bérézowski enracina en lui cette idée.

Les événements marchèrent vite. Le nihilisme se transforma rapidement en socialisme révolutionnaire et en propagande par le fait. Dès le commencement de 1869, une grande agitation, suivie de désordres et de mutinerie dans toutes les écoles supérieures, s'empara de la jeunesse. Puis, dans plusieurs endroits de l'Empire, on découvrit des sociétés secrètes qui s'occupaient de propagande dans les campagnes. A Saint-Pétersbourg, des proclamations révolutionnaires, imprimées à Genève et signées de Netchaeff et de Bakounine, furent affichées dans plusieurs quartiers. La police tomba sur les traces d'une société secrète dont Netchaeff était l'inspirateur. Mais ce dernier réussit à passer la frontière. On l'accusait en outre d'avoir tué son ami Ivanoff, qu'il soupçonnait de trahison. Ce qui n'empêcha pas

M. Henri Rochefort d'accueillir le nihiliste russe à bras ouverts et de le nommer collaborateur de son journal *la Marseillaise*, à côté de Flourens et de Malon. Le nouveau député de la première circonscription de Paris présenta Netchaeff à ses lecteurs comme « un grand patriote russe ». Les rapports étroits qui existaient entre Netchaeff et Bakounine firent surgir à nouveau en Russie la personnalité du fameux anarchiste, fondateur de « l'alliance de la démocratie socialiste ». Ce fut sur son inspiration que Netchaeff forma à Moscou un comité secret sous le titre de : « Branche russe de l'Association internationale des travailleurs. » Bakounine était déjà connu en Russie depuis sa fuite de Sibérie en 1861. Il avait collaboré pendant quelque temps en 1862 à la *Cloche* de Hertzen et était très étroitement lié avec Ogareff, Kelssief et le Père Panfnouty. Mais, de même que Hertzen, le fameux anarchiste qui rêvait au début pour la Russie, à l'instar de Nicolas Milutine, une organisation démo-

cratique avec un tsar omnipotent, un *zemski* tsar à la tête (1), s'était gravement compromis dans les affaires polonaises. On sait que Bakounine avait voulu pénétrer en Lithuanie pour soulever les paysans, mais qu'il fut arrêté à Malmœ, ville de Suède. L'affaire de Netchaeff et une tentative de soulèvement de la population lyonnaise, au moment où les avant-gardes prussiennes arrivèrent devant Paris, haussèrent de nouveau en Russie son prestige de révolutionnaire audacieux. Les péripéties du procès Netchaeff, où l'on croyait lire des pages d'un roman de Gaboriau ou de

(1) Au mois de mai 1849, Bakounine se mit à la tête de l'insurrection de Dresde et se battit pendant six jours sur les barricades. Le Danton russe exerça une véritable dictature sur tous les insurgés saxons. On raconte que Nicolas, apprenant le succès révolutionnaire de Bakounine, s'écria : « C'est étonnant ! voilà un simple lieutenant russe dictateur en Allemagne ; quel rude gaillard (*molodetz*), bravo ! » Toutefois, cette admiration pour la valeur et la bravoure de Bakounine n'empêcha pas l'autocrate, lorsque l'Autriche eut livré Bakounine aux autorités russes, de faire enfermer le *molodetz* dans une forteresse où il demeura environ huit ans.

Ponson du Terrail, servirent de prétexte à Katkoff pour tomber sur Bakounine. Il est peut-être utile de mentionner que, depuis 1859, Katkoff avait été pendant deux ans en correspondance avec Bakounine, qui se trouvait exilé en Sibérie. Bakounine était même à cette époque collaborateur à la revue de Katkoff, le *Messager russe*. On voit que Katkoff était encore, en 1859, sensible à cette amitié de sa jeunesse. Mais en 1871, il ne restait rien de cette sensibilité. Il attaqua son camarade, son ancien ami, avec une ironie impitoyable. Expulsé de France à la suite de ses agitations révolutionnaires, Bakounine se fixa à Genève, où il mourut en 1876. C'est de là qu'il envoyait ses proclamations anarchistes contre la Russie. Pris à parti par Netchaeff dans la *Marseillaise* de M. Rochefort et par Bakounine dans une feuille révolutionnaire à Genève, Katkoff répondit ainsi :

« Genève ! quelle heureuse ville ! Quel sort brillant et digne d'envie lui est échu, à cette

ville imbue des principes rigides du puritanisme! Elle ne se contente pas de la gloire d'avoir accueilli le second chef de la Réforme; elle convoite l'honneur de posséder dans ses murs un grand docteur en anarchie, un apôtre de l'idée de destruction, qui fulmine contre les tsars et qui veut ébranler, jusque dans ses fondements, le plus grand empire du monde, cet empire qui a toujours été regardé comme un géant invincible et un colosse inébranlable. Et qui est cet illustre Bakounine, ce soi-disant initiateur, promoteur et organisateur de la Révolution sociale dans la sainte Russie? Son ombre, son spectre ne planent-ils pas à travers notre vaste pays? Oui, c'est une personnalité vraiment bien curieuse et très digne d'attention. Le hasard a voulu que nous le connussions, étant encore tout jeune. Nous l'avons connu intimement et nous l'avons vu en mainte circonstance de sa vie. C'était un jeune homme d'un certain éclat d'esprit, capable même, par sa dialectique, de désappointer,

d'embarrasser, de mettre en peine et hors de leur gamme des gens faibles et nerveux; d'agiter et de troubler les esprits peu mûrs, de décontenancer, de déconcerter et de détourner de leur droit chemin les personnes sans expérience. Mais, au fond, en l'examinant de près, on découvre une nature froide et revêche, un esprit creux et futile, stérilement agité. Il veut tout aborder, sans réussir nulle part; dépourvu de toute vocation, il ne s'intéresse sérieusement à rien. Il n'y a chez lui rien de naturel, rien de sérieux, rien de sincère; toutes les idées, toutes les questions, tous les intérêts par lesquels son esprit est travaillé et agité en apparence, ne sont que de purs phénomènes, de simples apparitions sans fond réel, sans substance, sans entité. »

Le procès de Netchaeff tint en haleine la société russe pendant près de deux ans. Le fameux nihiliste protégé par M. Rochefort était toujours en France, puis, pendant la Commune, se réfugiait en Suisse. Vers la

fin de 1871, vint devant la Cour d'appel le procès de trois complices de Netchaeff : Kouznetzoff, Ouspenski et Prijoff, qui se trouvaient entre les mains de la justice. A l'audience, les deux célèbres avocats, le prince Ourussoff et le professeur Spassovitch, développèrent dans leurs plaidoiries les théories et le programme révolutionnaire, sans être arrêtés une seule fois par le président du tribunal. Katkoff fut indigné de cette complaisance du magistrat. Le rédacteur de la *Gazette de Moscou* ouvrit une campagne contre les magistrats et contre les avocats, ce qui valut aux premiers un blâme sévère du ministre. Quant aux deux avocats, ils furent exilés dans une province éloignée, vers l'est de la Russie.

Un an après, le gouvernement russe obtint l'extradition de Netchaeff. L'assassin d'Ivanoff fut jugé par le Sénat transformé en haute cour de justice. Le président du haut tribunal se montra d'une sévérité extrême envers le prévenu politique. Netchaeff se défendit lui-

même : le nihiliste était remarquablement intelligent et très instruit. On raconte qu'il pouvait citer des passages entiers de Kant et de Hegel. Netchaeff fut condamné aux travaux à perpétuité, et on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Les feuilles clandestines affirmèrent qu'il avait été étouffé dans un cachot de la forteresse de Petropawlovsk et jeté dans la Néva. Cependant, Katkoff n'était pas satisfait. Sa violence contre les magistrats et les fonctionnaires, ses attaques contre l'Association internationale des travailleurs, fondée par Karl Marx, redoublaient tous les jours. Il voyait là encore la main du polonisme. Il répudiait tout ce qu'il défendait encore hier. Même dans les questions de politique extérieure, où il était toujours guidé par la réflexion et n'était pas aveuglé par des passions injustes et du parti pris, il y avait un grand changement dans ses vues et dans ses préférences. Le bruit courut même, à cette époque, que le rédacteur de la *Gazette de Moscou* était atteint d'alié-

nation mentale. Pourtant Michel Nikiphorovitch n'était point fou ; il traversait simplement une grande crise intellectuelle et morale.

XVIII

La période qui s'étend du procès Netchaeff jusqu'à la fin de la dernière guerre russo-turque peut être regardée comme une période de transition dans l'histoire du nihilisme. Si nous examinons attentivement la marche de la propagande des doctrines révolutionnaires et socialistes dans le grand empire du Nord, nous constatons que cette propagande n'avait pas encore de caractère définitif. En 1874, nous voyons le procès de Dolgouchine et de ses complices, accusés d'une propagande purement socialiste dans les campagnes. L'année suivante, nous trouvons plusieurs procès

suivis de condamnations aux travaux forcés de jeunes gens et de jeunes filles pour propagation de livres défendus. Le 18 décembre 1876, c'est la démonstration séditieuse et révolutionnaire où l'on déploya un drapeau rouge sur la place de la cathédrale de Kazan. Katkoff fut vivement impressionné par ces manifestations inquiétantes et dangereuses; c'étaient pour lui des symptômes très graves; toutefois, il ne cessait pas d'espérer que le système de classicisme, dont il avait été l'initiateur, serait un remède infaillible. Les événements qui se déroulèrent plus tard donnèrent cependant un cruel démenti à ses espérances.

L'ardent désir de Katkoff, désir qui dégénéra chez lui en passion effrénée, de chercher partout et par tous les moyens un remède contre le nihilisme militant, avait altéré, petit à petit, son état moral. Peu de temps avant la déclaration de guerre à la Turquie, il indiqua ouvertement aux révolutionnaires russes

qu'ils devaient aller soutenir en Allemagne le parti démocrate socialiste, croyant ainsi détourner leur action en Russie. C'était plus que bizarre de voir un conservateur de la trempe de Katkoff envoyer des séditieux dans un pays voisin et les pousser contre un gouvernement étranger. Ce machiavélisme moscovite lui attira l'animosité du chancelier de fer, et lui valut des représailles de la part du gouvernement prussien. Les deux publications de Katkoff, le *Messager russe* et la *Gazette de Moscou*, furent interdites en Allemagne et leurs correspondants expulsés. Lorsque, à la même époque, parut à Londres la revue nihiliste le *Vperiöde*, dans laquelle le rédacteur en chef, l'ex-colonel Pierre Lavroff, publiait un manifeste révolutionnaire et un nouveau programme de propagande par le fait, Katkoff ne se découragea pas. Il répondit que toutes ces théories étaient vaines et méprisables, car l'opinion publique était hostile, selon lui, aux terroristes. Le rédacteur de la *Gazette de Moscou*

n'était plus prophète dans son pays. Un mois après, la série des assassinats politiques et des guets-apens était inaugurée par le meurtre, accompli à l'aide d'acide sulfurique, d'un certain Goronovitch, soupçonné de délation; après la guerre, elle sera reprise par la main heureuse de Vera Zassoulitch.

On se souvient encore de la sensation que produisit en Europe le procès de cette jeune nihiliste qui avait inauguré l'époque du terrorisme en Russie. Rappelons brièvement les détails de cette retentissante affaire. Au mois de janvier 1878, le général Trépoff, le *gradonatchalnik*, c'est-à-dire le grand maître de la police de Saint-Pétersbourg, était allé visiter les détenus politiques à la forteresse de Pétropawlovsk. Un condamné politique, l'étudiant Bogoluboff, s'approchant du préfet pour lui parler, oublia d'ôter son chapeau. Le général Trepoff, qui, au dire de M. Valbert, « était un galant homme, d'excellentes manières, d'un commerce agréable, à l'esprit

cultivé, amateur des arts, de la littérature et du théâtre », eut, en la circonstance, une opinion trop nette sur la politesse due à sa personne. Prenant pour devise l'aphorisme : « Sois poli, mais casse-lui la tête », d'un personnage du roman de Tourgueneff intitulé : *Une nichée de gentilshommes*, l'irascible roi des ribauds frappa au visage l'irrévérencieux Bogoluboff en s'écriant : *Chapkou dolol!* (chapeau bas!), pour lui ôter son chapeau, et, en se retirant, il donna l'ordre d'infliger à l'impertinent cinquante coups de verges. Cette justice excessive, perpétrée par un amateur des arts et un admirateur des belles-lettres, mais qui avait « dans cette néfaste journée ses nerfs, ses terribles nerfs russes », fut racontée par tous les journaux de Saint-Pétersbourg. Vera Zassoulitch, qui, toute jeune, avait passé deux ans dans un cachot de la même forteresse en qualité de témoin dans l'affaire Netchaeff, était familiarisée avec le régime de la bastille russe. Nonobstant, elle

s'émut jusqu'à l'exaltation à la lecture du récit de l'exécution de Bogoluboff, qui, après tout, lui était totalement étranger. La jeune fille jura de venger l'honneur et la dignité d'un coreligionnaire politique. Quelques jours après, elle se présenta dans le cabinet du général Trepoff avec un placet à la main. Au moment où le général tendait la main pour recevoir le placet, Vera Zassoulitch tira sur lui à bout portant un coup de revolver qui l'atteignit au bas-ventre. Traduite devant la Cour d'assises, Vera Zassoulitch fut acquittée par le jury, aux grands applaudissements d'une assistance composée de hauts dignitaires de l'Empire et de membres de l'aristocratie pétersbourgeoise. En sortant de la cour de justice, Vera Zassoulitch fut acclamée par la foule, qui se livra à des manifestations bruyantes et très hostiles contre la police et les gendarmes.

Tout cela constituait sans doute un grand scandale et était un grave symptôme, car cela faisait comprendre qu'une dangereuse pertur-

bation régnait dans les esprits. Il fallait être bien aveugle ou au moins bien peu clairvoyant pour ne pas reconnaitre que l'élite même de la société russe était très irritée contre les abus d'une police trop zélée et contre l'arbitraire révoltant de la *Troisième section,* cette abominable institution de police secrète (supprimée par Loris-Mélikoff) qui pesait comme un chancre sur le corps du gouvernement d'Alexandre II. Il était pénible de voir ce souverain émancipateur et réformateur traîner partout derrière lui le chef de cette institution, à l'instar d'Ivan le Terrible, qui se faisait accompagner de ses *oprítchniks* (satellites) féroces.

Le moment était mal choisi pour causer au gouvernement des tribulations, de grands embarras intérieurs, enfin pour le terroriser et le mettre dans le margouillis en face de l'Europe, car l'honneur et l'amour-propre du Tsar vainqueur allaient être mis à de rudes épreuves à Berlin. La diplomatie européenne avait

pris une attitude pénible et onéreuse pour la Russie. La presse étrangère (surtout en Allemage et en Angleterre) se montrait malveillante envers le gouvernement russe. La *Gazette de Cologne* et d'autres reptiles teutons, avec leur outrecuidance habituelle, prédisaient déjà la décadence et la chute de l'empire moscovite.

Devant ces humiliations infligées à sa patrie Katkoff se redressa de nouveau et, reprenant son éloquence et sa verve d'autrefois, évoqua le souvenir du mouvement général patriotique et rappela l'attitude fière et décidée de toute la nation russe pendant l'insurrection polonaise en 1863. Il reprocha avec aigreur et amertume à la société russe son manque de patriotisme dans les circonstances actuelles. Il déclara une guerre ouverte aux classes supérieures de la Russie. « La base, le fondement de la vie et de l'existence de notre peuple, écrivit-il, sont sains et imperturbables; ses forces sont puissantes et inépuisables. Mais il

y a quelque infirmité morale, quelque mal social que l'on veut inoculer artificiellement à cet organisme salubre, à dessein de l'altérer, de le gâter, de l'infecter, et ces inoculations ont déjà réussi à provoquer des symptômes morbides qui paralysent ses forces et compromettent sa santé. Certainement, il existe entre l'état des esprits et la réalité un malentendu regrettable, une désunion, une mésintelligence et une discorde fatales. Là où, dans la vie de notre peuple, se manifestent ses forces vitales propres, essentielles et intrinsèques, nous voyons une harmonie parfaite, une intégralité merveilleuse et nous éprouvons la béatitude de la grâce divine. Par contre, dès que notre classe éclairée commence à parler et à agir, alors nous marchons vers une décadence sans remède et sans issue, nous déchoyons...»

Les passions politiques aveugles, injustes et frénétiques de Katkoff avaient émoussé, altéré petit à petit chez lui le sens moral; son

idée fixe d'absolutisme et d'autorité l'avait rendu inconséquent et inconscient. Son irritation, sa colère contre les révolutionnaires et contre toute la jeunesse des écoles, qu'il accusait en bloc de nihilisme, les transes de l'émeute dont il était constamment obsédé, l'avaient poussé aux actions les plus blâmables, à des actes d'une moralité douteuse. Guidé par ses haines et ses rancunes contre la classe supérieure, Katkoff alla jusqu'à flagorner les instincts sauvages de la plus basse population. Ainsi, quelques jours après l'acquittement de Vera Zassoulitch, des jeunes gens des différentes écoles supérieures de Moscou se rassemblèrent pour accompagner un convoi de détenus politiques. En passant devant les Halles centrales, un agent provocateur (on raconta même plus tard que cet agent avait été payé par Katkoff) s'écria : « Ce sont les traîtres au Tsar que la jeunesse veut honorer! » A ce cri séditieux, les forts de la halle se jetèrent sur les étudiants, qui furent très

maltraités; plusieurs même furent assez grièvement blessés. Le lendemain, Katkoff fit l'apologie de cette manifestation brutale de la lie du peuple, en disant qu'elle était l'expression des nobles sentiments que la masse éprouvait pour l'Empereur. Cette attitude indigne du rédacteur de la *Gazette de Moscou* rendit sa personne odieuse à tout le monde. La société, la presse et la jeunesse le prirent en horreur. Dès lors, Katkoff resta isolé, maudit par toute la Russie intellectuelle.

L'année 1878 fut marquée en Europe par une véritable épidémie d'attentats contre les souverains. En Allemagne, Hœdel et Nobilling attentèrent à la vie de Guillaume Ier; en Italie, le cuisinier Giovanni Passanante voulut tuer le roi Humbert Ier; en Espagne, Alphonse XII faillit aussi périr sous le couteau d'un assassin.

Le prince de Bismarck profita des deux attentats contre la vie de son souverain pour demander de nouvelles lois contre la démocratie sociale. Katkoff lui prêta la main dans

ce but. Pendant deux ans, le chancelier de fer et le rédacteur de la *Gazette de Moscou* marchèrent de conserve dans la réaction.

Cependant Guillaume Ier fut plus heureux que l'empereur de Russie. Tandis que le prince de Bismarck, par l'application des lois contre les socialistes, était arrivé à enrayer jusqu'à un certain point le mouvement révolutionnaire de propagande par le fait commencé par Hœdel et Nobilling, en Russie toutes les mesures de rigueur n'avaient fait qu'envenimer le mal. Les pages les plus tristes et les plus noires de l'histoire de la Russie contemporaine sont celles des trois dernières années du règne d'Alexandre II. A partir de l'été de 1878, ou eût dit qu'une bande de fous furieux, d'assassins et de scélérats politiques s'était abattue sur le pays. Des attentats, des assassinats en plein jour de généraux, de magistrats et de hauts fonctionnaires se succédaient dans tous les grands centres de l'Empire. Au fléau moral s'ajoutait en 1879 un fléau physique, la peste,

qui fit son apparition dans quelques provinces de l'Est, notamment à Vetlianka, près d'Astrakan. La Russie traversait aussi à ce moment une crise agricole causée par le nouveau système protectionniste du gouvernement allemand. Or, tout cela était oublié sous l'impression de terrorisme du parti révolutionnaire.

Il était écrit que le malheureux souverain, si bon, si généreux, serait victime de ses faiblesses et aussi de l'impéritie et de la mauvaise volonté de ses courtisans et de ses conseillers. Personne de tous ceux (et Katkoff était du nombre) qui eurent une influence sur la direction des affaires intérieures ne voulait comprendre que l'audace et le succès des terroristes tenaient à l'encouragement secret et occulte de quelques personnages très haut placés et tout-puissants, et aussi à la sympathie sournoise de la classe supérieure du pays. Le jour où cette sympathie se transformera en horreur et en dégoût à la suite de l'abominable régicide, le nihilisme sera mort.

Après l'attentat de Solovieff, au lieu de chercher avec calme et réflexion des remèdes efficaces par des réformes équitables, Katkoff s'était borné à inciter le gouvernement à des rigueurs extrêmes. Maintenant le rédacteur de la *Gazette de Moscou* n'était pas même un Camille Desmoulins à rebours; c'était un gendarme qui vociférait, ou un parabolain qui poussait des clameurs. Avec l'emphase d'un Mirabeau ou d'un Danton, il sommait le gouvernement et lui recordait incessamment de tirer du fourreau, où elle croupissait, son épée et de frapper fort. Il évoquait les mânes de Mourawieff. Il requérait l'aide des lois d'exception. Il reclamait la manifestation de la *sainte* force dans toute sa grandeur redoutable. Il demandait d'opposer la crainte à la frayeur, l'épouvante à la terreur.

Quelques jours après, le vœu de Katkoff se réalisa. Le 5 avril 1879, un ukase déclarait toute la Russie en état de siège. Cet ukase était calqué sur la fameuse loi de sûreté géné-

rale votée en France le 18 février 1858 après l'attentat d'Orsini. L'empire des tsars était divisé en plusieurs commandements militaires, ayant chacun à leur tête un gouverneur général investi du pouvoir suprême. Il faut avouer que, si l'empereur Alexandre II eut beaucoup de peine à trouver, un an plus tard, son Richelieu ou son Sully en la personne d'un Arménien madré et retors, les Espinasses ne lui faisaient pas défaut. Katkoff salua la nouvelle loi avec des marques d'enthousiasme. Cette fois encore, les espérances qu'il conçut de cette loi ne se réalisèrent pas. Si le rédacteur de la *Gazette de Moscou* avait lu les œuvres littéraires d'Oscar Comettant, il eût médité sur un aphorisme de cet artiste écrivain qui disait que « l'espérance est une traite tirée sur le bonheur à venir, toujours protestée par les événements et toujours renouvelée par l'illusion ».

Aux exécutions capitales commises en grande quantité par les nouveaux satrapes,

les terroristes répondirent par autant d'assassinats et d'attentats. Au moment où le Tsar s'apprêtait à partir pour la Crimée, on découvrit sur le parcours qu'il devait suivre trois mines destinées à faire sauter le train impérial. A Kherson, ville située à l'embouchure du Dniéper, le nihiliste Iourkowski, à l'aide d'une sape et d'une allée souterraine, enleva la caisse de la trésorerie, qui contenait plus de trois millions de francs. Enfin, pour trouver plus facilement des adhérents, les révolutionnaires excitèrent à la révolte la jeunesse dans toutes les universités et dans les écoles supérieures ; tous ceux qui furent frappés d'exclusion et de peines administratives furent racolés, enrôlés dans les rangs du nihilisme.

XIX

Quelque grand que fût son aveuglement, Katkoff finit par reconnaître l'inefficacité des mesures de rigueur employées comme unique moyen de combattre le nihilisme militant et terroriste. Il fut même quelque peu humilié par les lettres qu'il reçut du comité exécutif, dans lesquelles on l'assurait que sa personne serait toujours à l'abri de tout attentat; les terroristes affirmaient que la politique violente de Katkoff leur rendait de grands services. Katkoff se tourna à nouveau vers la littérature, qu'il avait dédaignée et négligée depuis si longtemps. Il décida d'agir sur les esprits au lieu d'inciter la colère du pouvoir absolu. Il entreprit une série d'articles et de critiques sur les littérateurs de l'école négative. Il s'arrêta surtout sur Tcher-

nichewski et son roman *Que faire?* sur lequel il fit une série d'articles de critique.

C'est avec une critique judicieuse et habile qu'il voulait combattre ses adversaires. Katkoff croyait pouvoir atteindre la jeunesse révolutionnaire par des pamphlets violents. Mais il était loin de poursuivre la vérité et l'équité; il n'avait qu'un seul désir, remporter la victoire et triompher. Il regardait peu à la qualité des preuves et des arguments; il négligeait parfaitement le choix des armes et les moyens de combat. Ce qu'il cherchait et racolait surtout, c'étaient des collaborateurs habiles, peu scrupuleux et au besoin sans vergogne. Il trouvait bientôt ces collaborateurs en la personne de M. T...vitch, le transfuge, Diakoff-Nezlobine et le docteur E. de C...

M. Tz-vitch était professeur de droit à l'université d'Odessa lorsqu'une brochure publiée sous forme de réponse à l'ouvrage du savant publiciste russe du parti libéral, M. Mikhalowski, intitulé : *Lettres aux honnêtes gens et*

aux savants, obtint un succès inespéré. Grisé par cette réussite littéraire, courroucé par un motif d'ordre tout à fait privé, M. Tz-vitch, avec l'ivresse d'un jeune débutant, lança contre la jeunesse des pamphlets où le cynisme, la violence et les scurrilités remplaçaient entièrement le talent. Katkoff, qui était, à cette époque, à la recherche de lieutenants, fut attiré par ces brochures. Le rédacteur de la *Gazette de Moscou* présenta le nouveau pamphlétaire à la haute administration. Après quelques essais de collaboration au journal de Katkoff, M. Tz-vitch fonda lui-même un grand journal quotidien intitulé *Bérégne* (la *Côte*), qui fut subventionné par la Troisième section. Dénué de tout talent, dépourvu de l'expérience du métier, le directeur néophyte de la *Côte* se noya bientôt dans les flots du journalisme au milieu d'une indifférence générale.

Diakoff-Nezlobine (mort subitement l'année dernière en Crimée) était d'une tout autre

trempe. Ancien révolutionnaire militant, il avait été inculpé dans une affaire de tentative de pillage d'une malle-poste près de la ville de Koursk ; il avait passé la frontière, où il était resté pendant deux ans à se prostituer dans les repaires et les sentines nihilistes de Zurich et de Genève. Puis, tout à coup, pris de remords ou par un autre motif moins noble, Diakoff s'était converti aux idées les plus réactionnaires, avait publié une brochure où il reniait tous ses anciens camarades et ses coreligionnaires politiques avec la perfidie d'un vrai Judas, répudiait toutes ses idées jacobines et abjurait sa foi nihiliste. Rentré en Russie, Diakoff fut condamné à la perte de ses droits civils et à la prison pour s'être fabriqué un faux état civil. Katkoff, qui connaissait déjà Diakoff par ses brochures écrites avec talent, fit une démarche auprès du gouvernement et obtint la grâce du nihiliste pénitent. Diakoff devint collaborateur attitré de la *Gazette de Moscou*. Quelque temps après,

M. Souvorine lui ouvrit le rez-de-chaussée de son journal, le *Novoié Vrémia* (le *Nouveau Temps*), où Diakoff écrivit tous les quinze jours une chronique signée du pseudonyme de « Gitèle » (habitant); comme tel il s'érigea en redresseur de torts de la morale contemporaine, et en censeur public et chagrin des actions de son prochain. Tantôt, sous le masque d'un Juvénal caustique et virulent, il flagellait et stigmatisait la frivolité et la légèreté des mœurs de la société moderne; tantôt, prenant l'air maussade d'un Jérémie, on le voyait se tordre, se crisper, se contracter, se contourner violemment au milieu de lamentations sur l'abaissement des idées morales des temps présents. Parfois, jaloux des lauriers de M. Drumont, Diakoff prêtait la main à son ami et collègue le « sympathique » Bourenine, pour l'aider à galvauder, à conspuer et à malmener les Juifs.

Le docteur E. de C... professait la physiologie à l'école de médecine de Saint-Péters-

bourg. Arrogant, pompeux, poseur, d'un caractère quinteux, et imbu d'idées réactionnaires, le docteur se fit vite prendre en grippe par tous ses élèves. Sifflé, bafoué, hué et conspué maintes fois à ses cours, il fut forcé de donner sa démission. M. E. de C... se lia d'une étroite amitié avec Katkoff et devint ainsi collaborateur assidu de la *Gazette de Moscou*. Peu de temps après, il s'établit à Paris. Dans ses correspondances à la *Gazette*, le docteur en disponibilité commença à chanter sa gamme sévère aux journalistes parisiens, ce qui ne l'empêcha pas de briguer l'honneur d'être directeur et même collaborateur d'une revue et d'un journal français. Il publia dans la *Gazette* de Katkoff une série d'études pleines de billevesées et de caquets sur la France contemporaine. Puis, il devint soudainement partisan et promoteur actif et vigilant de l'alliance franco-russe. Le gros volume qu'il écrivit là-dessus est rempli de cette politique que feu Thiers, dans une lettre adressée à Fran-

çois Buloz, appelait *la petite politique des petites gens,* « celle que l'on fait chaque jour pour la circonstance », et que les Parisiens modernes désignent par le mot *potins*. L'ancien collaborateur de Katkoff se jeta, après la mort de son directeur, dans l'économie politique et la finance. M. E. de C... a fait paraître, l'année dernière, quelques opuscules qui, au dire des journaux russes, constituaient une tentative ayant pour but de donner une leçon de..... chant au ministre des finances de Russie; mais cette hardiesse artistique a terminé sa carrière par une gamme... descendante.

XX

Certes, Michel Nikiphorovitch n'était plus heureux; son étoile pâlissait. Il ne voyait autour de lui que haine, colère, mépris même Il était déjà quelque peu découragé, las de

cette lutte sans merci que lui livraient ses adversaires. Peut-être dans son for intérieur éprouvait-il quelques remords ? Son esprit incontestablement supérieur, mais mal dirigé, avait-il déjà subi un contre-coup ? Lui semblait-il qu'il y avait des limites contre lesquelles le courant qui l'entraînait devait venir se rompre? Ou bien était-ce simplement ce système de navigation politique qui consiste à tendre les voiles à tous les vents, afin de trouver sûrement le plus violent, sinon le plus favorable, ce que l'on appelle dans le langage moderne « l'opportunisme » ? En tout cas, Katkoff cherchait une autre direction, la direction vers l'apaisement et la réconciliation. Le moment était avantageux et propice.

Au commencement de l'année 1880, l'audace des révolutionnaires russes était arrivée au comble. Fidèles observateurs des règles et des préceptes du catéchisme révolutionnaire de Netchaeff, qui prescrivait à ses adeptes le devoir de pénétrer partout et dans toutes les

classes de la société, dans la boutique du marchand, dans les ministères aussi bien que dans les hôtels somptueux et le palais impérial, les nihilistes militants trouvèrent le moyen de se faufiler parmi les fonctionnaires de la Troisième section et du Palais d'hiver.

Le 5 février 1880, les deux nihilistes Schevitch et Khartouline pénétrèrent dans les sous-sols du Palais d'hiver et, à l'aide de la dynamite, firent sauter la salle à manger de l'Empereur. Cette audace inouïe des révolutionnaires jeta une vraie terreur dans la ville aussi bien qu'à la cour. Deux jours après, une proclamation du Comité exécutif collée sur le cadavre d'un agent secret assassiné, un certain Iarine, faisait connaître au public qu'une sentence de mort était prononcée contre tous les gouverneurs généraux.

Jamais on n'avait vu un Romanoff dans une situation plus critique que cet infortuné Tsar qui avait arraché de la Russie les derniers vestiges de la barbarie moyenâgeuse

et qui, par cela même, avait assuré l'avenir d'un grand peuple. Ce fut vraiment un exemple rare dans l'histoire universelle, quand on put voir le maître absolu du plus vaste pays du monde terrorisé par une poignée de jeunes exaltés, de scélérats politiques dont la plupart avaient reçu leur instruction et leur éducation dans les gymnases classiques si chers à Katkoff et à Dmitri Tolstoï. Il est impossible de décrire sans éprouver de pénibles émotions la séance qui eut lieu au Palais d'hiver le 12 février 1880. Accablé de douleurs physiques, abattu par de cruelles souffrances morales, le Tsar pouvait à peine parler. Tous les gouverneurs généraux et tous les courtisans étaient autour du monarque, et personne ne se croyait en sûreté. Dans une chambre qui confinait à la salle à manger où avait eu lieu l'explosion, la Tsarine était couchée, désespérément malade. Au-dessus, à l'étage supérieur, apparaissait le spectre d'un succube qui était à la fois une Pompadour et une Maintenon.

L'ombre de Glocester et de Buckingham planait autour de la tête de l'empereur de Russie. Dans ce conseil extraordinaire qui resta célèbre dans les annales russes, tout le monde parlait, raisonnait, incriminait même ceux qui par leur médiocrité, leur impéritie et leur zèle exagéré et intéressé, avaient précipité le malheureux souverain dans un abîme.

Parmi les gouverneurs généraux, il y en avait un cependant qui se distinguait des autres et qui était même respecté des terroristes, car il était moins aveuglé par le principe de la force, soi-disant le seul moyen de pouvoir absolu. Il ne croyait pas, comme tous ses collègues, pouvoir trancher par la violence le nœud de la difficulté de la situation politique et rétablir la paix sociale par l'arbitraire et la cruauté. Rusé et souple comme un vrai Levantin, le général Loris-Melikoff était néanmoins un esprit distingué et doué de facultés supérieures ; il n'avait nullement l'orgueil de sa force et point de brutalité, qua-

lités propres aux ignorants; il avait simplement le sentiment de ses devoirs, et il était en pleine possession de lui-même. Il ne frappait personne avant que la culpabilité du personnage lui fût avérée. Son esprit était ouvert, sans rugosité ni ombrage. Comme la plupart des Levantins, il était fin, artificieux et rusé. Il s'appelait lui-même « l'Arménien madré ». Il possédait à un haut degré l'art d'élaguer, d'émonder, d'ébrancher les rapports des policiers et des mouchards de tout mensonge et de toute fourberie. Certes, il lui manquait le génie d'un Speranski ou au moins l'expérience bien trempée et réfléchie d'un Nicolas Milutine. Homme de guerre, il était peu familier avec l'art de gouverner une société désemparée, démâtée comme un bâtiment en détresse.

La nomination du général Loris-Melikoff comme « Président de la commission suprême pour l'établissement de l'ordre public en Russie » avait été accueillie favorablement par

Katkoff. Malgré ce titre vague attribué au général, Alexandre II avait momentanément abdiqué tout son pouvoir suprême entre les mains d'un nouveau favori. Loris-Melikoff, à qui même les grands-ducs durent obéir, devint le maître absolu de la Russie. Son pouvoir dépassa de beaucoup celui qu'exercèrent autrefois Biron et Araktcheeff. Le nouveau dictateur inaugura son pouvoir par une proclamation adressée à toute la nation, dans laquelle il annonçait ses intentions de commencer une politique d'apaisement et faisait appel au concours de toute la société. Katkoff fit l'éloge de cette proclamation, mais, cependant, se montra sceptique à l'égard de sa réussite. S'il ne mettait pas en doute les qualités personnelles du dictateur, qu'il appelait « dictateur de cœur et d'esprit », il doutait de son succès, « car, disait-il, j'appréhende fort qu'il ne soit rebuté par les envieux, et je ne crois pas que le dictateur puisse trouver dans les hautes sphères pétersbourgeoises

beaucoup de sympathies et de marques d'intérêt. Je doute de la bonne volonté des hauts dignitaires, et leur concours réel et sincère me paraît peu probable. Je suis presque certain que les rivalités, les amours-propres froissés, les ambitions déchues ne tarderont pas à surgir à la surface pour enrayer toute action bonne, et il se pourrait même qu'au lieu d'une coopération si nécessaire pour le salut de notre pays, celui qui a assumé cette lourde tâche rencontrât une réaction sourde et dissimulée, la pire de toutes. »

« Les plus belles pensées sont celles qu'on n'écrit pas (1). » Katkoff voulut montrer que s'il n'avait jamais écrit de très belles pensées, il était capable d'exprimer par écrit de grandes vérités ; car il n'avait jamais dit autant de vérités que dans ce qu'il venait de dire à propos de l'entreprise du général Loris-Melikoff. Son mérite est d'autant plus grand que la Russie est un pays où, surtout en politique, on ne

(1) Renan, *Marc-Aurèle.*

regrette jamais de n'avoir pas dit toute la vérité. Six mois seulement suffirent pour mettre en déroute la meilleure volonté du « Président de la commission suprême ». A la cour, il devint l'objet de toutes les envies et de haines mal dissimulées; les uns l'appelèrent *vrementchik* (favori parvenu); pour les autres, il ne fut qu'un « dénicheur de merles », ou, selon l'adage russe, un monsieur qui sait où les écrevisses et les langoustes passent l'hiver. Les feuilles clandestines le désignèrent sous le sobriquet de « renard ». La liberté relative que le nouveau dictateur avait accordée à la presse n'avait servi qu'à exciter la polémique et envenimer les haines des partis.

Malgré la bataille acharnée et impitoyable livrée à Katkoff par la presse libérale et notamment par la plus importante des revues russes, le *Messager d'Europe*, le journaliste réactionnaire cherchait à se réconcilier avec ses ennemis de la presse les plus irréconciliables. Il est vrai que son orgueil fut un peu abaissé par

la disgrâce du ministre de l'instruction publique, Dmitri Tolstoï, son ami et son coreligionnaire politique. L'origine de cette disgrâce fut dans la campagne entreprise par toute la presse contre le classicisme. On raconte que, dans une séance du conseil des ministres, Alexandre III, alors tsarevitch, sous l'impression de cette campagne, adressa de vifs reproches au ministre, parce qu'il avait élevé toute une génération de scélérats politiques. En effet, tous les révolutionnaires les plus audacieux étaient d'anciens élèves des gymnases classiques.

Au mois de juin 1880, on inaugura à Moscou la statue du poète Pouchkine. Le conseil municipal organisa à cette occasion un grand banquet, auquel furent invités tous les représentants de la presse et les plus célèbres écrivains. Katkoff saisit ce moment pour prononcer un grand discours où le haineux et hautain rédacteur de la *Gazette de Moscou* se montra sous un aspect tout nouveau.

« Aujourd'hui, dit-il en s'adressant aux journalistes et aux écrivains, dans cette journée solennelle, quelle que soit notre personnalité, quel que soit le parti auquel nous appartenions, nous sommes tous, je l'espère, des alliés du même parti et des adhérents du même sentiment. Et qui sait, peut-être, cette tentative d'accommodement, ce rapprochement momentané pourra servir pour beaucoup d'entre nous de gage d'espérance, et, sinon d'une parfaite réconciliation, au moins d'une trêve, d'un adoucissement de la lutte entre les belligérants. Je vais être encore plus téméraire. Vous savez, messieurs, que, sur notre sol russe, tous les amis sincères du bien (et j'espère qu'ils sont ici en grand nombre), lorsqu'ils travaillent pour la même cause, ne se peuvent prendre à partie avec animosité, se quereller et se faire la guerre sans merci que par suite d'un malentendu. Malheureusement, le malentendu est souvent une force, un agent de discordes et de dissensions sérieuses et opi-

niâtres. Cette force est entretenue et nourrie par les faiblesses humaines, ce défaut auquel aucun mortel ne peut se soustraire qui est d'aimer le bien en nous-mêmes et de haïr le mal seulement chez les autres. Ah! que la vie et le monde seraient parfaits, si nous pouvions aimer un peu plus le bien chez les autres et détester le mal en nous-mêmes! Cependant, il ne faut pas se porter trop aux chimères et aux rêves; espérons seulement que la force de la lumière s'emparera de plus en plus de nous pour nous éclairer et nous permettre de trouver le chemin; ainsi nos opinions si divisées et si hostiles s'uniront et se réconcilieront. »

Après ce discours, Katkoff porta un toast à la santé d'un de ses adversaires, Ivan Aksakoff, qu'il prit dans ses bras. Puis il se dirigea avec son verre de champagne vers Tourgueneff. Mais l'illustre romancier, au grand scandale de tous les assistants, se détourna du rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Peut-être Tourgueneff agit-il ainsi d'une manière irré-

fléchie? Katkoff n'était-il pas tout-puissant et capable de porter des coups mortels au parti libéral? Était-ce bien sensé de la part des modérés de se montrer si rancuniers, si vindicatifs et si peu généreux? Et certainement, s'ils eussent eu la sagesse de ne pas piétiner sur un adversaire redoutable qui demandait cependant paix et trêve, de ne pas lui infliger un tel camouflet, la cause qu'ils servaient eût moins perdu. Quand bien même ils fussent parvenus à infliger au rédacteur de la *Gazette de Moscou* un sanglant affront et un châtiment cruel, ils n'eussent pas pour cela effacé le mal qu'il avait fait à leurs partisans, ni empêché leur victoire d'un jour de porter bientôt des fruits amers.

Or, le *Goloss* eut, le lendemain, la malheureuse idée de prononcer l'exécution de son dangereux antagoniste. « Hier, lut-on dans la feuille de Kraïewski, M. Katkoff s'est présenté devant tout le monde, au banquet, en vrai pénitent qui implore son pardon de tous et

supplie les assistants de lui faire grâce de toutes ses turpitudes et de toutes ses ignominies. Il a cru racheter par un petit boniment de table, par un speech mielleux, par une radoterie piteuse, les perfidies, les déloyautés et les trahisons qu'il a pratiquées pendant de longues années. L'impression était profondément pénible de voir cet homme qui chantait hier la palinodie, qui se disculpait, se justifiait, survivre en quelque sorte à son châtiment, tendre la main à tout le monde et personne n'y vouloir toucher. »

Cette sortie injurieuse des libéraux, cette algarade humiliante à l'adresse de Katkoff prouva à quel point les Russes sont quelquefois entraînés par leur tempérament. Ces vainqueurs d'un jour du publiciste réactionnaire payèrent cher leur victoire et leurs incartades.

Renan fait dire par la bouche de Philalèthe que l'homme, en réfléchissant bien, s'aperçoit souvent qu'il a, dans beaucoup de cas, un réel intérêt à ne pas être vertueux. « Loin de faire

réussir, la vraie vertu nuit dans la vie et met celui qui la pratique dans un état d'infériorité au point de vue du succès. Parfois elle cause son malheur. »

Katkoff put faire l'amère expérience que la vertu était en politique une chose inutile, sinon nuisible. La haine implacable, les outrages et les injures qu'il rencontra chez ses adversaires politiques, détruisirent dans son cerveau le germe de l'idée, à peine ébauchée, de réconciliation. Il rompit à l'avenir complètement avec les hommes comme avec les choses. Il répudia tout ce qu'il avait défendu pendant vingt ans de sa vie. Le parti pris remplaça dorénavant dans son esprit tout instinct et toute vertu; son cœur ne connut plus de spontanéité. Comme tous les intransigeants, il savait nettement ce qu'il ne voulait pas, mais il savait toujours moins bien ce qu'il voulait. Il condamna maintenant toute la politique du général Loris-Melikoff, rien que pour ne pas être d'accord avec les libé-

raux. Il dit, au rebours de l'héroïne de Corneille dans ses imprécations :

Je le hais parce que vous l'honorez.

Il jeta des outrages sur tout ce qui n'était pas condamné par ses adversaires. Il s'éloigna de tout ce qui n'était pas répudié du parti hostile. Il devint libéral là où les libéraux semblaient vouloir être conservateurs. Il fut à tel point violent que le *Goloss* appela la *Gazette de Moscou : Terre et volonté* qui a tourné casaque. (C'était une feuille clandestine des terroristes russes.) Cette intransigeance à la Rochefort, Katkoff la garda jusqu'à la fin de ses jours.

La guerre sans trêve et sans merci qu'il déclara aux modérés et aux libéraux, Katkoff l'inaugura par une campagne contre le programme politique du « Président de la commission suprême », programme qu'il considérait comme étroitement conçu et appliqué hors de propos. Il trouvait que le concours de la presse et de la société, auquel le général

avait fait appel, était inutile, nuisible même pour le gouvernement; un pouvoir absolu doit se méfier de l'élément oligarchique, qui est souvent peu sûr, rarement fidèle, parfois malsain. Quant au parti libéral, Katkoff le comparait à un microbe morbide, une espèce de peste contre laquelle le général Loris-Mélikoff avait eu antérieurement à lutter à Vetlianka. Être libéral, pour un homme politique, c'était se prêter aux exigences d'hommes mesquins, déraisonnables, lâches; c'était devenir dupe de gens altiers, quinteux, aux phrases creuses et ampoulées, bouffis d'orgueil et d'un prétendu savoir. Un gouvernement autocratique n'a pas besoin de popularité. Il doit couper court à toutes les prétentions, à toutes les vaines disputes; sa seule vertu, c'est la fermeté, la résolution. Sa parole doit être péremptoire, irrefragable, afin d'échapper à toute assertion. Le Tsar sera d'autant plus aimé de son peuple qu'il cherchera moins la popularité.

XXI

Nous touchons maintenant à l'épisode le plus pénible de la vie de Katkoff. Lorsque Dmitri Tolstoï fut arraché au ministère de l'instruction publique par un souffle libéral, le contre-coup atteignit violemment le rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Sabouroff, le nouveau ministre de l'instruction publique, était relativement libéral. Déjà, depuis quelque temps, l'Université de Moscou était irritée, avait une dent contre Katkoff, à cause du sans-gêne avec lequel il s'appropriait des sommes qui appartenaient de droit à l'Université. Encouragé par le nouveau ministre, appuyé par la presse, qui jouissait alors d'une certaine liberté, le conseil d'administration de l'Université montra un contrat et déclara avoir un grief contre le directeur-censeur

du journal universitaire. Le procès était à peine commencé que des folliculaires sans vergogne ne tardèrent pas à ternir la réputation du grand publiciste. L'honnêteté de Katkoff fut mise à de rudes épreuves par une tourbe de forbans de la presse. Il fut vilipendé, bafoué, traîné sur toutes les claies de la calomnie. En quelques semaines, la réputation de Michel Nikiphorovitch fut à tel point tachée et éclaboussée qu'on disait ouvertement qu'il avait dérogé à sa dignité et à son honneur. Il ne fut même pas invité au banquet organisé à cette époque par la Société des gens de lettres. Léontieff et Lubimoff, deux professeurs de l'Université de Moscou, tous deux amis intimes et collaborateurs de Katkoff, furent forcés de donner leur démission.

En même temps, vers la fin de 1880, des troubles éclatèrent parmi les étudiants de l'Université de Moscou. Katkoff saisit cette occasion pour attaquer violemment les autorités universitaires. Peu après, à l'Université de

Saint-Pétersbourg, dans une séance solennelle, les étudiants se livrèrent à des voies de fait sur la personne du ministre Sabouroff. Le *Goloss* déclara alors ouvertement que la jeunesse pétersbourgeoise avait été poussée à cet acte indigne et révoltant par des agents provocateurs de Katkoff. Sur ces entrefaites, son procès avec l'administration universitaire s'envenimait de plus en plus. L'intervention du juge d'instruction allait donner à l'affaire une tournure fort désagréable pour le rédacteur de la *Gazette de Moscou*, lorsqu'un ordre suprême du Tsar vint mettre fin à ce litige. Les tsars, plus puissants que les gouvernements démocratiques, eurent toujours soin de préserver leurs sujets contre le désir de connivver au scandale. Cette grâce fut la dernière qu'Alexandre II accorda à son journaliste de prédilection. Un mois après, l'infortuné souverain tombait sous la bombe de Ryssakoff.

L'assassinat d'Alexandre II, cet odieux régicide qui restera comme la tache la plus

noire de l'histoire de la Russie au dix-neuvième siècle, attrista profondément tous les cœurs et désola l'âme de tous les honnêtes gens. Katkoff s'en montra moins surpris qu'on ne l'aurait cru. Le lendemain de la terrible catastrophe, dans son éloge du Tsar assassiné, il fit glisser, par-ci, par-là, de légers reproches de faiblesse, de veulerie et de sentimentalité à l'adresse du souverain. Il déplorait les idées quelque peu cosmopolites et le peu de goût qu'Alexandre II avait eu pour manifester toute la force de son immense pouvoir. Il lui reprochait presque de n'avoir pas été assez inexorable aux mutins et aux factieux. Il faisait observer que l'esprit historique et la sagesse gouvernementale des tsars imposent toujours l'étroite liaison du pouvoir absolu avec l'âme du peuple, afin que cette direction autocratique soit l'impression vivante et explicite de cette unité et de cette concorde.

Katkoff savait mieux que personne que le mouvement révolutionnaire était dirigé par la

main fatale d'un auguste personnage et que le Tsar devait succomber. N'osant pas le dire ouvertement, il reprit son dada d'autrefois ; il tomba à nouveau sur la Pologne, son bouc émissaire, qu'il chargea, à l'instar des Hébreux, de ses malédictions. Il tança fortement les magnats de leur libéralisme et les accusa d'avoir fourni de l'argent aux terroristes.

Cette accusation, aussi injuste que gratuite de la part de Katkoff, fut relevée par le fils du marquis Velepolski, qui répondit par une lettre indignée adressée à Dmitri Giers, directeur du journal libéral *Poriadok* (l'*Ordre*).

Mais Katkoff ne tolérait plus d'arguments : les répliques ne le touchaient point. Son attaque contre les libéraux devenait de plus en plus violente. Sa critique des hommes et des institutions prenait un caractère acharné, négatif et farouche. Il abjurait les idées qu'il avait défendues pendant vingt ans avec une conviction sincère.

XXII

Ceux qui ont vécu en Russie à l'époque de l'avènement d'Alexandre III savent avec quelle anxiété toute la société russe attendait la résolution du nouveau Tsar. On savait que le Tsar martyr, quelques jours avant sa mort, avait signé un acte par lequel il restreignait son pouvoir absolu au profit de ses sujets. Pendant plusieurs semaines, tous les esprits furent en proie aux plus vives agitations. Les uns attendaient la convocation du *Zemski Sobor* (assemblée de notables de l'Empire, supprimée par Pierre I^er^); les autres, les plus optimistes, s'imaginaient que le Tsar allait promulguer une constitution.

Or, le nouveau Tsar se trouvait en présence de deux partis : les partisans des réformes libérales et de la promulgation de l'acte consti-

tutionnel signé par Alexandre II. Ce parti était représenté par le général Loris-Melikoff, le général Dmitri Milutine, ministre de la guerre, et par M. Abaza, ministre des finances. Le parti réactionnaire avait comme défenseurs le grand-duc Wladimir, M. Pobédonostzeff, le haut procureur du Saint-Synode et le général Nicolas Ignatieff, le fameux diplomate, alors ministre des domaines.

Tandis que ces deux partis irréconciliables luttaient à la cour pour déterminer le caractère du nouveau règne, le rédacteur de la *Gazette de Moscou* ne chômait pas. Sous l'influence de ces graves événements, excité par la fièvre politique, Katkoff sévissait. Pour les régicides, il demandait la cour martiale de campagne pour la forme seulement et leur exécution à l'intérieur de la prison. Au gouvernement, il conseillait tout simplement de reprendre la politique des tsars de Moscou avant les Romanoff, c'est-à-dire la politique de fer qui frappait d'une manière inexorable

tout et tous. Entre les libéraux et les révolutionnaires, il n'y avait pour lui qu'une différence de mots. Il accusait en bloc toute la société russe d'avoir contribué, par son penchant aux chimères du libéralisme, au développement des idées révolutionnaires. Elle n'avait pas voulu rester le guide autoritaire de la jeunesse, et la direction de celle-ci avait passé aux mains des malintentionnés, des babillards à l'esprit creux et aux phrases pompeuses, aux sophistes de bas étage qui parlaient sans cesse de la science et du progrès dont ils ne comprenaient pas un traître mot. La société elle-même, en poursuivant à perdre haleine les frivolités politiques sans avoir compris en quoi consistait la vraie liberté, était tombée dans la pire des servitudes, la servitude intellectuelle, qui engendre toujours les mêmes vices, la lâcheté, l'hypocrisie, la complaisance, signe de toute absence de fermeté de caractère.

Katkoff mettait particulièrement

le gouvernement contre toute concession, de peur d'encourager l'armée confuse et désemparée à des prétentions radicales qui veulent rompre avec tout le passé, toutes les traditions, qui répètent, comme des perroquets, les mots d'humanité, de justice, de science, etc. La Russie n'a pas été créée en un seul jour. La Russie n'est pas une question, elle n'est pas une opinion ou une idée, une abstraction. La Russie est une individualité indéfiniment organisée. Si elle existe, il y a donc des bases et des lois sur lesquelles repose cette existence. La base, c'est la force de l'autorité; la loi, c'est le devoir sacré de tous envers le pays et son gouvernement.

« Je sais, dit-il, qu'on propose beaucoup de projets au nouveau monarque. Cependant il n'y en a qu'un seul à adopter, c'est de marcher dans la voie du tsarisme... Cette voie n'est ni le libéralisme, ni le conservatisme, le progrès ou la décadence, le vieux ou le moderne. Ce n'est pas la voie du beau milieu

entre deux extrémités. Il faut regarder du haut du trône tsarien le vaste empire qui contient cent millions de sujets. Aux siècles précédents on apercevait les intérêts des classes séparées. Mais c'était une erreur et une faute. Le trône est placé haut pour que toutes les classes s'égalisent devant lui. Il n'y a qu'une seule autorité, le pouvoir suprême, et c'est la seule voie dans laquelle doit marcher un tsar russe. Que Dieu, ce Tsar des tsars, mette cette vérité dans le cœur de notre souverain. »

Le lendemain de l'apparition de cet article, Alexandre III, sur le conseil de M. Pobédonostzeff (1), fit mander Katkoff à Gatchina. En même temps on lisait dans le *Journal officiel* que le rédacteur de la *Gazette de Moscou* était élevé au grade de conseiller privé, en passant par le grade de conseiller d'État actuel. Et, en effet, Katkoff n'avait alors que

(1) Il y a quelques mois, M. Pobédonostzeff, dans une lettre rendue publique, adressée au journal *Grajdanine* (le *Citoyen* ou le *Bourgeois*) publié par le maroufle Mestscherski, niait avec énergie son ascendant sur Alexandre III.

le titre de conseiller d'État. Cette marque de distinction fit courir le bruit que Katkoff allait être nommé ministre. En réalité, le Tsar offrit un portefeuille au célèbre journaliste, qui déclina cet honneur. On assure que Katkoff répondit au souverain qu'il ne se croyait pas capable de devenir homme d'action; qu'en restant simple journaliste, il pourrait mieux diriger tous les ministères qu'il ne dirigerait celui dont il serait nommé le chef.

A dire vrai, Katkoff, qui avait toutes les audaces, la rudesse et la fougue des grands théoriciens, ne savait pas atermoyer ni différer; il était dépourvu de toute souplesse, de patience et de sang-froid, qualités si nécessaires à l'homme d'État.

XXIII

L'héritage d'Alexandre II était rude et lourd, plein de ronces et d'épines. La situation intérieure du pays était hérissée de difficultés et d'écueils. Alexandre III se trouvait, en montant sur le trône, en face des problèmes politiques les plus difficiles à résoudre, et il avait des obstacles périlleux à franchir. Le nouveau Tsar était d'intelligence peu raffinée; sa culture intellectuelle était peu développée. C'était un vrai Russe, avec tous les défauts, mais aussi avec toutes les précieuses qualités de la race. Il était lourd, lent, flegmatique, mais simple, calme, franc et honnête. De caractère ferme et droit, il avait l'horreur des malins, des turbulents, des jongleurs de phrases et des sophistes. Les Bismarck lui répugnaient particulièrement. Son cerveau était peu

flexible et maniait difficilement les idées ; mais il avait beaucoup de bon sens, et si son esprit était peu raffiné et peu cultivé, il était ferme, avisé, réservé, judicieux et prudent, ce qui lui permettait de retenir fermement les idées acquises. Sa constance était inébranlable, son caractère était bien supérieur à son intelligence, ce qui vaut mieux pour un souverain absolu.

Le nouvel Empereur fut surtout séduit par la fermeté des convictions de Katkoff et par l'ardeur de son patriotisme. Il estimait chez lui la franchise avec laquelle le journaliste disait les plus dures vérités. Comme toutes les natures simples, modestes et droites, Alexandre III ne pouvait endurer l'hypocrisie, la duplicité, le mensonge. Il supportait mal les courtisans flatteurs et serviles, les Galuchets, les laquais bas et rampants. De même que le misanthrope de Labiche, il méprisait les Coquenard et leur préférait mille fois les Machavoine. Katkoff gagna toute la confiance du nouveau Tsar. Un

manifeste fut élaboré sous la dictée du rédacteur de la *Gazette de Moscou* et parut le 29 avril 1881. L'autocrate s'y exprimait ainsi : « La voix de Dieu Nous ordonne de Nous mettre avec assurance à la tête du pouvoir absolu, confiant dans la Providence divine et sa suprême sagesse, plein d'espoir dans la justice et la force de l'autocratie que Nous sommes appelé à affirmer et à sauvegarder de toutes les entreprises criminelles et illégales. Nous tâcherons, avec la grâce de Dieu, de ramener Notre pays dans ses voies traditionnelles. Nous extirperons tous les abus, toutes les injustices et toutes les rapines, et Nous prendrons soin des destinées de Notre Empire, qui seront désormais discutées avec tranquillité entre Dieu et Nous. »

Ce manifeste, à la fois autoritaire et mystique, mais franc et sincère, fut le plus grand triomphe de Katkoff. Son autorité et son influence prirent une force nouvelle. A l'avenir, il attaquera ouvertement les ministres ; il cri-

tiquera sans équivoque leur politique. Il fera danser la sarabande à la magistrature. Il accablera les *zemstvo* et les autres institutions d'Alexandre II de son âpreté fougueuse et de ses intempérances agressives. Le parti libéral sera pourchassé et harcelé.

En nommant le général Nicolas Ignatieff ministre de l'intérieur, Alexandre III n'avait pas été heureux dans son choix. Le général Ignatieff, après avoir joué comme ambassadeur à la cour de Constantinople le même rôle que le duc de Gramont avait joué en juillet 1870 à la Chambre des députés, comme ministre des affaires étrangères, le général, dis-je, arrivé au pouvoir conçut l'idée d'imiter le romain Tiberius Gracchus. Il entreprit de réformer la Russie par des lois agraires au profit des moujiks. De même que son sosie d'antique mémoire, le général Ignatieff lança aussi son petit boniment, et ce ne fut pas du haut des Rostres, mais en employant le procédé russe, c'est-à-dire sous forme de circulaire adres-

sée aux gouverneurs de province. M. Ignatieff avait aussi son dada, à l'instar de Katkoff. Comme ce dernier répétait sans cesse : « Le polonisme, voilà l'ennemi », le nouveau ministre s'écria : « Le juif, voilà le seul coupable. » Avant de rendre le moujik heureux et prospère, il fallait le divertir. Les débris du nihilisme se chargèrent de lui servir de ménétrier. On sait que le peuple russe est très docile au commandement. Il suffit qu'un factieux s'écrie : *Béyté* (rossez, assommez !) pour qu'il se mette sur-le-champ à distribuer à gauche et à droite des torgnoles, des horions, des gourmades et des taloches (1). Les autori-

(1) Le célèbre conteur comique Gorbounoff a saisi avec beaucoup de finesse ce trait caractéristique du peuple russe, d'agir inconsciemment au premier cri séditieux. Dans un de ses monologues, il raconte l'histoire suivante : « Nous étions à bord d'un vapeur qui nous conduisait de Nijni-Novgorod à Kazan. Il faisait un temps superbe. Le ciel était bleu et rayonnant; partout régnait un calme plat, troublé légèrement par le ronflement de la machine et le bruit sourd de l'hélice. On venait de quitter la table et tout le monde était monté sur le pont pour faire la sieste. Les dyspeptiques sommeillaient. Les plus entreprenants et les plus virils échan-

tés avaient à peine prononcé le mot *nitchevo béy* que, dans une quinzaine de provinces, les maisons et les boutiques des fils de Jacob étaient mises au pillage. Au son des émeutiers et des pêcheurs en eau trouble, le bon peuple se livra à la danse du *trépak* (sorte de cancan russe) sur les édredons des ménages juifs saccagés.

Au fond, le général Nicolas Ignatieff imitait en quelque sorte le dictateur Loris-Melikoff. Il voulait faire beaucoup de bruit. La complaisance de M. Ignatieff pour les faiseurs de désordres antisémiques faisait croire que le ministre russe voulait essayer d'introniser dans

geaient entre eux des propos irrévérencieux, des turlupinades et des quolibets à l'adresse de quelques dames aux toilettes tapageuses. Les femmes, les prudes, laissaient tomber leur tête sur l'épaule de leurs maris. Les coquettes à tempérament badinaient avec les amis de la maison. On ne parlait point politique parce qu'on était heureux de vivre. Tout à coup, un loustic s'écria : *Beyté, rebiata!* (assommez, mes gaillards !) et en un clin-d'œil les matelots se ruèrent sur tous les voyageurs en les assommant à coups de matraque et de vadrouille. »

son pays le congiaire. Il conçut même l'idée d'assommer le pays par des incohérences, une confusion générale et des bonds populaires désordonnés. M. Ignatieff créa à l'usage des moujiks qui ne savaient pas lire un journal qui coûta des millions. Et, par la voix de cette feuille, il annonça la réduction du prix de rachat et d'affermage des terres et des domaines par les paysans, la création d'une banque rurale et la régularisation de la migration. Dans les églises il fit prêcher contre l'ivrognerie. A la classe éclairée, il déclara que le Tsar allait devenir un tsar populaire à l'instar de la vieille Moscovie, secondé par le *Zemski sobor*. A la cour, il introduisait l'ancienne étiquette des Kniazes moscovites. Les soirées du Palais d'hiver ressemblèrent au « bal des Incohérents » à Paris. A côté des redingotes coupées à l'allemande des officiers d'infanterie, des tuniques et des dolmans des cavaliers habillés à la française, des houppelandes des Caucasiens, on vit de hauts dignitaires affublés des costumes

bariolés et étranges des anciens boyards et des satellites du temps d'André Bogolioubski et d'Ivan Kalita. Les boyards vaudevillesques se firent accompagner de leurs *diaks* (secrétaires) portant d'énormes encriers à la ceinture. Le général Ignatieff favorisa aussi l'organisation de la *Ligue sainte*, avec le dadais Demidoff, le héros de toutes les guinguettes de la capitale russe, à la tête, et de la *Sauvegarde volontaire*, commandée par le comte Vorontzoff-Daschkoff. Ces deux séquelles avaient pour mission de poursuivre le fumet de nihilisme et la levûre révolutionnaire.

Toutes ces réformes intempestives et anachroniques, ces innovations surannées, cette kyrielle de vieilleries moscovites, ne furent pas du goût de Katkoff, qui, du reste, n'avait jamais eu de tendresse pour la vieille Russie. Les nouvelles lois agraires du Tiberius moscovite lui parurent être une prétention démagogique s'accordant mal avec son esprit ultra-autoritaire. Il fut choqué de la turbulence du

nouveau ministre. Il blâma énergiquement les agitations antisémites, qu'il qualifia d'actes graveleux. Katkoff se montra toujours le défenseur d'Israël ; ses ennemis disaient que cet amour des Sémites n'était pas tout à fait chez lui désintéressé. Katkoff condamna le projet du ministre de convoquer le *Zemski sobor*, parce que ce projet entrait dans le programme des révolutionnaires.

Sous la dictature du comte Loris-Melikoff, le rédacteur de la *Gazette de Moscou* se contentait seulement d'accuser les nihilistes et les Polonais. Cette fois, il porta ses accusations contre toute la classe éclairée. La Russie, selon lui, était malade ; cette maladie était déterminée par les velléités libérales du précédent règne, qui avaient partagé le pays en deux camps irréconciliables. L'explosion de la bombe de Ryssakoff, en tuant le Tsar, avait, selon l'expression de Katkoff, purifié l'air et sauvé la Russie, car l'Empire eût sombré, si le régime libéral eût encore duré quelques mois.

Katkoff comparait la société russe aux moutons de Dindenaut, qui, aux bêlements d'un des leurs précipité dans la mer par Panurge, se jettent tous à l'eau et se noient. Aux premiers accents de la mélopée d'un persifleur malfaisant, aux premiers accords des pipeaux des fourbes, ce troupeau, par une extravagance imitative sans nom et sans excuse, accourut et se mit à brouter des herbes vénéneuses et de l'ivraie empoisonnée. Au fond, tous ces hâbleurs, tous ces pipeurs, tous ces coquemars du libéralisme n'ont été que des penseurs sans idées ni conceptions, des savants sans science, des politiciens sans nationalité, des sacrificateurs et des adorateurs de mensonges et de supercheries. Quant à Tourgueneff, Katkoff, plein de rancune, le traitait d'« écornifleur de Français » (Frantsouskaïa prigivâlka).

XXIV

Les essais bien vieux, bien rococo, du général Ignatieff pour se nationaliser, ses réformes agraires au profit des paysans, son jeu à la politique populaire, ses connivences sournoises avec les fauteurs des rébellions, ses agitations équivoques soi-disant antinihilistes, et qui n'étaient, en somme, que de la graine de niais, en produisant une confusion générale, finirent par énerver et amollir la société. Le pouvoir absolu du nouveau Tsar, au lieu de s'affermir et de s'imposer, par la puissance de ses procédés, par le sentiment de ses devoirs, par l'importance de ses réformes, par le sérieux et la gravité de ses projets, par les espérances fermes en ses forces, par la sécurité et la hardiesse de ses idées et de son esprit, par l'étendue et l'accélération de sa vigilance, par

la suite puissante et sévèrement méthodique de ses actions, par la notoriété de ses manifestations comme preuve de parfaite indépendance, se vit discrédité plus que jamais. Après l'avoir fortement gourmandé, le Tsar congédia, presque avec colère, ce ministre turbulent que l'on eût traité de « factieux » même au Palais-Bourbon.

M. Pobédonostzeff, le conseiller le plus écouté d'Alexandre III, indiqua au souverain un homme qui était en parfaite communion d'idées avec Katkoff. Cet homme n'était autre que le comte Dmitri Tolstoï, l'ancien ministre d'Alexandre II.

Je ne sais si ce fut par réminiscence ou par un bizarre tour d'esprit que Tolstoï, avant d'accepter le portefeuille de ministre de l'intérieur, crut utile de faire devant le souverain une profession de foi en termes libéraux, mais vagues, ambigus et amphibologiques. Il se déclara adversaire résolu de la politique populaire. « Je suis, dit-il au souverain, fer-

mement convaincu que la classe éclairée est, seule, la véritable force du pays, et que l'avenir de la Russie ne peut être assuré que par les éléments d'une vraie civilisation. » Il est à noter que le comte Dmitri Tolstoï avait été dans sa jeunesse extrêmement libéral. Dans un opuscule qu'il avait publié à Bruxelles en 1859, il s'était prononcé pour la constitution et la démocratie. Il regardait comme une chose très dangereuse qui peut aboutir à une révolution l'enrayement du progrès des idées opportunes. D. Tolstoï libéral jugeait sévèrement la politique à double face de Napoléon III, qui, despote et ultramontain chez lui, ruminait des idées de liberté pour les autres nations. Maintenant, après vingt-trois ans, en prenant possession d'un immense pouvoir, le noble comte faisait observer qu'il avait gardé la plupart de ses convictions antérieures. Cependant ce libéral, d'apparences placides, n'alla pas par quatre chemins pour chercher des modèles politiques chez les anciens ou chez

les modernes. Il s'inspira des œuvres de Schichkoff et d'Araktcheeff (1). L'ancien censeur de l'homme du 2 décembre était devenu un vrai mastodonte du tsarisme et une sorte d'Arpin de la réaction. Du mois de juin 1882 jusqu'à la mort de Katkoff, l'empire des tsars fut dirigé par un vrai triumvirat : Pobédonostzeff, Tolstoï et Katkoff.

Il semblerait au premier abord que les deux derniers, en qualité d'amis et de partisans des mêmes principes, dussent marcher de conserve dans toutes les questions de réformes. Il n'en fut pas ainsi. Katkoff, soit par habitude de taquinerie, soit par esprit d'intransigeance, n'approuva pas toutes les contre-réformes administratives du comte Tolstoï. Les libertés municipales, l'autonomie du *Zemstvo*, l'indépendance des juges de paix, firent peur au nouveau ministre russe comme à

(2) Nonobstant, je veux croire que le ministre D. Tolstoï, qui savait parfaitement bien l'histoire de la France au dix-neuvième siècle, s'était inspiré de la politique seconde manière du comte de Serre et de celle de Villèle.

un Louis XI qui n'aurait eu de confiance qu'en ses prévôts.

Le comte Tolstoï débuta d'abord par une défense absolue à tous les journaux de parler de la convocation du *Zemski sobor* et de discuter sur les lois agraires.

Cette disposition du nouveau ministre combla de joie le rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Il s'empressa de déclarer que ce seul témoignage valait mieux que tout manifeste ou programme, et souhaita ironiquement bon voyage au ministre démissionnaire.

C'est Platon, si je ne me trompe, qui considérait la haine des lumières de l'esprit et l'horreur de la raison comme la plus grande calamité de la sagesse. Le comte Dmitri Tolstoï projeta de prouver par ses actes qu'il était, sur cette matière, en complet désaccord avec le philosophe grec. Il voulut montrer aussi que la rancune entrait largement dans son caractère. Il commença par régler ses comptes avec les journaux qui l'avaient

malmené sous la dictature de Loris-Melikoff. Ce fut le *Goloss* qui reçut le premier coup de massue du ministre. Il posa à Kraïewski, directeur de ce journal, de telles conditions que celui-ci préféra laisser tomber la publication. Kraïewski perdit dans cette affaire presque toute sa fortune, évaluée à plusieurs millions. Après le *Goloss* vint le tour des *Annales de la patrie*, la plus importante et la plus littéraire des grandes revues russes, celle-là même où Katkoff collaborait en 1840. Elle avait eu successivement pour directeurs Kraïewski, Necrassoff et Tchedrine-Saltykoff. Par ordre du ministre, la police supprima des bibliothèques toutes les livraisons de la revue parues depuis plusieurs années. Elles sont devenues introuvables. Le directeur, Tchedrine-Saltykoff, fut l'objet de plusieurs perquisitions domiciliaires (1). Une autre grande

(1) On raconte que, lorsque les gendarmes vinrent pour la première fois perquisitionner chez Tchedrine-Saltykoff, le célèbre satirique, pour les taquiner, se mit à jouer sur son piano l'hymne national russe, le *Bojé tsara Khrani*. On

revue, le *Dielo,* eut le même sort, et son principal collaborateur, Léon Tolstoï, reçut aussi la visite des gendarmes. Les œuvres d'Herbert Spencer, de Buckle, de I.-S. Mill, d'Adam Smith et d'autres furent retirées de toutes les bibliothèques.

Mais l'œuvre principale du ministre D. Tolstoï fut la réorganisation de *Zemstvo* et des municipalités ; l'institution des *Zemski natchalniks* (chefs de cantons ruraux) et le relèvement du *dvorianstvo* (noblesse). Le ministre, partisan de la civilisation, essaya à plusieurs reprises d'établir la taxe exorbitante de mille francs (qui existait sous Nicolas Ier) sur chaque passeport délivré aux sujets russes allant à l'étranger; mais ce projet, comme la plupart des projets du ministre ultra-réactionnaire, fut repoussé par le Conseil de l'Empire.

Katkoff, il faut dire toute la vérité, sympa-

sait que tout Russe doit écouter cet hymne debout, immobile et découvert, avec un air de recueillement, ce qui empêcha pour un temps les gendarmes de perquisitionner.

thisait peu avec les abrogations des principales réformes administratives du règne précédent. Lui qui connaissait par cœur le livre de Tocqueville sur l'ancien régime, voyait dans les *Zemski natchalniks* l'analogue des intendants français. Katkoff accepta à contre-cœur l'extension des droits des nobles. De même que J. de Maistre, il fut convaincu qu'en Russie le *dvorianstvo* était un frêle roseau, une rudenture fêlée et un appui débile pour le trône. Cependant, pour ne pas contrarier son ami le ministre, il s'abstenait de toute critique. Katkoff savait très bien se taire quand il ne voulait rien dire. En revanche, Katkoff fut le principal promoteur de la réforme de l'enseignement supérieur qui ôta aux Universités toute autonomie. Par cette réforme, les professeurs devinrent de simples bureaucrates, les recteurs, des agents de la police ; les étudiants furent soumis au régime du collège. La science fut mortifiée et abaissée. Hanté, obsédé par l'idée de l'autorité, Katkoff pensa

par cela même faire rentrer partout l'ordre et la paix. Le jour même où la nouvelle loi sur les écoles supérieures fut promulguée, il prononça la fameuse phrase qui est restée célèbre : « Et bien! messieurs, levez-vous! Le gouvernement arrive, le gouvernement revient! Vous ne croyez pas cela? » (*Itak gospoda vstagntié : pravitelstvo idiote, pravitelsvo vozvraschtaïetsia !... Ne veritié?*)

A partir de cette époque, tout est changé dans ce journaliste hors ligne, jusqu'à son style auquel il travaillait avec beaucoup de soin, ce qui est une qualité fort rare chez les écrivains russes. Sa rhétorique si fleurie, si prestigieuse, devient de plus en plus ambiguë, mièvre, maniérée, amollie, sans vigueur; Katkoff parle dorénavant par des paraboles, métaphores, métonymies et synecdoques; il s'exprime constamment dans un jargon mystique emprunté à la sainte Écriture. Les citations des synoptiques et des apocalyptiques se trouvent dès lors dans ses écrits aussi sou-

vent que dans les sermons d'un Bossuet ou les homélies d'un Philarète.

Pendant les trois dernières années de sa vie, Katkoff se fit surtout remarquer par ses attaques contre le Sénat dirigeant et contre le ministre des finances Boungué. Le ministre des affaires étrangères Giers fut aussi dardé de ses flèches.

Ici, je me réserve le droit de m'arrêter (1). Les faits sont maintenant trop près de nous ; c'est encore de la politique qui n'est pas de notre domaine. C'est le cas du numismate devant une médaille frappée d'hier.

(1) Les articles de Katkoff sur le panslavisme et sur la politique extérieure depuis la dernière guerre turco-russe, qui frisent la cacophonie diplomatique moderne, m'ont paru d'un intérêt moindre et n'entreront pas dans cette édition.

FIN.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1877.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Portraits d'histoire morale et politique du temps. Victor Jacquemont, M. Guizot, M. de Montalembert, le P. Lacordaire, le P. Gratry, M. Michelet, Mme de Gasparin, Mme Swetchine, M. Taine, Alfred Tonnellé, par Charles DE MAZADE, de l'Académie française. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Un Chancelier d'ancien régime. *Le règne diplomatique de M. de Metternich*, par Charles DE MAZADE, de l'Académie française. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

L'Europe et les Neutralités. *La Belgique et la Suisse*, par Charles DE MAZADE, de l'Académie française. In-18. Prix. 2 fr.

Deux Diplomates, le comte Raczynski et Donoso Cortès, marquis de Valdegamas. Dépêches, correspondance politique (1848-1853), publiées et mises en ordre par le comte Adhémar D'ANTIOCHE. Un vol. in-8° avec portrait. Prix. . . . . 7 fr. 50

Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, de 1648 à 1792, par le comte DE BARRAL. 2e édit. Un vol. in-8°. . 7 fr. 50

Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe. (*Deuxième partie.*) 1789-1815, par le comte DE BARRAL. T. I. In-8°. 7 fr. 50

Correspondance diplomatique de M. de Bismarck (1851-1859), publiée d'après l'édition allemande de M. DE POSCHINGER, sous la direction et avec une préface de M. Th. FUNCK-BRENTANO, professeur de droit des gens à l'Ecole libre des sciences politiques. Traduction de M. L. SCHMITT, professeur au lycée Condorcet. Deux vol. in-8°. Prix. . . . . 16 fr.

Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne (1870-1872), par le marquis DE GABRIAC, ancien ambassadeur. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Essais diplomatiques. *L'empereur Guillaume et le prince de Bismarck; — La Triple Alliance; — La paix armée et ses conséquences; — Ma mission à Ems*, par le comte BENEDETTI. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Mémoires du prince Adam Czartoryski et Correspondance avec l'empereur Alexandre Ier. Préface de M. Ch. DE MAZADE, de l'Académie française. Deux vol. in-8°. Prix. 15 fr.

Un diplomate à Londres. *Lettres et notes*, 1871-1877, par Charles GAVARD. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50
(*Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin.*)

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1877.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

MAR 10 '64 H

DUE APR '67 H

1228-752

AUG 22 '68 SS

2108863

BOOK DUE

MAR 3 1984

4086951

FEB 213